111438

PAGES CHOISIES

DE

JOAQUIM NABUCO

Traduit du portugais par Victor ORBAN et Mathilde POMÈS

Préface de GRAÇA ARANHA

INSTITUT INTERNATIONAL DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE

MANIOC.org
Université de Caen Normandie
Service commun de la documention

MANIOC.org
Université de Caen Normandie
Service commun de la documention

MANIOC.org
Université de Caen Normandie
Service commun de la documention

MANIOC.org
Université de Caen Normandie
Service commun de la documention

A M. Abel Bonnard,
com as saudades d'aquela Terra
e da Tradutora
Matilde Pomès

PAGES CHOISIES

MANIOC.org
Université de Caen Normandie
Service commun de la documention

DANS LA MÊME COLLECTION

HISTORIENS CHILIENS. — *Pages choisies.* Trad. de G. Pillement, préf. de Carlos Pereyra.

J. FELICIO DOS SANTOS. — *Le Diamant au Brésil.* Trad. de Manoel Gahisto, préf. d'Affonso Celso.

BOLIVAR. — *Choix de Lettres, Discours et Proclamations.* Trad. de Ch. V. Aubrun, préf. de Vallenilla Lanz et C. Parra Pérez.

D. F. SARMIENTO. — *Facundo.* Trad. de Marcel Bataillon, préf. d'Anibal Ponce.

JOSÉ MARTI. — *America.* Trad. de Francis de Miomandre, préf. de J. Mañach, J. Marinello, F. Lizaso.

MACHADO DE ASSIS. — *Dom Casmurro.* Trad. de F. de Miomandre, préf. de Afranio Peixoto.

E. M. DE HOSTOS. — *Essais.* Trad. de Max Daireaux, préf. de P. Henriquez Ureña et C. Pedreira.

JOAQUIN V. GONZALEZ. — *Mes Montagnes.* Trad. et avant-propos de Marcel Carayon, lettre-préf. de Rafaël Obligado.

RICARDO PALMA. — *Traditions Péruviennes.* Trad. de Mathilde Pomès, préf. de Clemente Palma.

FOLKLORE CHILIEN. — *Textes choisis.* Traduits par G. et J. Soustelle, avant-propos de Gabriela Mistral.

FLORENCIO SANCHEZ. — *Théâtre choisi.* Trad. de Max Daireaux, préf. de Enrique Diez Canedo.

En préparation :

JOSÉ HERNANDEZ. — *Martin Fierro.* Trad. de Marcel Carayon, préf. de Ricardo Rojas.

111.438

111438

Fonds
Abel Bonnard
1883 - 1968

JOAQUIM NABUCO

PAGES CHOISIES

Traduit du portugais par
Victor ORBAN et Mathilde POMÈS

PRÉFACE DE GRAÇA ARANHA

* 0 0 6 0 2 3 8 2 8 1 *

COLLECTION IBERO-AMERICAINE

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

INSTITUT INTERNATIONAL DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE
2, RUE DE MONTPENSIER, PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE I à 20.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés dans tous les pays compris
ou non compris dans l'Union de Berne.

PRÉFACE

Joaquim Nabuco, homme politique, écrivain, parlementaire, tribun, diplomate, fut la plus heureuse expression de la civilisation au Brésil. Tout ce que la nature tropicale avait transmis à son sang européen, l'ardeur des sentiments, l'enthousiasme de l'imagination, l'éloquence exubérante, fut discipliné par une nature qui sut imprimer aux rythmes désordonnés l'harmonie dans l'unité. Déjà dans sa beauté physique se révèle une perfection classique dominant la sève et le désordre des formes irrégulières et chaotiques. La civilisation, en Joaquim Nabuco, se manifeste intacte dans cette discipline de l'intelligence qui l'éleva au-dessus des passions, lui donnant la compréhension universelle, l'aisance à se transporter dans les esprits, la tolérance, la largeur d'idées, un magnétisme fécond. Il s'engagea avec ardeur dans la campagne sociale et politique qui, en ébranlant profondément le Brésil, devait mener à l'abolition de l'esclavage. Durant toute la longue bataille, le jeune chef des abolitionnistes combattit avec une vigueur extrême la funeste institution. Il la combattit dans l'intérêt national, pour des raisons d'ordre moral et économique, mais sans que la violence débordât jamais dans ses paroles, ni dans ses actes. Ce fut avec une discipline supérieure, que Joaquim Nabuco conduisit sa merveilleuse action, et ce fut parmi des fleurs que la libération, après une lutte de dix années, fut enfin décrétée. Cet affranchissement transforma radicalement le Brésil, dont toute l'économie était basée sur le travail des esclaves. L'immense classe des propriétaires agricoles en fut d'un seul coup appauvrie, mais pas une goutte de sang ne

fut versée, pas une propriété ne fut saccagée. Cet esprit d'ordre et de mesure par quoi Nabuco avait su exalter la générosité native des Brésiliens, il le porta dans la littérature. Il universalisa celle-ci, il en élargit les domaines, il affermit les liens intellectuels qui, dans la suite, allaient relier le Brésil au mouvement européen. Au parlement, à la tribune, dans la presse, à l'académie, dans ses livres, il renouvela la pensée, l'éloquence, la langue, donnant à tout ce qu'il touchait la magie de la grâce. Lorsqu'il représenta le Brésil dans les postes diplomatiques de Londres, de Rome, ou de Washington, son esprit raffiné surprit et enchanta les vieux Européens et les jeunes Américains. C'est l'impression qu'en ont gardée le marquis de Salisbury, le marquis de Landsdowne, le marquis de Rudini, Tittoni, Roosevelt, Root, Bryce, Jusserand, et c'est ce même charme qui, dans sa jeunesse, avait conquis personnellement Renan, Thiers, George Sand, Edmond Schérer.

Joaquim Nabuco naquit en 1849 à Récife, capitale de l'ancienne province, aujourd'hui État, de Pernambouc, au nord du Brésil. Sa famille est illustre. Elle compte des pairs majoratoires, des capitaines gouverneurs, des marquis, des sénateurs, des gens d'épée, d'administration, de politique, et même un « saint » inscrit dans l'hagiologie lusitaine. A sa naissance, Nabuco avait dans le sang l'héritage de trois siècles de Brésil. Son père fut un homme politique considérable et un juriste éminent. Au Sénat, pendant le second Empire, il fut un oracle, non à formules sybillines, mais doué d'une vision claire qui se traduisait en sentences lumineuses. En écrivant sa biographie, son fils sut retracer autour de cet « étatiste de l'empire » la scène et l'histoire de tout un règne.

*Avant de subir l'influence de ce père remarquable, Nabuco passa sa première enfance à la campagne, dans le vieux moulin à sucre, l'*engenho *de Massangana. C'était la demeure de ses parrains. Ceux-ci, selon la patriarcale coutume brésilienne qui attribue aux parrains le rôle de seconds parents*

*et leur donne le droit de veiller sur leurs filleuls, furent chargés d'élever le jeune Joaquim. De là le contact intime de Nabuco avec l'esclavage. Le régime du travail dans l'*engenho *n'était pas rigoureux. Il s'y réalisait une de ces communautés où les serviteurs sont, doucement et presque par une sorte d'abdication volontaire, incorporés aux intérêts et à la vie même des maîtres. Mais c'était malgré tout l'esclavage. Massangana était entouré d'autres moulins. On y maltraitait les esclaves, on les châtiait, on les torturait; il soufflait dans la région un esprit de vengeance et de révolte. Ce fut la fuite d'un esclave échappé d'un des moulins du voisinage qui révéla à Nabuco enfant l'horreur de l'esclavage. Il en fait le récit dans une de ses pages sur Massangana, l'une des plus belles et des plus marquantes de la littérature brésilienne. « Je me trouvais un après-midi sur le perron de la maison, quand je vis se précipiter vers moi un jeune nègre inconnu d'environ dix-huit ans. Se jetant à mes pieds, il me supplia pour l'amour de Dieu de le faire acheter par ma marraine afin d'entrer à mon service. Il venait des alentours et cherchait à changer de maître, parce que le sien, disait-il, le rouait de coups. Il s'était enfui au péril de sa vie. Ce fut là le trait inattendu qui m'ouvrit les yeux sur un ordre social où j'avais vécu jusqu'alors familièrement, sans soupçonner la souffrance qu'il recélait. » On peut, dans Bernardin de Saint-Pierre ou dans Chateaubriand, trouver des scènes semblables. Mais quand ils peignaient de tels tableaux, ces auteurs ne faisaient que de la littérature. Nabuco, lui, s'inspire de la vérité, de la vie et du sentiment de la réalité; de cet épisode naît en lui l'idée de l'abolition, qui fut sa raison d'être dans l'adolescence et dans l'âge mûr. Nabuco enfant pressent l'abolition; plus tard, il la pense : l'émotion chez lui est devenue idée. Au sentiment, la raison d'État, les arguments économiques, l'intérêt, l'orgueil national se sont peu à peu ajoutés.*

Une autre émotion est née pour lui dans le moulin de Massangana : la pitié pour le sort d'Inès de Castro, la douce

reine martyre des Lusiades. « *Aux murs des salles de l'*engenho, *raconte-t-il, étaient accrochées, entre les cages de* curiós [1], *d'anciennes estampes coloriées représentant l'histoire d'Inès de Castro.* » *Ce fut parmi ces chants d'oiseaux et les douloureuses scènes de ce drame que jaillirent ses premières émotions littéraires. Et toujours il conserve, dans son style, la musique d'une telle initiation, de même que son talent restera fidèle à l'histoire : il semble qu'il faille chercher dans ces impressions inconscientes de l'enfance l'origine de l'intérêt permanent de Nabuco pour Camoëns.*

Son premier livre de jeunesse est une étude sur les Lusiades; *plus tard, orateur fameux, il célèbre le tricentenaire de Camoëns, et vers la fin de sa vie, ambassadeur aux États-Unis, il révèle aux Américains en des conférences d'un esprit critique très aigu la place de Camoëns dans la littérature.*

Après la mort de sa marraine, Nabuco est rendu à la maison paternelle. Il vient à Rio-de-Janeiro. Dès lors l'ambiance politique commence à le modeler, accentuant sa vocation héréditaire. Il se plonge dans l'étude des humanités classiques. Son premier maître est un Bavarois, savant universel, le baron de Tautphœus. Qui était-il? Nabuco, qui en a tracé un délicieux portrait, connaît seulement la légende selon laquelle le baron avait quitté la Bavière et s'était expatrié pour un motif d'ordre révolutionnaire; libéral ardent, Tautphœus avait vécu à Paris aux environs de 1830 et s'y était affilié au groupe du Journal des Débats, *jusqu'au moment où il émigra au Brésil. De cet initiateur, Nabuco reçoit l'empreinte du classicisme, dont il ne se libérera jamais. Écrits, pensées, discours, tout reste imprégné chez lui de réminiscences gréco-latines : celles-ci forment le fond, le cadre de sa culture, essentiellement humaniste. C'est en humaniste que Tautphœus voyait dans son beau disciple le portrait d'Alcibiade, comparaison que Nabuco se plaisait*

1. *Curios,* petits oiseaux chanteurs à tête noire et gorge rouge. — *N. du T.*

à lui rendre en l'appelant Socrate pour sa sagesse et pour son masque de satyre. Faut-il s'étonner que la personnalité d'Alcibiade ait hanté l'imagination de Nabuco adolescent? La beauté, la grâce, l'audace, les légendaires extravagances de l'Athénien fascinaient le Brésilien. Le bon sens natif de Nabuco, son humanité, son patriotisme le mettaient en garde contre l'imitation d'un tel modèle. Mais l'admiration persista, et on le verra un jour regretter qu'un auteur dramatique de génie n'ait pas fait revivre Alcibiade, comme Shakespeare l'a fait pour Jules César.

Ses études secondaires achevées, Nabuco suit les cours de droit aux deux Facultés de Saint-Paul et de Pernambouc. Ici l'orateur commence à se révéler. Tout en lui est éloquence : sa haute stature, les traits mâles et parfaits de son visage, l'éclat de son regard, la bouche bien proportionnée, la voix puissante, vibrante, aux sonorités de clairon, une imagination fougueuse et inépuisable au service de toutes les causes libérales, politiques, littéraires ou simplement humaines.

C'est aussi vers cette époque, que l'abolitionniste se fait jour en lui. De retour à Pernambouc, le jeune étudiant visite les terres de l'engenho *de Massangana où s'était écoulée son enfance. Désolation... Tout est mort; la maison déserte, le moulin en ruines. Au lieu des plantations, la forêt. Dans le cimetière abandonné parmi les herbes folles, gisent les tombes aux croix renversées des esclaves défunts. Nabuco les invoque, les appelle par leurs noms, se rappelle les amitiés qu'ils lui ont prodiguées, et pénétré de mélancolie, jure de se consacrer à la libération de la race sacrifiée. Il ne tardera pas à tenir son serment. Fouetté sur la place publique, un esclave a tué celui qui lui a infligé une telle humiliation. Condamné à mort, il réussit à s'évader en assommant son gardien. Après une longue poursuite sur les toits de la ville en émoi, il est repris et de nouveau déféré au jury. Nabuco se présente pour le défendre. Son éloquence s'exprime en formules incisives.* « *A l'origine de ce procès, dit-il, on trouve*

deux crimes sociaux, l'esclavage et la peine de mort. » Et pour justifier l'assassinat du gardien par le fugitif, Nabuco s'écrie : « Il n'a pas commis de crime, il a écarté un obstacle. » Dès lors Nabuco prend le parti des esclaves. Le jeune aristocrate, le descendant de seigneurs féodaux, de propriétaires d'esclaves, le fils de ministres et de sénateurs rompt avec sa classe pour hâter l'abolition de l'esclavage, base même de l'empire brésilien. Tel est le merveilleux héroïsme de la jeunesse.

*Ses études de droit terminées et avant que sa grande action sociale ne commence, Joaquim Nabuco se consacre aux lettres. Son premier ouvrage est une étude sur « Camoëns et les Lusiades », livre né de l'émotion enfantine causée par l'histoire d'Inès de Castro. Mais des influences françaises, anglaises, allemandes, agissent sur le jeune écrivain et risquent de dénaturer son talent. Homme mûr, il avouera : « En religion j'étais sous l'empire de Strauss, de Renan, de Havet... En critique littéraire, j'étais tout imbu de Sainte-Beuve, de Taine, de Schérer... En poésie, j'étais passé de Lamartine à Victor Hugo, — au Victor Hugo d'*Hernani *presque exclusivement, — et de Victor Hugo à Musset, comme je devais passer ensuite de Musset à Shelley, de Shelley à Gœthe, progression dans laquelle je m'arrêtai alors, mais où j'espère ne pas mourir, puisque j'ai devant moi Dante. Ce qui ne veut pas dire que je ne garde pas dans ma mémoire la résonance des grandes rimes neuves d'un Banville ou que je n'admire pas le ciselé d'un José-Maria de Hérédia. En prose, Chateaubriand et Renan... La phrase, l'éloquence, le don du portrait et de la mise en scène historique de Macaulay eurent aussi une influence durable sur mon esprit. Aujourd'hui je devrais y ajouter Mommsen, Curtius, Ranke, Taine, Burckhardt. » Après cette magnifique galerie de penseurs, d'historiens et de poètes, voici une opinion singulière et imprévue sur le romancier qui le séduisit le plus : « Quant au roman, j'étais resté sous l'impression de Jules Sandeau; il vivait à l'ombre de ses châteaux an-*

*ciens, reconstruits par la moderne bourgeoisie, entre les deux sociétés, l'ancienne et la nouvelle, qu'il voulait fondre par l'amour. Mais plus forte que l'œuvre d'un Sandeau, qui fut très grande, et à laquelle la France devra bien revenir un jour, était sur moi l'impression indéfinissable, aristocratique et féminine à la fois, des dernières études enchanteresses de Cousin sur la société du XVII*e *siècle.* »

Aucune influence toutefois ne fut comparable à celle d'Ernest Renan. Dans un essai admirable, Nabuco montre comment la magie renanienne s'empara de lui et comment il s'en libéra par l'affirmation religieuse de son orthodoxie catholique. Dans sa jeunesse et avant cette libération, il cherche à se rapprocher du magicien. De Rio-de-Janeiro, il lui écrit une lettre en français, publiée sous le titre : Le droit au meurtre, *invitant Renan à répondre au fameux « tue-le » de Dumas fils, appel que Renan devait juger très singulier. Au porteur de l'étrange missive, le maître allègue que ce n'est pas la peine de réfuter ce* méchant paradoxe, *cette* plaisanterie *qu'on ne doit pas prendre au sérieux. L'année suivante, en 1875, Nabuco fait son premier voyage en Europe. Tout aussitôt il court à l'idole. L'apparition de Renan fut un éblouissement pour Nabuco. Des années plus tard, il en exaltera encore le souvenir : « Dans ma vie, je me suis entretenu avec plus d'un homme illustre, mais il ne m'est plus arrivé de ressentir une impression pareille à celle de cette première conversation avec Renan. Ce fut une impression d'enchantement; qu'on s'imagine un spectacle incomparable dont j'étais l'unique spectateur, voilà ce que fut cette impression... De cette entrevue, je ne sortis pas seulement fasciné, je sortis reconnaissant. Renan me donna des recommandations pour des hommes de lettres que je désirais connaître, pour Taine, Schérer, Littré, Laboulaye, Charles Edouard (qui devait me présenter à George Sand), pour Barthélemy de Saint-Hilaire par l'intermédiaire de qui je devais connaître M. Thiers. Nos relations furent dès le premier jour affectueuses.* »

Nabuco, sous les auspices de Renan, put s'entretenir avec ces maîtres de la pensée et de la littérature. Par ses mémoires, on voit qu'après l'accueil qu'il reçut de Renan, ceux de Thiers, de Schérer et surtout de George Sand comptent parmi les meilleurs. Au sujet de sa visite à Thiers, il note dans son journal : « 10 janvier 1874. Le soir je suis allé avec Itajubá chez M. Thiers, hôtel Bragantion, faubourg Saint-Honoré. Présenté à M. Thiers, à Mme Thiers, à Mlle Dosne. Présenté à Jules Simon. Itinéraire que m'a donné celui-ci : voir Pierrefonds, Coucy, Reims, Tarascon, Arles et la Grande Chartreuse. Je me suis entretenu avec M. Thiers sur le Brésil. Son opinion sur l'inégalité de la race nègre, d'où provient le droit, non de l'asservir, mais de la forcer au travail, comme la Hollande l'a fait pour les Javanais. » A propos de Schérer, Nabuco avait noté : « De mes conversations avec Schérer, ce qui m'est resté, c'est son admiration pour le roman anglais, qui semblait être la littérature de la maison : Adam Bede, Jane Eyre, etc. Pour moi la conquête anglo-saxonne commença par Thackeray, que je lus alors dans la retraite de Fontainebleau. » — George Sand le reçut à Nohant. Le journal de Nabuco note cette délicieuse visite : « 3 janvier 1874. Le matin. Route de La Châtre. Bois de peupliers battus par le vent. A Nohant à 11 heures. On m'attendait depuis la veille; on m'avait préparé un appartement. Maurice Sand, sa femme, fille de Calamatta. On me fait déjeuner. A midi vient George Sand. Nous causons jusqu'à 3 heures. Elle me prie de rester quelque temps à Nohant. Nous parlons de Renan, de la Joconde, du théâtre, de Bressant, de l'empereur du Brésil, qu'elle n'a pas vu. » Nabuco devait avoir jeté sur la châtelaine de Nohant et sur ces bonnes gens ses irrésistibles philtres de talent, d'éloquence, de poésie, de beauté et de jeunesse. George Sand réclame un jour le retour de Nabuco en ces termes flatteurs et affectueux : « Nous avions cru que, venant de si loin, vous nous amuseriez et voilà que vous nous avez charmés... Est-il bien vrai que vous nous reviendrez? Dépêchez-vous,

car me voilà bien vieille et vous pourriez bien ne pas me retrouver... (ce ne sera pas pour une heure alors, ce sera pour plusieurs jours n'est-ce pas?) Je ne sais pas comment vous avez fait, mais il s'est trouvé, quand vous êtes parti, que nous vous aimions tous. » *Nabuco conserva toujours une miniature représentant le château et le parc, dessin de George Sand. Dans le salon de Nohant, demeurèrent de pittoresques objets du Brésil, présents de Nabuco.*

Pendant ce premier voyage si captivant en Europe, le jeune Brésilien se fit poète français. Son recueil intitulé Amour et Dieu *est imprégné du romantisme libéral et religieux qui était encore alors la tournure d'esprit des Brésiliens, même de ceux qui, comme Nabuco, avaient lu Auguste Comte, Darwin, Taine et Renan. Le désastre de 1870 lui avait causé une impression profonde. Son amour pour la France déborde dans une ode d'indignation où il imagine l'Alsace-Lorraine repoussant l'occupation de l'Allemagne et proclamant sa fidélité française :* « *Nous sommes les deux bras mutilés de la France, qu'elle tend toujours vers le ciel.* » *L'éloquence de l'image toucha le sentiment des amis français de Nabuco, notamment de M^me^ Caro qui lui écrivait :* « *Les deux bras mutilés, tendus au ciel, finiront, j'en ai confiance, par vaincre le destin.* »

Transfiguré en Brésilien universel, Nabuco rentre au Brésil et y déploie une intense activité littéraire et politique. En 1876, le parti libéral de sa province l'inscrit sur une liste de candidats à la Chambre des Députés. Il n'est pas élu. Son ardent besoin de connaître le monde le décide à accepter un poste à la Légation de Washington. Son premier contact avec les États-Unis l'intéresse vivement, mais sans effacer ses impressions européennes. Nabuco établit le bilan entre la civilisation britannique et l'américaine, et se décide pour la première. C'était préférer l'ancienne culture à ce que l'on considérait alors comme la nouveauté chaotique, provenant du mélange de la civilisation et de la barbarie. En même temps, son émotion et sa pensée restent fidèles à la

France. A New-York, des événements tels que la mort de Thiers l'arrachent à ses enquêtes américaines. Dans cet exil, il écrit en français un drame, L'Option, *qui est la tragédie d'une famille franco-allemande obligée après la guerre d'opter entre les vainqueurs et les vaincus.*

Deux ans plus tard, Nabuco est envoyé à la Légation de Londres. Ce fut un enchantement. La civilisation britannique, vers laquelle il se sentait porté depuis ses études de droit constitutionnel, le fascina, jusqu'au moment où, bien plus tard, en Italie, les sources du génie latin le reconquirent et le guérirent de l'anglomanie, qu'il jugeait avec malice n'avoir été chez lui qu'une bizarre maladie. En réalité, ce que Nabuco admirait jusqu'à l'enthousiasme en Angleterre, c'était l'empreinte latine de la civilisation anglaise, l'ordre, l'équilibre, la stabilité et l'impérialisme. A l'autre face de l'esprit britannique, celle qui émane des Saxons et qui s'exprime dans le protestantisme et l'individualisme, Nabuco demeure étranger.

L'avènement du parti libéral au Brésil, en 1878, facilite l'élection de Nabuco à la Chambre des Députés. C'était le renoncement à la diplomatie, à ce que lui-même appelait le « lazzaronisme » et le commencement d'une étonnante action politique. Depuis la loi qui déclarait libres les enfants de la femme esclave, le problème de l'esclavage dormait. Nabuco le réveilla. Quel vacarme parmi les fazendeiros *et les hommes politiques qui considéraient alors l'esclavage intangible : « Le Brésil c'était le café, et le café, c'était le noir! » Rapidement les discours de Nabuco électrisent l'opinion publique. L'enthousiasme pour l'abolition gagne et exalte le peuple brésilien. On voit des villes procéder à l'affranchissement, puis des provinces entières. Les esclaves s'enfuient des fazendas; les gouvernements réactionnaires sont impuissants à les reprendre, l'armée se refuse à toute répression, les fazendeiros eux-mêmes, apeurés et se résignant à la pauvreté, libèrent leurs esclaves en masse. Enfin, le trône adhère à cet irrésistible mouvement. Neuf ans après le début de cette*

campagne magnifique, l'abolition immédiate et sans indemnité pour les propriétaires d'esclaves est décrétée le 13 mai 1888. Ce fut le suprême et immortel triomphe de Joaquim Nabuco, l'animateur du mouvement au Parlement, son infatigable conducteur et son plus éloquent orateur. A partir de ce moment, Nabuco connaît au Brésil la gloire la plus pure, et la conservera jusqu'à sa mort. Le paladin de l'abolition fit preuve d'équité envers la dynastie qui avait perdu l'appui des propriétaires territoriaux par le coup final porté à l'esclavage. Une fois renversée cette vieille base de la monarchie, la république devenait imminente. Les courants révolutionnaires, les revendications militaires, la fascination des États-Unis, tout hâtait la chute du trône. Le sens politique de Nabuco comprit le danger. Homme d'action, il ne se borna pas à protester ou à déplorer, il agit. De même qu'il avait vu que le mal brésilien était l'esclavage, il jugea que le mal de la monarchie, c'était la centralisation; il encouragea donc la fédération. Plus tard, sous la République, persuadé que le mal de la politique extérieure vient de l'isolement, il prêchera l'union panaméricaine. Mais le remède, même s'il avait été appliqué avec l'intensité réclamée par Nabuco, serait arrivé trop tard. La République fut proclamée par l'armée et par la marine, le 15 novembre 1889.

Nabuco se retira alors de la politique. Il ne conspira pas contre la République, qu'il n'accepta pas tant qu'il jugea possible la restauration de la monarchie, à laquelle il s'était voué chevaleresquement. Dans le recueillement, Nabuco s'applique avec ardeur à écrire l'histoire de la vie de son père, « l'Étatiste de l'Empire ». Il suivait ainsi le conseil que Renan lui avait donné dans sa jeunesse, celui de se livrer aux études historiques. C'était encore là une forme de l'action, où s'affirmaient les tendances de son tempérament. Il écrit l'histoire de Dom Pedro II et retrace sa propre formation. Par ces travaux, dont le but est encore la politique, Nabuco devient l'un des plus grands écrivains de la langue portugaise de tous les temps. Chose singulière, classique de pensée, Nabuco

n'est pas un puriste : il apporte à la littérature brésilienne une mélodie neuve, une vivacité aiguë, un trait incisif, une pensée universelle, une grâce ineffable, toute la trame d'une sensibilité extrêmement personnelle, intraduisible dans la langue rude et diffuse des écrivains lusitaniens. Quelle est donc la source de ce style neuf au Brésil? La simplicité, l'intelligence, la concision et la clarté du style français. Nabuco a fait cet aveu : « Ma phrase est une traduction libre et rien ne serait plus facile que de la mettre en français, langue dont elle procède. »

Par son art oratoire, il avait séduit le pays; maintenant son style et son talent d'écrivain l'enchantent, et ce nouveau prestige s'ajoute à sa gloire [1]. *L'Académie brésilienne vient d'être fondée. Nabuco justifie dans un discours plein de grâce cette création dans un pays de petite littérature, où la discipline académique apparaît plutôt comme un obstacle et un contresens. « Notre institution n'échappera pas à toute critique, prévoit-il. Nous serons accusés de nous être choisis nous-mêmes, de nous être faits « immortels » et au nombre de « quarante ». Si nous n'avions pas un cadre fixe, nous craindrions de ne pas être une compagnie. Mais ayant ce cadre..., le nombre de quarante était presque obligatoire; pourquoi ne pas le dire? il avait pour lui la mesure du prestige, ce* quelque chose *de symbolique de la tradition, le caractère du* primi capientes. *Les proportions justes de toute création humaine sont toujours celles qui ont été consacrées par le succès. N'avons-nous pas pris à la France tout le système décimal? Nous pouvions donc bien lui prendre*

1. De l'éminente situation littéraire et sociale de Nabuco pendant cette période de son éloignement de la politique, l'ambassadeur Auguste Gérard, alors ministre de France au Brésil, nous donne un témoignage dans ses *Mémoires* récemment publiés : « Le Dr Joaquim Nabuco était un grand écrivain et, de plus, un grand orateur. Il s'est fait, dans les dernières années de l'Empire, l'un des apôtres de l'émancipation des esclaves. Il a consenti à servir le nouveau régime auquel il a prêté l'éclat de son nom et de son talent comme Ambassadeur à Washington. Le Dr J. Nabuco se dédiait plus volontiers aux questions morales et religieuses, aux rapports entre l'Amérique du Sud et l'Europe, ainsi qu'aux relations diplomatiques du Brésil, tant avec les Républiques de tout le continent américain qu'avec les États européens» (*Mémoires d'Auguste Gérard, Ambassadeur de France*, p. 208. Plon, 1928).

le mètre académique. Nous sommes quarante, mais nous aspirons à être les « quarante. »

Dans sa splendide retraite, ce grand écrivain fit son retour à la foi, affirma son orthodoxie catholique. Dès lors toute sa vie, tous ses actes et tous ses écrits s'éclairent de cette lumière, qui le transfigure. Jadis paladin des esclaves et défenseur de la liberté, il se transforme en apôtre. Il ébauche un livre qu'il intitulera Foi voulue. *De cet ouvrage inédit, il extrait quelques chapitres qui sont « Massangana », souvenirs de son enfance à l'*engenho, *dans l'intimité de l'esclavage, et « Influence de Renan », où il décrit la fascination que le maître exerça sur lui et la façon dont il réussit à s'en libérer. De cette mine précieuse il extrait les joyaux de ses* Pensées Détachées et Souvenirs. *Émile Faguet lisant par hasard ce volume, fut surpris de la culture et du talent de l'écrivain inconnu, dont il prit le nom pour un pseudonyme, et qu'il pensa être un diplomate français, mais pas un Brésilien. L'article de Faguet, publié dans* Les Annales *en septembre 1907, est extrêmement sympathique pour le livre et son auteur, et trahit un enthousiasme peu commun chez le critique bourru. Faguet écrit :*

« *Joaquim* (sic) *Nabuco, évidemment un pseudonyme, est un homme qui doit approcher de la soixantaine, qui a une très forte éducation franco-anglaise, qui a été fortement ému pour un temps par Chateaubriand, par Shelley et par Renan, pour toujours par la Bible; qui n'ignore, du reste, ni la philosophie allemande, ni Auguste Comte, qui a passé une partie de sa vie probablement dans les fonctions diplomatiques au Brésil, qui a moins écrit que lu et moins lu que réfléchi, qui s'est fait ainsi une très forte originalité d'esprit, où il entre un peu de bizarrerie et qui aime à écrire des « pensées détachées », à la manière de Nietzsche plutôt que des livres composés. C'est un philosophe intéressant. Il est profondément religieux. Il y a quelque chose de Novalis dans cet homme-là. D'autant plus que lui aussi est un philosophe, qui se sent à chaque instant devenir poète et romancier... Ces*

pensées détachées, ces divertissements d'un esprit très méditatif, très concentré et qui vit d'une sorte de vie intérieure, sont très intéressants à suivre, à guetter pour ainsi dire et à prendre à la pipée. Il y a de ses pensées, qui ne sont pas faciles à comprendre, il y en a de neuves et de curieuses que vous aurez plaisir à méditer. A côté des pensées proprement dites, il y a des pages de méditations qui sont d'une grande beauté. Le Souvenir du Cimetière de Petropolis *donne presque l'appétit de la tombe, comme le* De Senectute *donnait à Montaigne l'appétit de vieillir... Lisez tout le morceau. Ce n'est pas si loin d'être du Chateaubriand.* »

De cette retraite ennoblie par l'activité littéraire et la méditation, le gouvernement vint arracher Nabuco, en le chargeant de défendre les droits du Brésil dans la question des frontières avec la Guyane anglaise. Il n'était pas possible à Nabuco de se dérober à ce devoir patriotique. La République était définitivement établie dans le pays. Les espérances d'une restauration de la monarchie s'étaient évanouies avec la malheureuse révolte de la marine, en 1893. Lutter pour la monarchie morte c'eût été faire figure de révolutionnaire romantique, de perpétuel conspirateur, et cela répugnait au tempérament harmonieux et au vif sentiment national de Nabuco. Considérant cette mission et ce retour à la diplomatie uniquement au point de vue patriotique, il reprit donc le chemin de l'Europe et s'installa à Londres, en qualité de ministre du Brésil. Au prix d'un effort inouï et pour servir la cause dont il était l'avocat, il y élabora ses mémoires pour la défense du droit. C'est l'un des plus considérables monuments de la bibliographie juridico-diplomatique. Ces volumes entiers d'exposés, de dissertation et de dialectique ont été exclusivement rédigés par lui. Ces in-folios de documents, d'atlas et de cartes géographiques, c'est lui qui personnellement les confectionna et les commenta. Dans l'impossibilité de rendre justice aux titres du Brésil, le roi d'Italie, arbitre dans ce litige chercha une solution de conciliation. Cette étrange décision fut analysée défavorablement dans les revues spé-

cialisées. Les jurisconsultes A. de Lapradelle et N. Politis (L'arbitrage anglo-brésilien de *1904*), *Paul Fauchille* (Le Conflit de Limites entre Le Brésil et la Grande-Bretagne et la Sentence arbitrale du Roi d'Italie, *Paris, 1905*), *approuvèrent les travaux de Nabuco et soutinrent ses thèses et ses points de vue, historiques et juridiques, non sans critiquer la sentence.*

L'opinion publique brésilienne se montra reconnaissante envers Nabuco et le gouvernement l'invita à entreprendre à Washington une nouvelle action politique pour le resserrement des liens du Brésil et des États-Unis. Le Brésil créa à cette occasion sa première ambassade, qu'il confia à Nabuco.

*Dès 1889, à l'occasion du I*er *Congrès Panaméricain de Washington, Nabuco s'était révélé franchement monroïste. Ministre à Londres, ses convictions s'étaient affermies. Les alliances européennes, une Europe qui dominait l'Asie et l'Afrique, imposaient la réplique d'une action continentale américaine, dont l'expression politique était le panaméricanisme. En 1902, il écrivait au Baron de Rio Branco, Ministre des Affaires étrangères du Brésil : « Je suis fortement monroïste et pour cette raison grand partisan du rapprochement toujours plus étroit entre le Brésil et les États-Unis. » En 1906, dans un discours prononcé à Philadelphie, il devait affirmer : « Nous sommes un système politique entièrement séparé de l'orbite de l'Europe. »*

Nommé ambassadeur à Washington pour développer la politique de rapprochement entre le Brésil et les États-Unis, Nabuco servait donc ses propres idées. C'était un nouvel acte d'enthousiasme et de foi qu'il accomplissait. Dès le premier contact avec le président Théodore Roosevelt, la sympathie s'établit entre les deux hommes. Nabuco, en présentant ses Lettres de créance, tint un langage nouveau dans la diplomatie conventionnelle et timorée. Il ne craignit pas d'affirmer que : « tous les vœux du Brésil sont pour l'accroissement de l'immense influence morale que les États-Unis exercent sur

la marche de la civilisation et qui se traduit par l'existence dans le monde, pour la première fois dans l'histoire, d'une vaste zone neutre de paix et de libre compétition humaine. » *Ces idées firent grande impression sur le vibrant président. Après la réponse officielle, Roosevelt se plut à développer ses propres réactions aux paroles de Nabuco :* « *Je vais maintenant faire ce que je n'ai pas coutume de faire, ajouter à ce que j'ai lu. La zone neutre de paix, conclut le président, est la formule de l'idéal politique de l'Amérique et je suis sûr que le Brésil sera l'autre soutien de la doctrine de Monroë.* »

Les sentiments de sympathie qu'inspirait Nabuco gagnèrent le secrétaire d'État, Root. L'amitié entre les deux hommes se fortifia dans l'action monroïste. Root en adoptant la politique de Blaine, l'un de ses prédécesseurs, s'était voué au panaméricanisme. Nabuco, connaisseur sagace des sentiments américains, ne se lassait pas d'applaudir et d'appuyer l'action de Root, « *unique, en son espèce, dans son intérêt pour l'Amérique latine. Le cœur de Root appartient à l'Amérique latine* ». *Root apprécia la coopération efficace de l'ambassadeur brésilien; dans un de ses discours, il répond à Nabuco que le panaméricanisme* « *it was a bit of the gospel of common sense, of which you and I are both missionaries* [1]. »

Sous l'action de Root et de Nabuco, le mouvement panaméricaniste se répand dans les cercles diplomatiques de l'Amérique latine. Une nouvelle conférence panaméricaine est décidée. Grâce au prestige de Nabuco, la capitale brésilienne est choisie pour la réunion de ce troisième congrès. Root se propose de visiter Rio-de-Janeiro à cette occasion. Roosevelt déclare à Nabuco que « *s'il n'était pas venu aux États-Unis, Root n'aurait pas songé à se rendre au Brésil.* » *Pour la première fois, un secrétaire d'État*

1. « Était une partie de l'évangile du sens commun, dont vous et moi sommes tous deux missionnaires. »

américain quitte son pays pour un voyage officiel à l'étranger. La conférence a lieu en juillet 1906, sous la présidence de Nabuco, et Root y prend part. Acclamé par les masses populaires, par la jeunesse, par tous ceux qui l'admiraient et lui vouaient respect et gratitude, Nabuco parcourut dans une atmosphère d'enthousiasme et d'allégresse quelques-unes des principales villes du pays. Partout son tempérament de propagandiste se révéla merveilleusement. De retour aux États-Unis, il y poursuivit son action panaméricaniste, à laquelle vient s'ajouter une vive activité littéraire sous forme de conférences. Sa fidélité à Camoëns lui suggère l'idée de révéler le poète et l'épopée des Lusiades *aux Américains. La renommée de sa culture et de son éloquence se propage, les universités américaines se le disputent pour prendre la parole dans les grandes solennités. A l'Université de Chicago, Nabuco est chargé de la* Convocation Address *de 1908, et il choisit pour sujet* Le Rapprochement des deux Amériques, *conférence publiée en français par la « Société de Conciliation Internationale » présidée par le Baron d'Estournelles de Constant. L'Université de Wisconsin l'invite à parler à la cérémonie du* Baccalaureate Address. *Il choisit comme thème de son discours* La Contribution de l'Amérique à la Civilisation. *A Yale il prit la parole sur ce sujet :* La Place de Camoëns dans la Littérature; *à l'Université de Vassor, il parla de* Camoëns poète lyrique; *à l'Université Cornell, de* Camoëns, épique de l'amour.

Toutes ces conférences et ces discours contribuent à étendre de jour en jour la réputation de Joaquim Nabuco. Lors d'une manifestation en l'honneur du sculpteur américain Augustus Saint-Gaudens, à la Corcoran Gallery of Art, *Nabuco est l'un des orateurs. Les autres sont Roosevelt, Root, Bryce, ambassadeur de Grande-Bretagne, Jusserand, ambassadeur de France. Le discours de Nabuco frappa Théodore Roosevelt qui lui écrivit personnellement.*

C'est en pleine activité intellectuelle et politique que Joaquim Nabuco s'éteignit à Washington, dans la matinée du

17 janvier 1910. Son corps fut transporté au Brésil par le croiseur américain North Caroline, *convoyé par le dreadnought brésilien* Minas Geraes. *Ce fut là le suprême hommage rendu par les Etats-Unis à la mémoire de Nabuco.*

Grand écrivain en même temps que grand orateur et grand diplomate, Joaquim Nabuco survit en son œuvre. On le retrouvera tout entier, avec la noblesse de son caractère et la pénétration de sa pensée, dans les Pages Choisies *qui vont suivre.*

GRAÇA ARANHA.

I

PAGES AUTOBIOGRAPHIQUES

MASSANGANA [1]

Le cadre de la vie n'est souvent qu'un trait de l'enfance même, le *moi* étant un simple faisceau des premiers éblouissements de la conscience. Pour ma part, je n'ai pas dépassé la borne de mes quatre ou cinq plus anciens souvenirs; c'est avec eux que j'aurai traversé la vie. Mes premiers huit ans auront été dans un certain sens ceux de ma formation instinctive. J'ai passé cette période de moulage intime dans une terre de Pernambuco, au nord du Brésil, mon pays natal. L'*engenho*, comme on y appelle les plantations à sucre, était un des plus vastes et aussi des plus pittoresques de la province, et je ne me lasse jamais de regarder cette toile de fond, qui clôt l'arrière-plan de ma vie.

La population du petit domaine, entièrement fermé à toute ingérence du dehors, comme les autres fiefs de l'esclavage, se composait d'esclaves, casés dans les trous du grand pigeonnier noir, à côté de la maison principale, et de *moradores*, ou métayers, attachés au propriétaire par le bénéfice de la maisonnette qu'ils habitaient et de la petite culture qu'il leur permettait dans ses terres. Au centre du petit canton à esclaves s'élevait la résidence du maître, ayant en face les bâtiments de la fabrique, et derrière, sur une ondulation du terrain, la petite chapelle, sous l'invocation de saint Mathieu... Par la pente des pâturages, des arbres isolés abritaient sous leur rond de parasol des groupes détachés de bétail. Dans la vallée s'étendaient les champs à cannes, coupés par l'allée tortueuse des vieux arbres chargés de mousses

1. Ce fragment, extrait de *Foi Voulue*, a été écrit en français par Joaquim Nabuco.

et de lianes, qui ombrageaient d'un côté et d'autre la petite rivière d'Ipojuca. C'était par cette eau, presque dormante sur ses bancs de sable, qu'on embarquait le sucre pour Recife; elle alimentait, assez près de la maison, un grand vivier, hanté par les caïmans auxquels les noirs donnaient la chasse, et renommé pour son poisson. Là commençaient les marais, qui s'étendent jusqu'à la côte de Nazareth. Dans la journée, par la grande chaleur de midi, on faisait la sieste, respirant l'arome, qui se répandait partout, des grandes cuves où cuisait le miel. L'heure du couchant était éblouissante, des pans entiers de la plaine se transformaient en une poussière d'or; les soirs étaient frais, agréables, embaumés; le silence des nuits étoilées, majestueux et profond. De toutes ces impressions, aucune ne mourra plus en moi. Les enfants des pêcheurs sentiront toujours sous leurs pieds le frôlement des sables de la plage et entendront le bruit de la vague. Moi, parfois, je crois fouler l'épaisse couche humide des cannes pressées et j'entends le grincement lointain des grands chars à bœufs.

Emerson voudrait que l'éducation de l'enfant commençât cent ans avant sa naissance. Mon éducation religieuse est certes entrée dans cette règle. Je sens l'idée de Dieu au plus lointain de moi-même, comme la marque aimée et aimante de plusieurs générations. Il y a des esprits qui aiment à briser toutes leurs chaînes et, de préférence, celles que d'autres auraient créées pour eux. Moi, je serais incapable de briser entièrement la moindre des chaînes qui m'ont une fois tenu, ce qui fait que j'ai subi parfois en même temps des captivités contraires, et plus encore que les autres, une chaîne qui m'eût été laissée en héritage. C'est dans la petite chapelle de Massangana que j'ai été rivé à la mienne.

Les impressions que je garde de cet âge montrent bien la profondeur où nos premières assises sont posées. Ruskin a écrit quelque part cette variante de la pensée du Christ sur l'enfance : « L'enfant tient souvent entre ses faibles doigts une vérité que l'âge mûr avec toute sa force ne saurait sou-

tenir et que seule la vieillesse aura le privilège de relever. » J'ai tenu entre mes mains comme des jouets d'enfant toute la symbolique du rêve religieux. A chaque instant il se rencontre parmi mes souvenirs des miniatures qui doivent dater, par leur fraîcheur d'épreuves avant la lettre, de ce premier tirage de l'âme. A la perfection de ces images enfantines, on peut estimer l'émotion d'autrefois. Ainsi j'aurai vu la *Création* de Michel-Ange à la Sixtine et celle de Raphaël aux Loges sans pouvoir donner à aucune d'elles, malgré toute ma réflexion, le relief intérieur du premier paradis qui a passé devant mes yeux dans un petit théâtre ambulant, sorte d'ancien mystère populaire. J'écoutai dans la campagne romaine, à l'entrée des catacombes, des notes perdues de l'Angélus, mais le muezzin intime, le timbre qui retentit à mon oreille à l'heure de la prière, est celui de la petite cloche que les esclaves, à la fin du travail, écoutaient tête baissée, murmurant le « Loué soit Notre Seigneur Jésus-Christ. » C'est là le Millet ineffaçable qui s'est empreint en moi. Souvent, j'ai traversé l'océan; mais, si je veux me rappeler la mer, j'ai toujours devant les yeux, arrêtée instantanément, la première vague qui s'est dressée devant moi, verte et transparente comme un écran d'émeraude, un jour que, traversant un grand bois de cocotiers, derrière les cases des *jangadaires*, je me trouvai d'un coup au bord de la plage et eus la révélation soudaine, le coup de foudre, de la terre liquide et mouvante. C'est cette vague-là, réfléchie sur la plaque la plus sensible de mon cerveau d'enfant, qui est restée pour moi l'éternel cliché de la mer. Sous elle seule, je pourrais écrire *Thalassa, Thalassa!*

Mes moules d'idées et de sentiments datent presque tous de cette époque. Les grandes impressions de la maturité et de la conscience n'ont pas le don de me faire revivre qu'a le petit carnet où les premières tiges de l'âme apparaissent aussi fraîches que si elles y avaient été calquées le matin même. Le charme que l'on trouve à ces *eidoli* grossiers et naïfs de l'enfance vient peut-être de ce que, seuls, ils re-

tiennent les traces de notre première sensibilité effacée. On dirait qu'ils sont des cordes détachées, mais encore sonores, de l'instrument que nous avons un moment été aux mains de Dieu.

Comme pour la religion et pour la nature, de même pour les grands faits moraux autour de moi. J'ai été mêlé à la campagne pour l'abolition de l'esclavage, et pendant dix ans, j'ai essayé d'extraire de l'histoire, de la science, de la religion, du droit, de la vie, un philtre qui ensorcelât la nation et la dynastie en faveur des esclaves; je les ai vus dans toutes les situations imaginables; cent fois, j'ai lu la *Case de l'Oncle Tom* dans l'original même de la douleur vécue et saignante, et pourtant, pour moi, l'esclavage tient tout entier dans un tableau inoubliable de l'enfance, dans une première impression de l'esclave, qui aura décidé, j'en suis sûr, de l'emploi ultérieur de ma vie. Je me trouvais une après-midi, sur le perron de la maison, quand je vois se précipiter vers moi un jeune noir inconnu, d'environ dix-huit ans, qui se jette à genoux devant moi, embrassant mes pieds, et me suppliant pour l'amour de Dieu de le faire acheter par ma marraine pour me servir. Il venait du voisinage, cherchant à changer de maître, car le sien le menaçait, et il s'était enfui au péril de sa vie. C'est ce trait inattendu qui m'aura le premier découvert l'autre face de l'institution avec laquelle j'avais vécu familièrement jusque-là, sans me douter de la douleur qu'elle recélait.

Rien en moi ne montre mieux que l'esclavage même la force de nos premières vibrations intérieures. Elle est telle, en effet, que la volonté et la réflexion de l'âge mûr ne sauraient s'y soustraire et ne trouvent de vraie joie qu'à s'y conformer. Certes j'ai combattu l'esclavage de toutes mes forces et je l'ai repoussé avec toute ma conscience, comme la déformation utilitaire de la créature, et le jour où je l'ai vu finir j'aurais pu demander, moi aussi, mon congé, mon affranchissement, dire mon *nunc dimittis*, ayant écouté le plus consolant message qu'en mes jours Dieu eût pu envoyer à

mon pays... Pourtant je me surprends parfois, aujourd'hui qu'il n'est plus, à éprouver une étrange nostalgie, qui aurait bien étonné un Garrison ou un John Brown, la nostalgie de l'esclavage.

C'est que, autant le rôle du maître était insciemment égoïste, autant la part de l'esclave était insciemment généreuse. L'esclavage restera pour longtemps la caractéristique nationale du Brésil. Pour moi, je l'absorbai dans le lait noir qui m'a nourri; il a enveloppé comme une caresse muette toute mon enfance; je l'aspirai dans le dévouement d'anciens esclaves, qui me croyaient l'héritier présomptif du petit domaine dont ils faisaient partie. Entre eux et moi, il a dû se passer pendant ces huit ans un échange continuel de sympathie, dont m'est venue la tendre et reconnaissante admiration que j'ai depuis éprouvée pour leur rôle. Celui-là m'a paru, par contraste avec l'instinct mercenaire de notre âge, surnaturel à force de naturalité humaine, et, le jour où l'esclavage fut aboli, je sentis qu'un des plus absolus désintéressements dont le cœur humain se soit montré capable ne retrouverait plus désormais les conditions qui l'ont rendu possible.

Tel qu'il reste associé à mes souvenirs d'enfance, cet esclavage-là aurait été un joug suave, faisant l'orgueil extérieur du maître, mais aussi l'orgueil intime de l'esclave, quelque chose qui rappelle l'attachement de l'animal, lequel jamais ne se corrompt, parce que le sens de l'inégalité n'est pas là pour l'altérer. Aussi je crains que cette espèce particulière d'esclavage n'ait existé chez nous que dans de très vieilles plantations administrées depuis des générations dans le même esprit d'humanité, et où une longue hérédité de rapports établis, entre le maître et les esclaves, aurait fait d'eux ensemble une sorte de tribu patriarcale, isolée du monde. Un tel rapprochement entre des situations si inégales devant la loi serait impossible dans les grandes et riches *fazendas* du sud, où l'esclave, inconnu au propriétaire, n'était qu'un instrument à récolte. Les *engenhos* du nord étaient, pour la

plupart, de très pauvres exploitations industrielles; ils existaient à peine pour le maintien de l'état seigneurial du maître, dont le rang et l'importance étaient marqués par le nombre de ses esclaves. Aussi on y trouvait avec une aristocratie de manières, que le temps a effacée, une pudeur, une retenue en affaires de gain, propre aux classes qui ne trafiquent pas.

A cet esclavage-là, je ne puis penser sans un regret involontaire. Il a répandu dans nos vastes solitudes une grande suavité; son contact est la première empreinte qu'ait reçue la nature vierge du pays et c'est celle qu'elle a gardée; il l'a peuplé, comme une religion naturelle et vivante, de ses mythes, de ses légendes, de ses enchantements; il lui a insufflé son âme enfantine, sa tristesse sans chagrin, ses larmes sans amertume, son silence sans concentration, sa joie sans cause, son bonheur sans lendemain. C'est lui le soupir indéfinissable qu'exhalent au clair de lune les nuits du nord : l'envie tout ensemble de rire et de pleurer, de gémir et de chanter, de vivre et de mourir, dont notre mélodie populaire est l'expression. Avec l'âme de l'esclave, telle que les enfants de ma génération l'ont connue, on ferait la plus douce et la plus libre des attaches humaines, s'il était possible d'imaginer une âme de maître avec les mêmes affinités qu'elle.

S'il est une vérité morale visible dans la nature, c'est bien que le Créateur n'a pas voulu l'esclavage dans son œuvre. La liberté se confond avec le souffle même qui l'a tirée du néant; elle est un principe qui doit s'étendre dans la création aussi loin que l'éther, partout où va la lumière. De ce principe, de ce sentiment, la religion chrétienne est en effet l'affirmation suprême, puisque l'idée essentielle en est que Dieu après avoir créé la liberté, aima mieux mourir lui-même que l'effacer de son plan ou en ébaucher un autre sans elle. Ce fut la chute qui amena l'esclavage. Pourtant, c'est la domesticité de l'homme qui sera la source renouvelée de toute bonté dans le monde, et l'esclavage deviendra un

fleuve de tendresse, le plus large qui ait traversé l'histoire, si grand que tous les autres, le christianisme même compris, en paraissent les déversoirs... Le christianisme aurait certes pris une toute autre direction si quelques-unes de ses sources ne dérivaient pas de l'esclavage, car ce fut un grand flot de renoncement et d'amour que l'esclavage répandit au sein du christianisme naissant. Celui-ci a été une religion d'esclaves et d'affranchis longtemps avant de devenir la religion des empereurs, et dans le mélange de ses origines lointaines, il aura emprunté beaucoup de son essence à l'âme congénère de l'esclavage, car tous deux ils devaient être l'avènement des humbles et des opprimés. A la religion du rachat humain, on dirait qu'il fallait des esclaves pour premiers clients. Aussi c'est dans le service désintéressé, dans l'absolue obéissance, dans la reconnaissance dévouée des esclaves, que les premières églises ont trouvé le type des rapports du fidèle avec le Christ, de même que l'humilité de l'esclave servira depuis de modèle à la plus haute dignité de l'église, *servus servorum Dei*. Le bonheur d'être esclave a été le premier apport chrétien à l'âme antique. Un tel bonheur ne devint possible que le jour où une religion nouvelle se mit à escompter les grandeurs ambitionnées par tous en une monnaie imaginaire qui n'aurait cours que dans une autre vie. Le sentiment de l'égalité à venir est le vrai mur de soutènement de la cité de Dieu; c'est lui qui relève la condition servile au sein des communautés chrétiennes jusqu'au niveau des premiers rangs. C'est du contact infime avec l'esclavage que résulta l'ambition suprême du saint, d'être l'esclave de Dieu.

Cette aspiration à la perte entière de la liberté signifie que l'amour de l'esclave a été jugé l'amour par excellence. L'esclave est un symbole comme l'agneau. Par ce moyen, le christianisme a fait porter à la plus grossière des plantes la plus superbe fleur d'humanité qui ait jamais parfumé la terre. C'est dans l'enclos des esclaves que saint Paul aura semé les premières graines de la charité. Partout ailleurs elles seraient tombées en terrain stérile.

J'ai fait déjà mention de ma marraine. De tous les souvenirs de mon enfance celui qui éclipse tous les autres et le plus cher de tous est l'amour que je portai à celle qui m'a élevé jusqu'à mes huit ans comme son fils. Mes parents, partis pour Rio de Janeiro, m'avaient laissé en sa compagnie peu de temps après ma naissance et je ne les ai rejoints qu'après sa mort. Son image toujours présente me fit, pendant la première année de mon retour dans ma famille, me sentir comme un orphelin dans la maison d'un tuteur bienveillant, où tous s'efforceraient de le ramener à eux. Je suis arrivé par le développement de ma raison et de mon cœur à éprouver pour mes parents le vrai sentiment filial, pour mon père, naturellement, avant que pour ma mère, rivale à mes yeux de celle que je ne pouvais oublier, mais je crains que tous les raisonnements du monde n'aient jamais pu effacer entièrement l'illusion où j'ai été si longtemps laissé.

Sa silhouette s'est dessinée dans ma mémoire de façon que si j'avais le moindre talent de peintre je pourrais peut-être la tracer. Elle était de grosse corpulence, invalide, marchant à grand'peine, constamment assise sur un large siège de cuir qu'on transportait pour elle de pièce en pièce de la maison. Elle restait toute une partie de la journée devant la fenêtre qui contrôlait la place formée par l'*engenho*, les écuries, l'étable, la petite école, bâtie pour moi, et où demeurait le professeur qu'elle avait fait venir de la ville. Elle ne quittait jamais sa robe de veuve. Devant elle était une grande table où elle jouait aux cartes, faisait coudre à un nombreux personnel, comptait la monnaie à ses serviteurs, recevait les hôtes qui venaient toutes les semaines attirés par le régal de sa table renommée depuis le temps de son mari, et par la sincérité de son accueil, toujours entourée, adorée de tout son peuple, feignant une mine sévère, qui ne trompait personne, quand il y avait à tancer quelque jeune *mucama* qui quittait trop souvent sa dentelle pour bavarder au gynécée, ou quelque protégé qui recourait sans intervalle à sa bonté.

La nuit de la mort de ma marraine est le rideau noir qui sépare du reste de ma vie la scène de mon enfance. Je ne m'attendais à rien, je ne me doutais de rien. Je dormais dans ma chambre, quand des litanies entrecoupées de cris et de sanglots me réveillèrent et me communiquèrent l'émoi de toute la maison. Au corridor, les gens et les esclaves agenouillés priaient, pleuraient, s'embrassaient, dans le plus grand vacarme; c'était la consternation la plus vraie que l'on pût voir : une scène de naufrage. Ce petit monde, tel qu'il s'était formé pendant deux ou trois générations, n'existait plus après elle; son dernier soupir l'avait fait éclater en morceaux. Le changement de maître était ce qu'il y avait de plus terrible dans l'esclavage, surtout si l'on devait passer du pouvoir nominal d'une vieille sainte, qui n'était déjà que l'infirmière de ses esclaves, aux mains d'une famille jusque-là étrangère. Et comme pour les esclaves, de même pour les fermiers, les employés, les pauvres, tous ceux qu'elle logeait et auxquels elle faisait journellement la distribution de vivres, de secours, de remèdes, comme le chef reconnu de la famille qu'ils formaient ensemble.

Moi aussi j'avais à quitter Massangana, laissé par ma marraine à un autre hériter, son neveu et voisin. A moi, elle léguait une de ses propriétés qui était *a fogo morto*, à feux éteints, c'est-à-dire, sans esclaves pour la travailler. Je vois encore arriver, presque le lendemain de sa mort, les chars à bœufs, amenant à Massangana la famille et les effets du nouveau propriétaire. C'était ma déchéance. J'avais huit ans. Mon père, quelque temps après, me faisait prendre par un vieil ami envoyé de Rio. Je distribuai parmi les gens de la maison les objets de mon usage. Ce que je regrettais le plus, c'était de me séparer de ceux qui avaient gardé mon enfance, qui m'avaient servi avec tout le dévoûment et toute la reconnaissance qu'ils portaient à ma marraine, et surtout, parmi eux, les esclaves qui, littéralement, rêvaient de m'appartenir après elle, et qui pour la première fois, en me voyant

partir, spolié, pensaient-ils, de leur propriété, sentaient toute l'amertume de leur condition et en buvaient la lie. Pour moi, les deux grands sentiments de la créature, ceux qui font la substance de la religion, la dépendance et la reconnaissance, je les aurai puisés dans cette première source où je me suis abreuvé, car l'âme de l'esclave, telle que je l'ai connue, n'était autre chose qu'un vaste réservoir d'amour, tremblant d'incertitude et réfléchissant les moindres bienfaits.

Un mois et demi après, je quittai ainsi mon Paradis perdu, mais lui appartenant pour toujours. C'est là que j'ai creusé de mes petites mains ignorantes ce puits de l'enfance, insondable dans sa petitesse, mais qui rafraîchit le désert de la vie et en fait pour toujours, à certaines heures, une séduisante oasis. Les parties acquises de mon être, ce que j'ai dû à celui-ci ou à celui-là, se sont dispersées dans des directions différentes, mais ce que j'ai reçu directement de Dieu, le vrai moi sorti de ses mains, celui-là est resté attaché au morceau de terre où repose celle qui m'initia à la vie. C'est grâce à elle que le monde m'a reçu avec un sourire d'une telle douceur que toutes les larmes imaginables ne me le feraient pas oublier. Massangana est resté le siège de mon oracle intime; pour me pousser, pour m'arrêter, et au besoin pour me racheter, la voix, le frémissement, viendrait toujours de là. *Mors omnia solvit.* Tout, excepté l'amour, qu'elle attache définitivement.

Je revisitai, douze ans après, la chapelle de saint Mathieu, où ma marraine, Dona Anna Rosa Falcão de Carvalho, gît près de l'autel, et par la petite sacristie abandonnée je pénétrai dans l'enclos où étaient enterrés les esclaves. Des croix, qui peut-être n'existent plus, sur des monceaux de pierres cachées par les orties, c'était tout ce qui restait de l'opulente *fabrique*, comme on appelait le cadre des esclaves. En bas, dans la plaine, brillaient comme jadis les taches vertes des grands champs de cannes, mais l'usine fumait maintenant et sifflait d'une vapeur aiguë, annonçant une vie nouvelle. Le

travail libre avait pris la place en grande partie du travail esclave. L'*engenho* avait l'air d'une colonie. Le sacrifice des pauvres noirs, qui avaient incorporé leur vie à l'avenir de ce domaine, n'existait peut-être plus que dans mon souvenir. Sous mes pieds était tout ce qui restait d'eux, en face du *columbarium* où dormaient dans la petite chapelle ceux qu'ils avaient aimés et librement servis. Là, j'invoquai tout mon souvenir, j'en rappelai quelques-uns par leurs noms, je humai dans l'air chargé de senteurs agrestes, qui entretient la végétation sur leurs fosses, le souffle qui dilatait leurs cœurs et qui inspirait leur joie perpétuelle. C'est ainsi que le problème moral de l'esclavage s'est pour la première fois dessiné à mes yeux dans sa netteté parfaite et avec sa solution obligatoire. Non seulement ces esclaves n'en avaient pas voulu à leur maîtresse, mais ils l'avaient bénie jusqu'à la fin. La reconnaissance était du côté du donneur. Ils étaient morts se croyant tous des débiteurs, aucun d'eux, un créancier. Leur humilité n'aurait pas laissé seulement germer en eux l'idée que le maître pût avoir la moindre dette envers ceux qui lui appartenaient. Dieu avait tenu le cœur de l'esclave, comme il tient le cœur de l'animal fidèle, hors de tout contact avec ce qui aurait pu le révolter contre son amour et son dévouement. Alors, dans ce parvis deux fois sacré, je formai la résolution de vouer ma vie, si cela m'était donné, au service de la race généreuse entre toutes, que l'inégalité de sa condition attendrissait au lieu d'aigrir, et qui par sa douceur à la peine prêtait à l'oppression même dont elle était victime un reflet de bonté.

Oh! celle-là, elle n'a pas suspendu ses instruments aux arbres du pays étranger pour ne pas répéter dans la captivité les chants du temps où elle était libre. Sur les fleuves de Babylone... elle a chanté, et de ses paroles, de ses chansons, il s'est répandu autour de nous un sentiment de gratitude pour les moindres bienfaits et de pardon pour les plus grands torts. Ce pardon spontané, entier, de la dette du maître, par les esclaves reconnaissants, est la seule prescription possible de

la faute des pays qui ont grandi par l'esclavage et leur chance unique d'échapper au pire talion de l'histoire. La noblesse la plus authentique aux yeux de Dieu est celle des générations de martyrs, qui se sont succédés dans la captivité. Les saints noirs! Puissent-ils être toujours les intercesseurs pour notre terre, qu'ils n'ont cessé de bénir de leur amour même en l'abreuvant de leurs larmes...

(*Petropolis*, 1893).

LE BARON DE TAUTPHŒUS

Nulle influence particulière ne s'exerça sur moi avec plus de force que celle de mon maître, le vieux baron de Tautphœus. Avec son imagination livrée à l'histoire, il avait coutume, pendant les années où se donnait cours mon ardent libéralisme, de m'appeler Alcibiade; et, je dois avouer que, pour moi, il réalisait le type de Socrate. S'il n'avait pas le masque de Silène qu'on prête au grand Athénien, il n'en accusait pas moins, au physique, et surtout vers l'époque de sa vieillesse, maints traits tout socratiques. J'admirais son sang-froid, son calme imperturbable, sa résistance à la fatigue, son goût très vif pour la conversation intellectuelle et pour la compagnie des jeunes gens; sa façon de faire complètement abstraction de soi-même, sa modestie, sa joie à vivre en spectateur de l'univers, mais cédant toujours la meilleure place aux autres; son spiritualisme vigoureux, son insouciance du ridicule, et enfin, son respect de l'ordre social, quelle que fût la personne qui l'incarnât. Sa jeunesse est demeurée quelque peu légendaire et rien ne serait plus intéressant que d'en éclaircir certains détails. D'après mon frère Sizenando, qui lui vouait une sorte de culte enthousiaste et qui l'a connu beaucoup plus intimement que moi, qui ne l'ai guère vu qu'à la fin de sa vie, au soir de son existence, Tautphœus, jeune encore, aurait été contraint de quitter la Bavière et de s'expatrier pour un motif d'ordre révolutionnaire; il aurait accompagné le roi Othon en Grèce, puis, vers 1830, se serait fixé à Paris où il aurait fréquenté la pléïade libérale du *Journal des Débats*, jusqu'au jour où il émigra au Brésil.

Très myope, il portait un monocle carré qu'il enlevait et

replaçait machinalement par une vieille habitude de lecture... Pas plus que le monocle il ne quittait son cigare... Toujours un gros volume allemand sous le bras, il marchait des heures entières du même pas, étranger au monde extérieur. C'était un homme qui savait tout. Sa conversation semblait inépuisable, mais il la dirigeait rarement lui-même. Le sujet lui était indifférent, et jusqu'à sa mort il n'aima rencontrer que des interlocuteurs curieux de l'entendre sur les points qui les intéressaient le plus. Il avait tout du dictionnaire qu'on feuillette à chaque instant, ou plutôt d'une encyclopédie que l'on ouvre à l'article Babylone, par exemple, tandis que d'autres la consulteront à Invasion des Barbares, Adam Smith, Luther, Hiéroglyphes, Logarithmes, Amazone, Architecture gothique, Liberté de tester, Racines grecques, Papier-monnaie, Cultures tropicales, Albert Dürer ou Divine Comédie. Il suffisait d'appuyer sur la touche, de glisser la question dans l'appareil et d'attendre que la réponse vint, telle que l'aurait donnée le *Lexicon* de Meyer ou l'*Histoire Universelle* de Cesare Cantú. Il parlait sans emphase, sur un ton uniforme, incolore, sans expression même, et c'était un jet ininterrompu de science, d'érudition, comme s'il avait passé la journée à creuser le sujet. Rien de plus différent de la faconde frivole avec laquelle tant de gens se plaisent à éblouir leur entourage quand on leur propose un thème à leur portée. Ces dissertations scientifiques, *up to date*, auxquelles Tautphœus se livrait devant ses auditeurs, faisaient d'eux, qu'ils fussent journalistes, professeurs ou ministres d'État, à tout jamais ses élèves.

La profusion des idées générales, des points de vue suggestifs, des sujets de réflexion, rendaient sa conversation inoubliable. On peut dire que cet homme qui n'a jamais écrit, du moins au Brésil, a publié un plus grand nombre d'essais, de thèses historiques et autres que tous nos écrivains réunis; malheureusement, ses continuelles éditions, tirées à petit nombre d'exemplaires se dissipaient comme sa parole, à moins qu'elles ne devinssent le bien d'autrui. Il ne s'en sou-

ciait guère. Dénué d'ambition, respectueux, par système, de l'ordre hiérarchique et de la pragmatique sociale, il ne trouva jamais mauvais que les puissants du jour se considérassent comme ses supérieurs ou que les anoblis de la veille, voyant en lui un maître d'école, se montrassent dédaigneux de son titre héréditaire. C'était un sage de la Grèce qui pratiquait avec l'esprit et l'intégrité païenne la philosophie de l'Ecclésiaste : Vanité des vanités... Il eût tôt fait d'acquérir sur ce point une parfaite immunité. Obligé de gagner sa vie à l'étranger en donnant des leçons, il enterra tout ce qui pouvait lui rester des vieux préjugés aristocratiques de son pays, des aspirations à l'élégance, à la vie de plaisir, d'ostentation et de succès mondains de sa jeunesse, à Paris; il accepta le rôle qui lui était échu comme s'il l'avait reçu, en héritage, avec la même simplicité, en un mot sans ressentiment, sans plainte, sans murmure. A Rio-de-Janeiro il but l'eau de la Carioca avec le même esprit de conformité qu'il eût mis à boire celle du Léthé... Il s'oublia lui-même pour obéir à son nouveau destin... Mais aussi, dès ce moment, comme il sut pénétrer les plus intimes replis et observer les particularités du pays qui allait devenir sa seconde patrie et qu'il se prit à aimer comme telle! Qu'on le veuille ou non, sa position était considérée comme subalterne, même par ceux qui étaient capables de concevoir, — nous ne disons pas de sentir — que la profession de créateur intellectuel est essentiellement noble. Lui, cependant, allait et venait, indifférent, au milieu de l'arlequinade sociale, sachant bien que, dans le monde, — nul ne l'a mieux dit que Calderon, — *tous rêvent ce qu'ils sont.*

Mais quelle profondeur dans sa manière de sentir! Loin de penser que personne n'occupait sa véritable place dans la société, Tautphœus estimait au contraire, que la distribution était juste, que les hautes situations et les responsabilités étaient dévolues aux meilleurs, mais que ceux-ci se souciaient peu de mieux faire et ne cherchaient pas à donner le plus qu'ils pouvaient. Et quand bien même tout le monde eût été hors de sa place, lui du moins ne désirait pas changer la

sienne... Conservateur et catholique, je l'ai connu très ébranlé par la *Kulturkampf* car il estimait, idée tout allemande, que dans cette question le plus grand politique du monde — et pour lui c'était indéniablement Bismarck — ne pouvait être trahi en même temps par son flair national et son instinct conservateur. Son « conservatisme » invétéré faisait également partie de sa philosophie; c'est pourquoi il gardait à l'endroit de nos institutions un sentiment dont nous étions nous-mêmes incapables : celui d'une vénération idéaliste. C'est de ce simple fonctionnaire de l'État qui n'avait que son modeste traitement quotidien et qui, ne l'oublions pas, était au surplus d'origine étrangère, c'est de lui que partit le cri, le seul peut-être, de « Vive la Constitution de l'Empire! » qu'on put entendre — mais le put-on? sa voix était si faible! — le 15 novembre, au défilé des troupes du général Deodoro par la rue d'Ouvidor. Ceux qui jetèrent un regard sur ce vieillard, dont la protestation s'élevait ainsi, sans crainte, le prirent peut-être pour un protégé de l'Empereur, halluciné par la catastrophe qui menaçait de l'engloutir à son tour. Combien l'on se fût trompé : il n'était redevable de faveurs ni de gratitude à personne; le peu qu'il avait reçu, il le devait aux concours, dont ses compétiteurs s'étaient désistés sur sa simple renommée... Ce n'était pas un dépité, c'était un philosophe, celui qui avait étudié du plus près la sagesse de notre pays et s'y était le mieux conformé jusqu'à cet événement, aussi funeste, à son avis, pour le Brésil que le voile du temple déchiré en deux l'était pour les Juifs.

J'ai déjà signalé ailleurs un trait de sa perspicacité en rappelant une remarque qu'il a maintes fois exprimée : que notre intérêt pour la chose publique est d'autant moins vif que le sujet nous touche de plus près. « C'est ainsi, me disait-il, que nous nous intéressons moins aux affaires du municipe qu'à celles de la province; moins à ces dernières qu'à celles de la politique générale. » Pour attester combien était précaire notre *self-government*, ne suffirait-il pas d'évoquer cette

indifférence croissant en raison directe de l'intérêt que nous devrions éprouver? Une autre de ses remarques me révéla de façon frappante la promptitude de son esprit; la conversation roulait sur l'imperméabilité des Anglais aux idées et conceptions étrangères. La lenteur britannique à saisir et à comprendre le point de vue extérieur, la nouveauté étrangère, m'apparaissait comme un signe de moindre vivacité intellectuelle par où les Britanniques pouvaient être considérés comme inférieurs aux peuples continentaux. « Au contraire, s'empressa-t-il de m'objecter, cette répugnance à ce qui vient du dehors, cette suspicion à l'égard de ce qui n'est pas conforme à l'instinct de la race, atteste bien plutôt l'originalité de cette race, sa force productive, l'orgueil de ses créations nationales... C'est grâce à cette résistance que l'Angleterre a pu donner au monde un Shakespeare. » Peut-être cette réflexion m'a-t-elle induit à penser que, dans l'ordre des conceptions intellectuelles, le cosmopolitisme n'est pas un élément créateur et n'implique pas une supériorité enviable; en effet, la difficulté d'assimilation et d'accès à l'égard de ce qui n'offre pas d'affinité avec nos créations, constitue plutôt une vertu qu'un défaut; la perméabilité nuit à la solidité et à la conservation des qualités propres, c'est-à-dire de la nature originelle.

Si l'on me demandait de préciser ce que j'ai gagné au contact de Tautphœus, je signalerais, parmi beaucoup d'autres bienfaits de son éducation, deux acquisitions qu'on pourrait, en un certain sens, appeler des transformations intimes. La première, c'est qu'en sa présence et, pensant par lui, je m'habituai à considérer le jugement de l'historien comme le jugement définitif, important, final, celui, par conséquent, auquel il faut tout de suite viser. (Ce n'est pas à dire que la suggestion soit venue de lui, ni même qu'il ait eu conscience de mon point de vue personnel, car qui sait s'il ne l'eût pas combattu?) Quelle plus grande révolution pour l'esprit que le fait de se placer spontanément en face du juge solitaire siégeant dans les bibliothèques de l'avenir, sans se préoccu-

per des arbitres dont fourmillent actuellement les places publiques? Devant un tel juge, notre nom peut n'être pas cité, les témoignages incomplets peuvent nous être injustement favorables ou défavorables. N'importe! c'est son opinion qui compte, c'est elle dont la valeur ne se discute pas... Le caprice de la foule qui, aujourd'hui, nous élève ou nous abaisse, forme à peine la poussière de la route. Pour que cette conception du véritable tribunal appelé à décider des réputations, vienne à nous affecter en quelque sorte dans chacun de nos mobiles d'action, dans nos instigations, dans nos affinités morales, point n'est besoin que nous soyons acteurs. Le spectateur, le curieux, le passant, l'indifférent même n'échappent pas à son effet. Car cette manière de voir métamorphose du tout au tout et plus que nulle autre, les motifs d'inspiration et de conduite. Qu'on songe, par exemple, à la conception chrétienne, fondée sur l'éternité, venant se substituer à la conception païenne, où seule compte la vie. Les aspirations de l'âme une fois réduites à celles de l'intelligence et de l'esprit, la différence s'accentue aussi entre vivre et regarder vivre, selon qu'on a en vue les contemporains ou la postérité. Si l'on vise la postérité, il faudra évidemment toujours imaginer un recul de quelques générations, afin de laisser à l'oubli toute latitude d'action... Dans le moment présent, ceux qui se prononcent sont légion; mais peu à peu le tribunal va se réduisant, jusqu'à ce que les grands personnages en arrivent à ne dépendre que de la sentence d'un seul arbitre, — un Mommsen, un Ranke, un Curtius ou un Macaulay — enfermé dans sa bibliothèque et cherchant à s'enflammer pour leur héros d'une passion rétrospective, toute de simple enthousiasme, pure illusion d'auteur, étrangère à tous les sentiments vrais, à toutes les passions authentiques qu'ils surent inspirer de leur vivant.

L'autre transformation dont je lui suis redevable... Comment la définirai-je pour qu'on l'entende comme une simple nuance et pas plus? parce que je veux croire que les germes s'en seraient peut-être développés d'eux-mêmes et que l'in-

fluence bienfaisante de Tautphœus a pénétré sur un terrain où sans doute ils se préparaient déjà à mon insu...

***

Nous possédions, dans les derniers temps de la vie de Tautphœus, un modeste domaine perdu dans la solitude, à Paquetá, non loin de l'endroit qu'on appelle le Château, en un recoin de ce site enchanteur. La maison, primitivement à un seul étage, avait appartenu jadis à un Anglais qui y avait fait ajouter une véranda tout autour et un petit étage percé de fenêtres à volets verts et orné d'un balcon tout frangé de plantes grimpantes, ce qui lui donnait l'aspect à la fois simple et pittoresque d'une résidence étrangère. La façade principale donnait sur la mer, et du côté opposé, on découvrait la partie basse de la côte qui s'étendait à perte de vue, s'estompant en fond de tableau d'une grande douceur. Le chalet s'élevait sur une faible éminence dont les pentes, dévalant doucement vers la plage, étaient recouvertes d'une immense pelouse aussi soigneusement entretenue que celle d'un parc. L'île de Paquetá est un joyau des Tropiques, et si les gens du pays ne l'apprécient guère, elle est en revanche d'une richesse infiniment variée pour le peintre, le photographe, le naturaliste étranger. Pour moi, elle avait le charme particulier d'évoquer une contrée du Nord du Brésil au milieu de la baie de Rio. Mais tandis qu'à l'entrée de cette baie, ce ne sont que sombres granits recouverts de forêts épaisses gardant la côte, à Paquetá, le tableau est tout différent : on y voit des bouquets de cocotiers, des champs de cajú, et, en bordure de la mer, les tiges sveltes des cannes à sucre sauvages alternant avec de vieux manguiers et des tamariniers solitaires. Et cependant, à côté de ces miniatures nordiques, à chaque repli de la mer, on découvre dans l'île des roches couvertes de la végétation caractéristique des montagnes environnantes.

Tautphœus avait toujours eu la passion de notre nature.

Dès son arrivée au Brésil, il n'avait cessé d'en explorer les beautés. Le grand matin, la nuit noire, les longues distances, rien ne le rebutait quand l'appelait un lever de soleil, un effet de lune, un filet d'eau jaillissant parmi les pierres ou un *jequitiba* dont le tronc se dressait dans la forêt vierge. Toute sa vie, il la passait dans une sorte d'exaltation d'amoureux épris de la lumière et de la terre brésiliennes; le moindre rayon de soleil illuminant le Corcovado ou le Pain de Sucre lui apparaissait comme un salut mystérieux du pouvoir créateur auquel toujours il répondait...

En voyant parfois mon maître assis à l'écart, attentif au chant des oiseaux de la forêt voisine, je l'associais insensiblement dans mon esprit au souvenir de mes premières leçons d'anglais, et je me comparais malgré moi au vizir du sultan Mahmoud. Les environs de Rio-de-Janeiro exerçaient sur lui un attrait tout particulier. Il était de toutes les promenades aux sites pittoresques dont la baie fourmille. Une après-midi sous les frondaisons séculaires des îles, dans le merveilleux coloris des montagnes au coucher du soleil, était pour lui une volupté indicible. Notre résidence de Paquetá, outre le silence et l'isolement de la bibliothèque, l'enchantait surtout parce qu'elle lui laissait le libre choix entre la mer, les champs et la montagne. Si la promenade le tentait, c'étaient les plages attirantes, la forêt accessible et la plaine recouverte d'un moelleux tapis; s'il préférait la mer, c'étaient les eaux paisibles de ce bassin fermé comme un lac suisse, à moins qu'il ne prît notre barque, et avec le Muet, notre rameur mélancolique, il ne mît la voile vers quelque îlot lointain, d'où l'on apercevait d'un côté les cimes azurées des Orgues de Thérésopolis, et, de l'autre, l'amphithéâtre obscur des montagnes qui dominent la ville de Rio.

Il accourait toujours le samedi pour passer avec nous toute la journée du dimanche, et, parfois, profitant de courtes vacances, était notre hôte pour plusieurs jours... Or à présent, c'était visiblement le déclin. Ses facultés demeuraient intactes : il était de ceux chez qui l'on sent que l'esprit ne

périra pas, mais s'éteindra d'un seul coup au sein d'une méditation plus intense, plus prolongée; ses forces physiques l'abandonnaient peu à peu, les plis de son front trahissaient l'immense lassitude d'avoir tant pensé; il payait un involontaire tribut au doute d'avoir fait un emploi vraiment judicieux de son temps ou d'avoir vécu en vain. Lui qui avait cultivé avec tant d'application son goût de l'obscurité, de la modestie, de la retraite, qui avait tant courtisé l'oubli, il le voyait maintenant, cet oubli, prêt à le saisir sauf chez le petit nombre de ceux qui conserveraient son souvenir encore quelque temps, jusqu'au moment où ils seraient, eux aussi, engloutis.

De quelle douceur furent empreintes ces suprêmes soirées qu'il nous donna, si pénétrantes, si profondément mélancoliques, mais de cette mélancolie des instants qu'on voudrait éternels et qu'on souhaiterait partager avec de rares amis qui viendraient les savourer près de nous pour ne pas les laisser s'évanouir tout à fait comme de brillants météores!...

Il aimait à s'asseoir sur un banc au bord de la mer, — je devrais plutôt dire du lac, car c'était bien l'impression que donnait la baie de Rio — et à y savourer la mélodie que le soir composait de ses nuances dans l'air, le ciel, les eaux, ses reflets sur l'horizon, le murmure et le silence de la solitude, et dont il ne perdait pas la plus fluide note!... Que de fois, attardés dans la forêt voisine et contraints de nous frayer un passage pour la traverser, il me supplia de ne pas toucher à la nature, de respecter l'enchevêtrement, le fouillis l'inattendu de cette flore sauvage, tout ce désordre qui lui semblait infiniment supérieur à ce que l'art aurait pu tenter... Il trouvait à la végétation la plus pauvre et la plus aride plus de grâce qu'aux jardins de Salluste ou de Louis XIV. Ah! s'il avait été le découvreur et le possesseur de l'Amérique, jamais la hache n'y eût pénétré!... Ni le feu! Un incendie de forêt était pour lui un véritable autodafé. En consumant ces résines précieuses, cette sève, ces sucs exubérants, cette multiplicité de formes aux capricieux dessins,

œuvres d'artistes incomparables chacun dans son genre, rivalisant de couleur et de sensibilité, tous uniques, la flamme semblait détruire avec une cruauté poignante, vibrante, tous les liens de la sensibilité de mon maître avec la nature et avec la vie universelle, tous les nerfs de son être intellectuel.

Il avait pour notre pays un attachement sans borne. Maintes fois, je glissai dans nos entretiens l'idée d'un projet de voyage en Europe, curieux de savoir si je n'allais pas réveiller en lui des affinités oubliées, des réminiscences latentes. Mais toute trace était morte, atrophiée, de cette première phase de sa formation européenne; ce qui l'avait remplacée, vivace et extraordinaire, c'était une sensibilité neuve, américaine, brésilienne... Il subissait le perpétuel enchantement de notre terre. Elle lui révélait ce qu'elle nous garde secret; ce qu'on ne peut sentir peut-être qu'après avoir connu une existence antérieure et quitté un autre monde. Que ne nous est-il donné à nous, Brésiliens, d'éprouver une telle ferveur!

Cette perpétuelle extase de Tautphœus fut l'une des sources d'où naquirent en moi le goût, le charme, encore que purement affectif et ingénu, que j'éprouve au contact de notre pays... Chez Tautphœus, ce sentiment revêtait un autre caractère : il était raffiné, spirituel, intellectuel, esthétique... Pour moi ce ne sera jamais que simple affinité du cœur, tendresse, nostalgie, *saudade*, mais cette affinité devra beaucoup au souvenir de l'ivresse exquise que ce sage, ce Grec ancien, ce philosophe né et formé sous d'autres climats, goûtait devant l'aménité, la douceur des tropiques, la beauté de notre décor naturel, l'infinie variété de nos scènes agrestes, l'harmonie, les tons, la solitude intime de nos paysages.

Au temps de ma vanité littéraire, je ne pouvais m'empêcher de lui faire deux griefs : celui de n'écrire pas, en dépit de tout son savoir, et celui de montrer une si entière soumission aux dogmes catholiques. Plus tard, dans nos prome-

nades à travers la forêt, durant les soirées que nous passions dans notre petite anse dorée par la lune, ce fut sur la religion que portèrent nos entretiens... Oh! quels admirables monologues que les siens! La dernière fois qu'il traversa notre *mare clausum*, il rentra hâtivement chez lui, et ce fut pour mourir... Le vestige de sa pensée flotta très longtemps autour de moi, et parfois j'en perçois encore les ondulations fugitives... A travers nos longues causeries, je finis par me convaincre qu'un grand esprit pouvait demeurer à l'aise, libre, dans une religion révélée; et, de même, je lui rends grâce de m'avoir fait mieux comprendre que les écrivains ne forment pas à eux seuls l'élite des penseurs; qu'il existe à côté d'eux et, peut-être au-dessus, une sorte de Trappe intellectuelle, vouée au silence, refuge de ceux qui dédaignent la publicité, son ostentation vulgaire, son mercantilisme mal déguisé, sa frivolité, son sans-gêne à l'égard du bien d'autrui, son manque de sincérité intérieure. L'horreur de la scène, — du marché, pourrait-on dire aujourd'hui, — comment pourrait-il être tenu pour un signe d'infériorité intellectuelle?

L'impression que je garde de lui se trouve résumée dans ce qu'a écrit Gœthe, lorsqu'il rapporte sa conversation avec Eckermann au sujet d'Alexandre de Humboldt.

« Quel homme! Il y a longtemps, si longtemps, que je le connais, et il est toujours nouveau pour moi. On pourrait dire qu'il n'a pas son égal, ni en science, ni en expérience. De plus, je découvre en lui une telle variété d'aspects, que je dois avouer n'en avoir jamais rencontré d'exemple ailleurs. Quel que soit le sujet de conversation qu'on aborde, il se trouve toujours sur son domaine propre et déverse sur nous des trésors de savoir. Je le comparerais volontiers à une fontaine à jets multiples, sous laquelle il suffit de placer une amphore pour la remplir aussitôt et d'où coule sans fin l'inépuisable eau fraîche. Il doit passer ici quelques jours, et déjà il me semble qu'ils vont compter pour moi comme autant d'années. »

L'entendre, le voir, vivre avec lui, c'était littéralement oublier le présent et se joindre au cortège des disciples de Socrate... Il réalisait une de ces copies, qui tout en n'étant que des copies reproduites successivement, d'âge en âge, dans des nations différentes, n'en conservent pas moins la supériorité, la suprématie de l'original, — le plus noble des modèles humains.

PREMIER VOYAGE EN EUROPE

Incontestablement, mon premier voyage en Europe contribua à affaiblir en moi les aspirations républicaines et à fortifier mes tendances monarchistes. Il est certain que le républicanisme français, qui était et est encore le nôtre, n'est pas exempt d'un ferment de haine, d'une prédisposition égalitaire qui conduit logiquement à la démagogie, — sa plus haute figure est celle de Danton, l'homme des septembrisades, — tandis que le libéralisme, même radical, est non seulement compatible avec la monarchie mais s'allie naturellement au tempérament aristocratique. S'il fallait personnifier le libéralisme, on pourrait l'appeler le *Lafayettisme*, parce que Lafayette a été le parfait représentant des gentilshommes libéraux de 1789. Cet étroit républicanisme qui, dans les jours de crise, confine à la démagogie et, exaspéré par le danger ou aiguillonné par la possession soudaine, imprévue, du pouvoir, en arrive à l'épidémie sanguinaire de la Terreur, constitue pour ainsi dire un fait de réclusion de l'esprit; il ne se produit que lorsque la pensée s'enferme dans quelque système philosophique, quelque fanatisme religieux ou bien dans une doctrine ou une théorie sociale quelconque et s'y isole entièrement du monde extérieur. L'intolérance forme, ou formait, la caractéristique du républicanisme agressif français. Or l'intolérance est une *phobie* de la liberté et du monde, un phénomène de rétraction intellectuelle, qui produit l'hypertrophie naïve de la personnalité.

Il est probable que l'embryon républicain existait aussi en moi; si j'étais né dans une autre classe sociale, si mon père n'avait pas appartenu à la plus haute hiérarchie politique,

et que je n'eusse point découvert — combien de révoltés n'y sont point parvenus! — un moyen de vaincre le terrible *multi sunt vocati pauci vero electi*, devise de l'ancienne oligarchie, j'aurais sans doute, moi aussi, adhéré au mouvement de 1870, à côté de quelques-uns des esprits qui me fascinaient. Je suis sûr, toutefois, que le mouvement abolitioniste m'en aurait détaché plus tard, et que le 13 mai aurait confondu mon sort avec celui de la monarchie. Si malgré tout, j'étais resté républicain jusqu'au 15 Novembre, né ou non dans la famille où je naquis, à condition d'être tel que je suis, c'est-à-dire d'avoir reçu au berceau les mêmes rudiments d'âme, nul doute que l'ébranlement, le choc causé par la déposition de l'Empereur n'eût mis un terme à ma fantaisie républicaine et rétabli la sincérité et la lucidité de mes sentiments politiques. Quoi qu'il en soit, mon voyage de 1873 abolit tout penchant républicain, tout indice de fanatisme que j'aurais pu garder dans le secret de ma nature.

Ce voyage, d'assez courte durée, ne dépassa guère une année. J'étais déjà préparé à l'état d'esprit qu'il créa en moi, par mes rapports avec le petit cercle où vivait alors le corps diplomatique à Pétropolis et à la Cour, par la fréquentation des chefs de mission et secrétaires étrangers dont quelques-uns sont aujourd'hui ministres et même ambassadeurs. Le propre du tour d'esprit *cosmopolite* ou plutôt *mondain* c'est la compréhension de solutions contradictoires aux mêmes problèmes sociaux, la tolérance à l'égard de toutes les opinions, une égale familiarité avec les amis et les adversaires, et, pour tout dire, l'idée qu'au-dessus de tous les partis existe la *bonne société*. Cette attitude en politique n'est pas forcément éclectique, ni encore moins sceptique; elle est seulement incompatible avec le fanatisme, c'est-à-dire avec l'intolérance, sous toutes ses formes. Mon voyage en Europe consomma la rupture avec mes tendances premières, m'affermit dans mon horreur de tout système et éteignit en moi toute ambition politique jusqu'en 1879, date de ma première entrée au Parlement. Et même au Parlement, après l'année

de début où les émotions de la tribune m'intéressèrent à la lutte des partis, de 1880 à 1889 (époque à laquelle se ferma définitivement pour moi cette carrière) je puis dire que mon aversion pour la politique partisane ne cessa de se manifester tout le temps que je siégeai à la Chambre; je me rangeai sous un drapeau plus large et me plaçai sur un terrain politiquement neutre, comme l'était celui de l'émancipation des esclaves.

Ce voyage, qui devait imprimer à mon évolution politique son caractère définitif, ne dura, je le répète, que peu de temps. Parti en août 1873, je rentrai à Rio en septembre 1874. C'est donc moins d'une année que je vécus pour la première fois en Europe. Sur ces onze mois, j'en passai cinq à Paris, trois en Italie, un en Suisse, à Ouchy, un à Londres et un à Fontainebleau. La raison de ces séjours d'un mois à Ouchy et à Fontainebleau, c'est qu'en voyage, quand un site me séduit, je me laisse prendre et j'oublie de voyager. C'est ainsi que, plus tard, en excursion au Niagara pour une heure, j'y restai plus de vingt jours, sans pouvoir m'arracher à ce spectacle avant d'en être entièrement saturé.

Ce mois passé à Ouchy veut dire, sans parler de Lausanne, que mes premières promenades à pied au bord du lac, d'un côté vers Coppet, de l'autre vers Clarens, les visites à Genève, avec l'obligatoire pèlerinage à Ferney, me retenaient sur la scène littéraire la plus intéressante peut-être de l'Europe moderne après Weimar. Clarens en effet est le cadre de la Nouvelle-Héloïse, tout débordant de l'éloquence de Rousseau; Ferney, celui des dernières années de Voltaire; Coppet, celui de la royauté de Corinne avec sa cour venue de Paris, d'Allemagne, d'Italie, sans oublier lord Byron. Pardessus tout cependant, sur cette bande de terre, pont intellectuel entre le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, ce qui m'aurait retenu éternellement — si l'on disposait de quelque éternité en cette vie — c'est le lac lui-même, c'est le cadre enchanteur de ses rives.

Mon séjour à Fontainebleau s'explique autrement : ce

n'est pas le château et la forêt par elle-même qui m'y ont retenu; mais je revenais d'Angleterre, ayant pour la première fois parlé anglais, fasciné par Londres, atteint d'un commencement d'anglomanie, (maladie de la société française d'alors et n'est-ce pas une preuve de plus que mon esprit était bien français?), et Fontainebleau, avec le charme reposant de ses jardins symétriques, la fraîcheur de ses eaux et de ses ombrages, sa paix et son silence, était la plus admirable retraite que je pusse choisir à ce mois de ma vie que je pourrais appeler le mois de Thackeray, le cloître idéal où, plongé dans les récits de *Vanity Fair*, *Pendennis*, *The Newcomes*, et d'autres romans, sans dictionnaire, devinant ce que je ne pouvais traduire, comprenant tout, j'épuisai en moi-même jusqu'aux larmes l'impression du grand écrivain anglais. Ce que je fis plus tard pour George Elliot et Trollope, mais non, je l'avoue à regret, pour Dickens et Walter Scott.

Sans doute, en quelques minutes, peut surgir et s'effacer devant nos yeux un spectacle que nous n'oublierons jamais. En peu de mois, j'ai parcouru l'Italie, mais seulement les grandes villes anciennes, je suis bien forcé de le reconnaître; je n'ai pas même pu accomplir un pèlerinage d'art à travers l'Ombrie; je ne suis resté que deux heures à peine devant les quatre monuments de la vieille ville de Pise qui inspirèrent à Taine sa page la plus éloquente. Et pourtant, comment oublier cette révélation immortelle? Keats n'a pas tout dit dans son vers :

A thing of beauty is a joy for ever!

Non seulement ce qui est vraiment beau devient cette « joie pour toujours » dont parle le poète, ce rayon intérieur qui s'incorpore à la vie pour ne plus jamais s'éteindre, même dans les pires tempêtes; mais, une *chose de beauté*, une seule parcelle de la beauté véritable, suffit à illuminer l'existence humaine tout entière. Nul ne peut se flatter d'avoir également bien compris deux grandes œuvres d'art : la colonne grecque et l'ogive gothique, un Michel-Ange et un Piero

della Francesca, non plus que deux aspects différents de la nature : l'océan et les lacs de montagne; les paysages de neige et les ciels d'Orient. En aucun cas cependant, on ne peut sentir une œuvre d'art *en passant*, c'est-à-dire sans qu'elle éveille en nous une intime correspondance avec l'effort réalisé, la sensation éprouvée par son créateur au moment où il la composait.

Comment pourrait-elle nous pénétrer en quelques minutes, l'émotion de l'artiste qui mit des années à réaliser sa pensée et mourut encore travaillé par elle? J'ai *regardé*, par exemple, la cathédrale de Reims avec Rodolpho Dantas, pendant une journée *volée* à Paris — langage de boulevard —; je me suis arrêté pour voir la cathédrale d'Amiens; j'ai *volé* un autre jour à Paris pour faire le tour de la cathédrale de Rouen; je suis allé à Strasbourg voir l'énorme Münster de Erwin von Steinbach; avec Arthur de Carvalho Moreira, un des plus fins esprits de notre génération académique, j'ai fait un jour la *tournée* des châteaux de la Loire : Chenonceaux, Amboise, Blois, Chambord. Quelques heures pour tout cela! Pour François Ier, Diane de Poitiers, la Renaissance française! Plus tard, ne voulant plus me hâter de la sorte, je renonçai à visiter avec cet ami — qui devait consacrer plusieurs années aux seuls gœthekenners : les villes de Gœthe, Frankfort, Leipzig — Strasbourg que je vis, mais sans penser à Frédérica, Wetzlar et Weimar. Partout, je puis dire que je passai, comme je l'avais fait en 1892 à Coïmbra, Alcobaça, Mafra, Batalha, sans même laisser aux impressions le temps de se graver dans mon esprit. Une heure pour la cathédrale de Reims! Si ce ne fut pas un outrage, une offense à cette divine façade, c'est que je me tins devant elle dans l'attitude la plus humble, que je ne jetai pas sur son sublime portail, sur toute son incomparable légende un seul regard critique. Une heure à Amiens! dans ce *Parthénon de l'architecture gothique* comme l'appelle Viollet-le-Duc, et tenant en main la *Bible d'Amiens* de John Ruskin, lui qui envia l'humble gardien dont la fonction se borne à épous-

seter les stalles sculptées, telles qu'on n'en tailla jamais de pareilles!

On peut voir bien des choses en passant, mais sans en avoir la révélation. La première condition pour que l'esprit soit impressionné par toute grande création — que ce soit celle de Dieu ou celle des Ages, car rien n'est purement individuel — c'est le loisir, l'occasion, la passivité, l'effacement de sa propre personnalité; il faut donner à la forme divine le temps de se réfléchir en nous, de se laisser comprendre et admirer, de nous restituer la pensée originelle qui lui a donné naissance.

De toutes ces villes de la Suisse ou de l'Italie, de Fontainebleau, de Paris, de Londres, je ne rapportai que des impressions d'art, des impressions littéraires, des impressions de vie; le grand effet produit sur moi par ce voyage fut ainsi d'effacer la politique, de suspendre pendant tout un an, la faculté dominante qui, une fois arrêtée, se brise et ne parvient plus à agir comme ressort principal de l'esprit. Je ne pouvais pourtant séjourner en France à une époque de transformation comme celle de 1873-74, prendre contact avec des hommes publics ni pénétrer dans la société anglaise, sans que la grande activité européenne exerçât une influence *positive* sur mon esprit, en dehors de l'influence *négative* que je viens de dire, due à mon éloignement du Brésil et à mes sensations d'art. Je gardais, malgré tout des affinités politiques indéracinables, qui pouvaient passer au second plan, céder le pas aux influences purement intellectuelles, mais non s'éteindre....

LA FRANCE DE 1873-1874

L'époque de mon premier séjour à Paris était historiquement si intéressante, qu'un esprit tenté comme le mien par la politique était invinciblement porté à observer le spectacle des événements qui se déroulaient autour de lui. Et cependant, par la nouveauté, par la splendeur, par les révélations continuelles, le domaine de l'art et de la littérature l'emportait sur le drame contemporain lui-même. A Rio ou à Saint-Paul, celui qui s'occupe de politique, quand la sensation d'un grand événement s'empare de son esprit, ne trouve rien autour de lui qui y fasse contrepoids (par bonheur, les événements sont rarement *grands*). Mais pour un jeune Brésilien arrivant pour la première fois à Paris, il est presque impossible d'imaginer un événement capable de l'arracher à l'émerveillement qui le saisit à chaque pas, ou un fait politique dont la répercussion en lui ne soit aussitôt amortie, dominée par une sensation d'art.

Cependant, la lutte entre le duc de Broglie et *monsieur* Thiers, le théâtre du palais de Versailles transformé en Assemblée Nationale, le Trianon prêtant ses salles pour le conseil de guerre de Bazaine, tout cela m'attirait, et je fus l'un des plus anxieux spectateurs aux débats de cette assemblée; je pris part à l'émotion de ce grand procès militaire, malgré tout peu généreux.

Jamais je n'oublierai les froides matinées de novembre où mon cher ami José Caetano de Andrade Pinto, plus tard Conseiller d'État, et moi, suivions en voiture découverte les avenues de Versailles pour aller occuper nos places dans la tribune même du maréchal Bazaine. Nous nous y tenions

derrière lui, presque seuls à avoir le courage, peut-être à cause de notre qualité d'étrangers et d'inconnus, de suivre de là les interrogatoires, l'accusation et la défense. Au dernier moment, quand on fit fermer la tribune particulière de l'accusé, nous nous dirigeâmes vers le prétoire. Quelle fut alors notre émotion en apercevant le duc d'Aumale, debout ainsi que tout le Conseil qui l'entourait en demi-cercle. Le grand cordon rouge de la Légion d'Honneur en écharpe sur son uniforme et coiffé du chapeau à plumes comme sur un champ de bataille, il tenait à la main une grande feuille de papier sur laquelle tombait la lumière d'une lampe qu'un imposant huissier tenait derrière lui; et avec toute la solennité de celui qui, après un exil de vingt-cinq ans, se retrouvait dans son rôle devant la France, il prononça les trois *Oui, à l'unanimité*, qui sifflèrent à travers toute la salle comme les balles d'un peloton!

Je n'oublierai jamais non plus la séance de l'Assemblée Nationale où l'on vota le septennat de Mac-Mahon comme mesure provisoire, dilatoire, entre la Restauration, temporairement impossible à cause du drapeau blanc, et la République qu'on ne voulait pas proclamer. Si le comte de Chambord était mort au cours de ces sept années, le duc de Magenta régnant encore, qui sait si le comte de Paris n'eût pas réuni les suffrages des Chevau-légers et de la haute finance du Centre Gauche? Je garantis à celui qui me lira, qu'après avoir entendu un discours prononcé par le duc de Broglie, avec cet accent nasal à lui, sa perfection académique, sa manière et ses manières *ancien régime*, voir le vieux Dufaure monter à la tribune et, à l'improviste, sans phrases cadencées, sans les périodes bien serties des mosaïques littéraires, le voir, dis-je, prendre entre ses mains le discours du petit-fils de M^me^ de Staël, le pétrir et lui donner les formes qu'il voulait, à tel point que personne ne pouvait le reconnaître; assister à l'un de ces duels entre l'élégance et l'éloquence, c'est là un plaisir qu'on n'oublie plus. Et je n'ai pas entendu Berryer! A Versailles, je trouvais encore les restes de la grande

génération parlementaire qui commença avec la Restauration et apporta ses traditions, son école oratoire dans les Chambres de Louis-Philippe. Tout cela, à peine est-il besoin de le dire, me remuait au plus intime de moi-même, intellectuellement parlant, et il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques pages de mon journal de cette époque pour voir combien mon intérêt était partagé et mon esprit sollicité en sens contraire par des sensations également fortes.

Ainsi, par exemple : (les italiques soulignent les contrastes inattendus). — « 19 novembre. La séance du septennat (où fut votée la prorogation des pouvoirs du maréchal). — 21 novembre. Ma première séance au procès Bazaine. — 22 novembre. *Visite à Ernest Renan.* — 2 janvier 1874. Châteauroux. — 3 janvier. Matin. Route de La Châtre. Bois de peupliers battus par le vent. A Nohant à onze heures. On m'attendait depuis la veille. On m'avait réservé un appartement. Maurice Sand, sa femme, fille de Calamatta. On me fait déjeuner. A midi vient George Sand. Nous causons jusqu'à 3 heures. Elle me prie de rester quelque temps à Nohant. Nous parlons de Renan, de la Joconde, du théâtre, de Bressant, de l'Empereur qu'elle n'a pas vu. — 4 janvier. Orléans. Cathédrale. Maisons de Jeanne d'Arc, Agnès Sorel, Diane de Poitiers. J'apprend *la chute de Castelar.* — 5 janvier. Visite au Château de Chambord. Escalier de pierre à double rampe. Les FF et les salamandres de François Ier. Le *Bourgeois Gentilhomme*, 1670. Souvent femme varie. Château de Blois. Chambre de Henri II. Escalier extérieur en spirale. Renaissance française. — 10 janvier. *Visite à M. Thiers...* »

Peut-être le jour où ils virent pour la première fois la Vénus de Milo ou la Joconde, n'a-t-il laissé aucun souvenir à des hommes qui par ailleurs notent leurs moindres impressions politiques. Moi, au contraire, je ne pourrais même pas me rappeler que j'ai été mêlé aux affaires publiques, lorsque je me trouve devant le marbre des marbres, ou devant un coloris qui s'éteint et un trait qui s'efface sur une toile du

grand Léonard. En politique même, je me trouvais partagé par la plus lancinante dualité que l'on puisse imaginer. Par sentiment, par tempérament, par raison, j'étais un partisan de Thiers aussi exalté que n'importe quel républicain français; par l'imagination historique et esthétique, j'étais légitimiste; devant l'artiste imparfait et incomplet qu'il y a en moi, la figure du comte de Chambord réduisait celle de Thiers à des proportions moralement insignifiantes. Quand deux penchants, l'un lyrique, l'autre politique, coexistent chez le même homme, la légende acquiert pour lui une importance deux fois plus grande que l'histoire.

La République était alors encore discutée en France; Thiers avait été forcé de démissionner; grande fut sa surprise en apprenant qu'on lui avait choisi pour successeur son général en chef, le maréchal de Mac-Mahon, lequel disposait complètement de l'armée. La réconciliation du comte de Paris avec le chef de la maison de France avait eu lieu à Frohsdorf, le 5 août; les chevaux destinés à l'entrée solennelle du roi à Paris faisaient encore l'objet de pourparlers quand le ministre recula, se sentant impuissant à imposer le drapeau blanc aux soldats. La Restauration avait pour ainsi dire avorté; mais d'un moment à l'autre, Henri V, s'inspirant du précédent d'Henri IV, pouvait accepter le drapeau de la Révolution. Le général du Barail, ministre de la Guerre du duc de Broglie, avoua depuis que si le comte de Chambord *avait voulu*, ce n'est pas le septennat, mais bien la monarchie qui eût été proclamée.

« Le maréchal, écrit-il, était convaincu que le Prince aurait cédé à une considération patriotique : la crainte d'attirer sur le pays l'animosité et même les armes de l'Allemagne. » Les témoignages récents du duc de Broglie et de l'ambassadeur à Berlin, le comte de Gontaut-Biron, donnent la même impression : le comte de Chambord comprit que la Restauration amènerait la guerre avec l'Allemagne, et il voulut épargner à la France une seconde et pire mutilation. Quand on passe en revue ces révélations diplomatiques, on se de-

mande si ce ne fut pas là le même secret motif qui incita Thiers à déserter la monarchie.

Qui a vu le vieil homme d'État travailler à la consolidation de la République et y employer tout son prestige et son pouvoir de persuasion après avoir relevé la France des champs de bataille où elle gisait meurtrie, et retiré Paris encore en flammes des mains de la Commune, peut penser qu'on ne prodigue pas ainsi son dévouement à une cause quand on n'a pas celle-ci intimement à cœur. En vérité, si Thiers avait employé à restaurer la monarchie la moitié de l'effort qu'il fit et de la peine qu'il se donna pour consolider la République, la royauté aurait probablement été proclamée, peut-être même à Bordeaux. Pendant longtemps, il se maintint, comme l'aiguille de la balance, entre les partis. On ne peut lire sans émotion le discours qu'il prononça en 1871, s'ingéniant à contenir les deux tendances extrêmes de l'Assemblée, inventant des restrictions et des distinctions de sens, afin d'empêcher les groupes opposés de se traiter en ennemis devant l'envahisseur étranger, toutes ces nuances subtiles entre « constituer » et « réorganiser », entre « renoncer » et « réserver » le Pouvoir Constituant.

En politique, j'étais franchement thiériste, c'est-à-dire, en France, républicain de fait. Ce qui ne signifie pas républicain de principe, au contraire. La troisième République française fut fondée par des monarchistes; ce fut une transaction entre hommes d'État monarchistes, comme Thiers, Dufaure, Rémusat, Léon Say, Casimir Périer, Waddington, et tout le Centre Gauche.

« Cela sonne comme un paradoxe, écrivit avec une admirable lucidité un pénétrant rédacteur de la *Quarterly Review* en 1890; mais il n'en est pas moins exact que le principa obstacle à une restauration monarchique en France, c'est le « conservatisme » croissant qui fut toujours inhérent au caractère français, à travers toutes les effervescences et toutes les agitations. Le peuple n'ignore pas qu'un changement dans la forme du Gouvernement ne pourrait être réalisé

qu'au moyen d'une révolution ou comme résultat d'une guerre, et il recule devant la perspective de l'une et de l'autre éventualité, préférant accepter le présent état de choses, encore que celui-ci ne soulève nullement son enthousiasme. »

Cet esprit conservateur de la France, ennemi des changements brusques, même lorsqu'il s'agit d'amélioration, éclate dans l'anecdote suivante, racontée il y a quelques années par un correspondant du *Times :* pendant les barricades de juin, tandis qu'on entendait gronder le canon dans les rues de Paris, on envoya une compagnie garder le ministères des Affaires étrangères; l'officier qui la commandait entre, l'épée au clair, dans l'antichambre du secrétariat, et s'arrête sur le seuil de l'une des salles, stupéfait de voir les employés travailler tranquillement à leurs tables, comme si de rien n'était; le directeur se lève, prend une liasse de papiers prêts à recevoir la signature du ministre, s'approche de l'officier et, s'inclinant, lui demande avec la plus grande déférence et sur le ton le plus naturel : « Est-ce au nouveau Gouvernement que j'ai l'honneur de m'adresser? »

C'est ce « conservatisme » qui, principalement par l'organe de Thiers, fonda alors la troisième République; le même encore qui permit à la bourgeoisie libérale de s'y rallier, tout en conservant son esprit, cet esprit qu'on pourrait appeler *Centre Gauche;* « conservatisme » monarchiste par essence plus sincèrement même que l'esprit de *fronde* des *coteries* restauratrices.

Cette première grande école étrangère où je me formai n'a fait républicain aucun de ses fondateurs, pas plus qu'elle ne fait républicains les libéraux et conservateurs anglais, ni les têtes couronnées de l'Europe, qui, sans témoigner de mauvaise volonté envers la France, préfèrent la République à la Royauté ou à l'Empire; ni le Pape lui-même qui protège puissamment le système français actuel. L'effet de cette attitude de Thiers et des parlementaires de la monarchie de Juillet fut de me prouver que la forme de Gouvernement n'est pas une question théorique, mais pratique, relative, une

question de temps et de situation. Mes préférences monarchistes, quant au Brésil, s'en trouvèrent fortifiées et, du même coup, le germe républicain qu'il y avait en moi, germe d'intolérance et de fanatisme, disparut. Et c'est bien là le même grand service que Thiers rendit à la France moderne : en finir avec l'ancien monopole jacobin sur l'idée républicaine.

Le collaborateur de la *Quarterly* ajoute cette remarque : « Encore que, d'un côté, le pur sentiment royaliste soit presque éteint, d'un autre, le sentiment républicain, à son tour, s'est refroidi. La nouvelle génération est républicaine dans le sens de ne pas croire à la possibilité d'une restauration monarchique; quant à l'ardent républicanisme des vieux doctrinaires, celui-là est presque aussi mort que la défense du droit divin des rois. » Ce changement, aujourd'hui tout à fait accompli, commença en 1871 et fut le résultat de l'adhésion, non de la *conversion*, du Centre Gauche à la situation républicaine créée à la France en Europe par la déroute de Sedan. Ce double et égal refroidissement du royalisme et du républicanisme, on peut dire qu'il forme l'atmosphère du libéralisme contemporain et de la culture politique moderne; et comme il profitait en France à la République, il devait profiter au Brésil à la monarchie. Telle fut la grande leçon politique de mon séjour en France pendant l'année 1873-74.

MONSIEUR THIERS

(*Notes de journal*)

4 *septembre.*

« Thiers est mort hier. Partout la nouvelle cause la même impression. « Pauvre France! » s'exclame-t-on. La perte est irréparable. Le gouvernail est abandonné. La confiance que l'Europe entière avait dans le vieux conseiller de la France, à qui pourrait-elle aller?... Le dernier en France des grands hommes du passé n'a pas laissé de successeur... »

11 *septembre.*

« Bien des choses ont été dites sur les changements de Thiers. Quand on recherche pourquoi ce petit Marseillais, né pauvre, sans famille, exposé au ridicule et au dédain de ses compétiteurs aristocratiques a traversé tant de gouvernements divers, sans rien perdre de son importance politique, jusqu'à devenir, dans l'extrême vieillesse, le « Libérateur du Territoire », on trouve l'explication de ces changements. Alors que tant d'hommes de talent, de caractère, de fortune et de prestige, ont joué leur rôle dans tel régime et ont disparu, Thiers n'a jamais cessé d'être considéré comme une puissance politique. Sa destinée a été de fonder et de détruire des gouvernements, mais on ne peut l'accuser d'avoir divorcé d'avec la France à aucun de ces moments. Il changea toujours avec le pays. Sa grande transfiguration finale de monarchiste en républicain coïncida sans doute avec son intérêt personnel de premier Président de la République, mais elle

coïncida aussi avec la conversion des classes moyennes, sinon au principe républicain, du moins à l'idée que, seule, la République était possible. Dans ses mouvements libéraux, la France le trouva toujours à ses côtés. Sous l'Empire, il tenta une opposition patriotique qui aurait peut-être évité Sedan et conservé la dynastie, si on ne l'avait tenu pour orléaniste. Quand il s'efforça de mettre Louis-Philippe sur le trône, c'est que l'opinion considérait que la monarchie républicaine pouvait suppléer à la république. La faiblesse de la monarchie de 1830 fut telle que le principe de l'hérédité la mina dès le début. Ayant renié le droit divin pour accéder au trône, Louis-Philippe prétendit ensuite s'en servir pour durer, en le camouflant en bon sens, principe d'autorité, etc. Ce qui fait l'unité de la carrière de Thiers, c'est qu'il fut toujours pour le gouvernement parlementaire, pour le droit populaire représenté dans les assemblées législatives. Au nom de ce principe, il désavoua la présidence de la République tombée en des mains suspectes. Le secret de sa fortune politique, c'est d'avoir su garder sa fidélité à la France.

« Souvent un pays parcourt un long chemin pour revenir, fatigué et meurtri, à son point de départ. Il est possible que la France revienne encore à la monarchie légitime; si Thiers avait vécu plus longtemps et si la République avait apporté de nouveaux malheurs à la France, comme la Commune, qui sait si le même Thiers n'aurait pas livré la France à l'héritier de ses rois ? Quoi qu'il en soit, entre les deux types d'hommes d'État : Berryer qui, soit par conviction monarchique constante, soit par un esprit chevaleresque bien digne de son caractère, se tint ferme dans la même attitude, attendant d'y voir revenir la France, et Thiers qui accompagna la Nation dans ses vicissitudes, je crois que celle-ci se reconnaîtra plutôt dans l'homme qu'elle trouva toujours disposé à la servir comme conseiller et ne changea qu'afin de rester à côté d'elle pour l'éclairer de son expérience aux jours où elle avait besoin d'une parole amie. »

En relisant aujourd'hui cette page de mon journal de

1871, je vois bien que mon explication de l'unité de la carrière politique de Thiers ressemble beaucoup à celle qu'on a donnée, il y a quelques années, de la carrière de Talleyrand, lequel s'est justifié, dans ses Mémoires, de n'avoir changé qu'avec la France et à cause d'elle.

A TRAVERS LA SICILE

(Lettres à Madame Joaquim Nabuco)

Messine, 30 *avril* 1904.

Hier à 7 h. 20 du soir, nous avons quitté Rome, Raoul Rio Branco et moi, et aujourd'hui à 9 h. 1/2 nous arrivions à Messine. De cette belle terre sicilienne, je t'envoie une *saudade* pleine d'amour et de regret, parce que tu n'es pas à mon côté pour partager la douceur de ces impressions neuves. Que de reconnaissance à Dieu pour m'avoir permis d'assister à de tels spectacles! De Reggio à Messine, il y a à peine une heure de mer, à peu près la distance qui sépare Rio de Nictheroy, tant les deux côtes sont proches. La Calabre est plus belle, plus fraîche, plus lumineuse que la Riviera. Nous sommes en été, et quel été agréable! La mer est bleue comme la nôtre, et tant de choses rappellent ici notre climat! La côte montagneuse de la Sicile, quoique volcanique et aride, comme celle de la Riviera, revêt des tons de douceur et ressemble presque à nos granits. A l'entrée de Messine, le fort, le détour décrit par le bateau avant d'aborder, ainsi que toute cette rangée de maisons à quai, font songer à Recife. La ville est d'une fraîcheur idéale; le pavé formé de grandes dalles, lui donne un aspect de grande propreté; on dirait une place ou un forum ancien. On remarque plus d'un détail original, par exemple les voitures peintes, qui sont très jolies. Mais, nous ne sommes pas encore en Sicile. Aujourd'hui, nous avons couché dans la belle petite ville de Taormina. Raoul est un excellent compagnon, justement parce qu'il est un véritable touriste. Ce matin, il s'est levé à 5 heures pour voir les effets

de lumière au lever du soleil. Je compte en faire autant demain : on me dit que c'est le plus beau moment à Taormina. Nous irons cependant à toute vapeur. A l'église de Duomo, l'autel est le plus riche travail de mosaïque que j'aie jamais vu. Il a été construit, à ce qu'on raconte, pour garder une lettre que la sainte Vierge aurait écrite à la ville de Messine! Quand j'entrai, c'était l'heure de la messe et je reçus la bénédiction pour mon voyage...

Taormina, 1er *mai.*

Hier, après avoir visité Messine, qui ne vaut que par sa situation, son caractère sicilien, nouveau pour moi, et l'autel du Duomo, nous sommes partis pour Taormina par la merveilleuse route qui longe la côte. Nous avions bien vu déjà quelque chose de semblable à la Riviera, mais l'idée que la mer Ionique s'étend sous nos yeux et que nous nous trouvons à l'extrême pointe de l'Italie, voilà qui nous donne une sensation neuve. Près de Taormina, l'apparition de l'Etna est un coup de théâtre. L'impression est incomparable. Cette masse imposante et le calme du terrible volcan, sous la couche de neige qui couvre ses flancs, sont plus saisissants qu'une éruption. Taormina est un paradis. A quelque différence près, on se croirait devant le Corcovado, mais avec l'Etna à côté et les mythes grecs autour; en somme, l'histoire qui nous manque. C'est merveilleux. — Aujourd'hui, je me suis levé à 5 heures, pour contempler les effets de lumière sur la neige; mais le soleil n'a pas été aussi matinal que moi; le voir dissiper la brume cendrée qui enveloppait le volcan et dessiner peu à peu le contour de celui-ci, me causa une émotion bien vive. Nous nous sommes rendus à 8 heures aux restes du Théâtre Grec, d'où la vue est sublime, comme celle de nos plages aperçues du haut de nos montagnes. Bonne semaine d'observation en perspective. Beaucoup de choses rappellent le Brésil. Aujourd'hui, en entendant la messe dans la cathédrale, j'ai eu l'impression de me

trouver dans l'église de Maricá, tant ce peuple ressemble au nôtre : même pauvreté, même ingénuité, même simplicité contente et reconnaissante...

Syracuse, 2 mai.

Quel grand jour! Dieu soit loué de me donner encore la force de supporter tant d'émotions! A 7 heures, nous quittons Catane, toujours en vue de l'Etna, à 10 heures nous arrivons à Syracuse. (Hier à Catane, j'étais avec sainte Agathe, aujourd'hui me voici avec sainte Lucie, tu sais assez que ce sont là deux de mes dévotions. Sainte Agathe sauva Catane du torrent de lave de l'Etna et sainte Lucie est la patronne de Syracuse. Comme tu vois, je suis bien gardé). De 2 à 7 heures, nous avons connu cinq heures d'enchantement; de la fontaine Aréthuse nous nous sommes rendus au Musée, où se trouve la belle Vénus Anadyomène, et où j'ai admiré encore une fois les incomparables monnaies syracusaines; puis nous avons visité les Latomies, carrières gigantesques, où des milliers de Grecs vaincus et réduits à l'esclavage ont souffert, et où se trouve l'Oreille de Denis, bloc colossal de pierre ressemblant à une oreille humaine et en possédant les propriétés acoustiques (à ce que rapporte la légende, les moindres bruits de la prison y parvenaient aux oreilles du tyran); puis l'amphithéâtre romain, le théâtre grec, le tombeau d'Archimède, la route des tombeaux et je ne sais combien d'autres lieux célèbres. L'effet des Latomies est unique. Tout cela m'a causé la plus grande impression de vie et d'admiration. En ces moments je vois pour moi, pour toi et pour nos petits-enfants. Après ces cinq heures de pèlerinage, j'ai fait encore une bonne promenade après dîner pour t'acheter des cartes postales.

Maintenant je vais me coucher, parce que la journée de demain sera également bien remplie. Nous devons faire deux excursions de trois heures chacune. Nous sommes ici en pleine mythologie et en pleine histoire grecque! Quels souvenirs

étonnants! Dans la Latomie des Capucins, il me semblait entendre encore les cris des prisonniers. Depuis que j'ai commencé à parcourir le théâtre de la malheureuse expédition d'Alcibiade, si fatale à la Grèce, probablement à cause de la persécution dont le chef fut l'objet, la figure de celui-ci ne cesse de hanter ma mémoire. Et les mythes? Les Cyclopes, Galathée, Aréthuse, Proserpine! Nous voici au pays de toutes ces évocations du génie grec. Je ne puis te dire ce que je sens d'inexprimable, d'ineffable enchantement!...

3 *mai.*

La promenade d'aujourd'hui nous a conduits à la petite rivière Cyane, toute bordée de papyrus sylvestres, importés du Nil depuis des siècles. La rivière, ou ruisseau, d'une eau limpide, jaillit d'une belle source bleue en quoi la nymphe Cyane fut métamorphosée par Pluton, pour s'être opposée au rapt de Proserpine. Déjà hier, je t'ai parlé de la fontaine d'Aréthuse, autre métamorphose grecque. Il en est ainsi de tout sur cette plage ionique. Je plonge dans la plus belle poésie qu'ait créée l'humanité dans sa jeunesse; aujourd'hui, vieille et fatiguée, elle se tourne vers la science, parce qu'elle a perdu l'imagination.

Au retour, j'ai admiré la cathédrale, construite sur l'ancien temple de Minerve et renfermant le tombeau de sainte Lucie.

Rentré à 6 h. 1/2 de la visite au fort syracusain d'Eurylus. Quel panorama on y découvre, et quel cadre historique se déroule tout autour! L'Etna et la Calabre s'estompaient dans la brume, mais la mer Ionique brillait dans toute sa gloire et la plaine environnante mériterait à elle seule toute mon admiration. Le fort lui-même était pour moi un lieu digne de pèlerinage — un fort grec! Mais la vue l'emportait, pour l'émotion, sur les ruines. J'avais sous les yeux tout le théâtre de l'Expédition de Sicile, le tombeau, pourrait-on dire de la puissance d'Athènes qui, pour n'avoir pas fait confiance à

son grand homme, vint succomber là. A côté de ces réminiscences, toutes les autres, carthaginoises et romaines, même la grande figure d'Archimède, disparaissaient. Ce fut un soir incomparable, dont le souvenir me hantera jusqu'à la fin de ma vie. Comme je te l'ai dit, me voici consolé de ne pas avoir vu Athènes.

Agrigente, 4 mai.

Aujourd'hui, je n'ai rien à te raconter. Je me suis éveillé tôt, comme j'en ai maintenant l'habitude, et à 8 heures j'ai fait une promenade en voiture. Je suis allé au couvent de Sainte-Lucie, où j'ai remarqué une singulière installation destinée à permettre aux sœurs de s'entretenir avec les visiteurs; cela m'a fait mieux comprendre la vie mondaine des anciens couvents portugais. A 10 heures je quittais Syracuse, d'éternelle mémoire, non sans avoir repris Thucydide, Plutarque, Tite-Live et Ovide, afin d'y relire l'*Expédition d'Alcibiade*, la *Prise de Syracuse par les Romains*, les *Métamorphoses de Cyane et d'Aréthuse*, ainsi que les *Fables de l'Etna*. De 10 heures du matin à 9 heures du soir, nous avons voyagé en chemin de fer, déjeunant et dînant dans le train. Ce n'est que maintenant que j'arrive à l'hôtel et puis me mettre à écrire; il est 9 h. 1/2.

Comme tu le sais, je sors dès le matin, ce qui est beaucoup pour moi, et je voyage sans domestique. Il ne pouvait plus être question de reprendre Alfred, qui n'avait envie de rien faire; mais le choix d'un domestique sera à présent plus difficile. Je n'ai pas gardé celui que j'avais à Rome : il avait la vue mauvaise, ne se baissait qu'avec peine, de peur d'être frappé de congestion, et faisait venir le coiffeur à la maison pour se faire teindre les cheveux...

A présent, il est nuit close et je n'ai rien pu voir; demain, ce sera l'éblouissement du Temple d'Agrigente. Ce doit être une impression comme je n'en ai encore jamais ressentie, n'ayant jamais vu de temple grec debout.

Palerme, 6 *mai.*

Nous avons fait une longue promenade de reconnaissance dans Palerme. C'est une belle et grande ville, avec sa « marine », une terrasse sur la mer, pareille à celle de Nice, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes qui rappelle Saint-Sébastien. Aucun élément. On dit le climat délicieux ici pendant l'hiver, et je m'en rends compte; mais le sud de l'île doit être beaucoup plus doux.

7 *mai.*

Aujourd'hui nous avons vu deux merveilles : la chapelle Palatine et la cathédrale de Monreale; l'une et l'autre renferment une foule de mosaïques, d'une richesse digne de Saint-Marc, mais avec plus de lumière et plus d'or, ou d'un or plus brillant. Palerme est réellement une belle ville. Nous l'avons bien admirée, mais c'est de Monreale qu'elle paraît le plus belle; aperçue de là, c'est une mer d'orangers parmi les montagnes jusqu'à la courbe de la plage. Si Saint-Sébastien avait cette fertilité et cette plaine riante, elle lui ressemblerait.

Demain nous devons regagner Naples, peut-être par mer. Il ne me reste plus à voir que Pæstum, près de Naples, les nouvelles fouilles de Pompéi, et peut-être Capri...

8 *mai.*

Nous devons quitter aujourd'hui la Sicile enchanteresse, et partir directement de Palerme pour Naples; mais, jusqu'à présent je n'ai pu m'y décider, parce que ma correspondance n'est pas encore arrivée. Voici huit jours, ou plus exactement dix, que je n'ai reçu de tes lettres.

Ce matin, j'ai assisté à la messe, ensuite je me suis promené. Maintenant je vais déjeuner et faire mes malles, au cas où nous partirions à 7 h. 1/2. Je m'en suis parfaitement tiré sans domestique, mais j'avoue que je ne saurais m'en passer que pour quelques jours, en voyage et en Europe...

Naples, 10 *mai.*

Hier, je me suis levé de bonne heure. J'ai entendu la messe, déjeuné à la hâte et pris le train à midi. Le voyage a duré jusqu'à huit heures du soir. Je me suis rendu de Palerme à Messine par chemin de fer; la côte est jolie, mais que de tunnels! Ajoutés aux cinquante que nous avons traversés le long de la côte calabraise, cela forme une belle somme; mais c'est trop d'obscurité, trop d'acide carbonique et de chaleur suffocante. Ce matin à 5 h. 1/2 nous étions prêts. Nous avons pris une voiture qui pouvait à peine avancer — pauvre cheval! — d'Agropoli à Pæstum. Si tu voyais l'auberge où l'on nous a servi le café au lait! — dans une tasse qui avait l'air d'un plat à barbe. J'ai préféré recourir à mon verre de voyage et à mes cuillers... On m'a offert, pour faire ma toilette, la chambre à coucher de la famille : cinq grabats immondes... Je me suis enfui avec horreur. Heureusement, nous avons trouvé mieux plus loin : le restaurant de la petite gare, où nous avons déjeuné. Les temples sont splendides. Il y a trente ans, je négligeai de visiter Pæstum, et j'ai gardé ce remords jusqu'à aujourd'hui; enfin, m'en voilà délivré. Ces temples sont les plus beaux de ceux qui se trouvent hors d'Athènes. Je me console de n'avoir pu voir le Parthénon Nous avons parcouru Pæstum — où les temples seuls offrent quelque intérêt — depuis 8 heures jusqu'à 2 heures; puis nous avons repris le train pour Naples : encore six heures de voyage... Je suis arrivé pas trop fatigué à mon hôtel, où nous avons dîné à 9 heures. C'est maintenant seulement que je me rends compte de la longueur de la journée, et je vais prendre un peu de repos.

Naples est bien changée depuis que je ne l'ai vue, en 1874. Des constructions s'élèvent partout, que je ne pourrai voir que demain. L'hôtel a une immense terrasse surplombante, d'où l'on a une vue superbe sur les quartiers éclairés; mais pour qui connaît les panoramas de Santa-Thereza et de

Nova Cintra, il ne reste que peu de choses à admirer. Demain j'aurai la vue de la mer, qui doit être superbe. L'Etna efface l'impression du Vésuve; mais, au coucher du soleil, celui-ci fait encore grand effet. Je ne puis oublier le pauvre Silva Jardim, en un pareil tombeau.

A Palerme, on trouve à tous les coins de rue des images de dévotion populaire devant lesquelles des lumières brûlent toute la nuit. Dimanche j'ai croisé par deux fois (bon augure!) un énorme brancard surmonté d'un Crucifix, que des gens du peuple portaient sur leurs épaules. La sainte à laquelle Palerme consacre sa dévotion est sainte Rosalie...

11 *mai.*

Il est 9 heures du matin. Je ne t'écrirai plus que de Rome, où nous nous rendons par le sleeping. Nous allons visiter Pompei et, au retour, nous verrons Naples, que je trouve bien changée. Rien ne nous révèle mieux combien nous avons changé nous-mêmes, que de revoir après des années les lieux dont nous conservions l'impression de notre jeunesse. La vie est partagée en époques, en saisons : chacune a sa façon de sentir...

Demain,... déjeuner avec Tittoni. Les déjeuners et dîners mondains à Rome me fatiguent plus que tous les temples grecs, plus même qu'un voyage au Tacutú ou au Rupununui dont je suis si loin et où j'espère retourner bientôt...

11 *mai*, 7 *h.* 1/2.

Il me reste encore un moment pour t'envoyer cet adieu. Nous sommes restés deux heures à Pompéi et le voyage, tant à l'aller qu'au retour, nous a pris exactement, le même temps. Je n'ai été nullement déçu. Au contraire, la visite de la maison des Vetti, révélation nouvelle de la vie antique qui, par les fresques des murs et les marbres demeurés en place, fait mieux comprendre le reste de la ville, a redoublé mon

impression d'il y a trente ans. J'ai fait emplette d'une collection de cartes postales, mais j'hésite à les confier à la poste. Je les garde, ainsi que beaucoup d'autres choses, pour l'heureux moment où nous nous retrouverons... Naples m'a paru différente; elle ne me dit plus rien; c'est une grande ville, pareille à tant d'autres, regorgeant de nouveaux palais, pour les pauvres, voire pour les miséreux, mais où l'on chercherait en vain la couleur locale d'autrefois! La perspective n'a pas changé, mais de toutes parts s'élèvent à présent ces fameuses ruches aux apparences de palais, que l'on retrouve à Gênes, à Rome, à Paris... et les nouvelles bâtisses gâchent le charme des anciens quartiers, achèvent de détruire les recoins pittoresques de la Naples de *Graziella*. En sera-t-il de même du côté de Sorrente? Je ne sais; il se peut que la poésie y soit restée la même, mais pour ce qui est de la ville, l'ancien caractère napolitain en a disparu... à moins que ce ne soit moi qui aie changé...

A présent je vais dîner, et à minuit je rentrerai à Rome. Dieu n'a cessé de m'accompagner dans cette excursion de quinze jours. J'ai marché d'enchantement en enchantement, sans perdre une minute, grâce à ma rapidité de décision. Raoul Rio Branco, qui est un excellent compagnon, aurait mis trois mois à ce même voyage, pour fumer quelques pipes et passer quelques nuits blanches de plus... Je suis très satisfait d'être venu avec lui. Jusqu'à présent, aucune contrariété n'a assombri notre « tournée »; tout nous a souri...

LONDRES

Peut-être pourrais-je résumer le processus de ma formation politique en disant que l'idée de monarchie fait partie de l'atmosphère morale de l'Angleterre, et que l'influence anglaise fut sur moi la plus forte et la plus durable de toutes.

Lorsque, débarquant pour la première fois à Folkestone, j'entrai en Angleterre, je venais de passer des mois à Paris; j'avais traversé l'Italie, de Gênes à Naples, longuement séjourné au bord du lac de Genève et ne pouvais oublier la douce perspective des rives du Tage, d'Oeiras à Belem, avec cette suavité de tons et cette grâce riante qu'aucun autre horizon ne possède pour moi. Partout, je n'avais fait que passer en voyageur, m'arrêtant juste assez pour visiter les lieux et les monuments, contempler le paysage et les œuvres d'art dans un complet détachement de tout, dans une continuelle inconstance de l'imagination. Mais quand j'aperçus, de la portière du wagon, par une belle soirée de printemps, le tapis verdoyant qui couvre les douces collines du Kent, et que, le lendemain, quittant le petit appartement qu'on m'avait réservé près de Grosvenor Garden, je découvris l'une après l'autre les rangées de palais de West End; quand je traversai les grands parcs et me heurtai dans Saint-James street, Pall Mall, Picadilly à la marée montante de la *season*, à cette foule aristocratique qui, à pied, à cheval, en voiture découverte, se dirige deux fois par jour vers le rendez-vous de Hyde Park; enfin, quand les jours suivants, je parcourus d'autres quartiers de la ville sans fin, me familiarisant avec la population, la physionomie des gens, la race, le caractère, les mœurs, les manières, j'avoue que je sentis mon imagination

dépassée et vaincue. Rassasiée, ma curiosité de voyageur. avait fait place au désir de me fixer là pour toujours.

Je m'amuse parfois à me demander, au cas où l'humanité devrait se réduire à un seul peuple, quel est celui que je sauverais, si j'en avais le pouvoir. J'hésiterais sûrement entre la France et l'Angleterre, tout en sachant qu'on ne saurait exclure l'Allemagne du mouvement des idées, de la poésie et de l'art, au commencement du XIX^e^ siècle, sans éliminer ce que celui-ci a produit de meilleur. Entre la France et l'Angleterre, pourtant, je reste toujours indécis. Mon devoir serait peut-être de choisir la France. « Si M^me^ Récamier et moi étions sur le point de nous noyer, laquelle de nous deux sauveriez-vous? » demanda un jour M^me^ de Staël à son ami Talleyrand. — « Oh! Madame, vous savez nager », répartit celui-ci. L'Angleterre aussi sait nager.

Le génie français rassemble tous les traits de l'esprit humain, et principalement ceux de l'ordre esthétique; le génie anglais ne les possède pas tous, il est même singulièrement impénétrable à l'égard des foyers intellectuels qui méritent le nom de français et de presque tous ceux qu'on s'accorde à désigner sous le nom d'athéniens. L'Angleterre — et cette association d'idées n'est pas nouvelle — peut se comparer à la Chine de l'Europe en ce qu'elle se montre réfractaire, inapte à se modeler sur la physionomie commune. Latins, Allemands, Slaves formeront une seule famille par nombre de traits similaires, avant que l'Anglais ne cesse d'être un type *sui generis*, en marge du type collectif européen. Pour ce motif, la France à elle seule représenterait mieux l'humanité que l'Angleterre; elle recèle plus d'attributs universels, un plus grand nombre de facultés créatrices, de qualités foncières, une plus grande somme d'hérédité humaine et, partant, de possibilités évolutives. En revanche, la race anglaise paraît plus saine, plus souple; elle dispose d'une plus grande vigueur de génie et de création, d'une plus vaste réserve de vie et d'énergie, encore que la force sans le secours de l'imagination et de la culture — et pour l'Angle-

terre la culture se révèle, en grande partie du moins, d'origine étrangère — puisse dégénérer en brutalité et en égoïsme. Telles sont les raisons de mon hésitation lorsque, imaginant un nouveau déluge universel, je cherche quel pays, pour les plus hauts intérêts de l'intelligence humaine, mériterait le privilège de construire l'arche.

Quelle qu'en soit la raison, le fait est que je n'ai jamais éprouvé à Paris le plaisir de vivre qui est ici la passion dominante. Ma plus forte impression, je la dois, non à Paris, mais à Londres. Cette ville a été pour moi ce qu'eût été Rome, si, vivant entre le IIe et le IVe siècles, et transporté d'un village transalpin ou du fond de l'Afrique romaine sur les hauteurs du Palatin, j'eusse vu se dérouler à mes pieds la mer de bronze et d'or des coupoles, des basiliques, des cirques, des théâtres, des thermes et des palais. Pour moi, provincial du XIXe siècle, Londres a donc été ce que fut Rome pour les provinciaux du temps d'Adrien et de Sévère : *la Cité*. Cette impression universelle de ville dominant toutes les autres, maîtresse du monde par le *milliarum aureum*, qui, à l'époque moderne, devait être maritime; cette impression souveraine, je l'ai ressentie aussi distinctement que si l'humanité était encore tout entière centralisée. Ce sentiment profond de *dominium*, de *summum*, seul Londres me l'a donné. *Summum* non pas intellectuel, comme l'Athènes de Periclès, la Florence des Médicis ou la Rome de Léon X pour l'homme d'art, le Versailles du XVIIe siècle pour l'homme de cour, la Rome des Catacombes pour le croyant ou la Rome antique pour l'homme du passé (Niebuhr, Chateaubriand, Ampère), comme la ville de Weimar vers la fin du XVIIIe siècle pour l'homme de lettres, ou encore le Paris de l'époque de Taine et de Renan pour l'homme épris de culture; mais un *summum* ultra matériel, si je puis m'exprimer ainsi : un *summum* de grandeur écrasante et d'empire illimité.

Ce qui confère à la « Métropole » cet ascendant impérial, j'incline à croire que c'est sa masse gigantesque, ses premiers abords aux perspectives infinies, la solidité éternelle,

égyptienne de ses constructions, ses immenses places et ses parcs surgissant à l'entrée des rues comme des plaines où de nombreux troupeaux pourraient errer à l'aise, à l'ombre des vieux arbres, au bord de lacs dignes de faire partie du relief naturel de la terre. Tel est pour moi le trait dominant de Londres; l'étranger s'y croirait perdu au milieu des champs, aux limites des faubourgs, alors qu'il se trouve au cœur de la ville; c'est cette même impression, quoique incalculablement plus vaste, que donnait la *Maison Dorée* de Néron et que Tacite a décrite : « Néron bâtit un palais où l'or et les pierreries n'étaient pas ce qui étonnait le plus; ce luxe est depuis longtemps ordinaire et commun; mais il enfermait des champs cultivés, des lacs, des solitudes artificielles, bois, esplanades, lointains. » Ici la source d'étonnement ne tarit pas. Voici le large ruban de la Tamise, avec les ponts colossaux qui la traversent et les monuments rangés sur ses bords, depuis Chelsea jusqu'au Pont de Londres, principalement la masse des édifices de Westminster, le profil imposant des palais du Parlement, projetant l'ombre la plus grandiose qu'un monument civil puisse répandre sur terre. Et sur l'autre rive, la Cité, entourant la Banque d'Angleterre, avec le Royal Exchange à côté et Lombard street en face, le marché monétaire, le véritable comptoir du monde.

Dans les rues, pavées en bois pour mieux amortir le bruit, se presse une multitude affairée qui ne perd pas une minute, indifférente, à laquelle rien n'arracherait ni un regard, ni une syllabe et qui porte sous le bras, dans d'énormes portefeuilles, des masses de capitaux qui exigeraient des wagons s'il fallait les transporter en espèces, des chèques qui cheminent vers Clearing House, des millions de livres sterling qui ne font qu'y passer et qui, transférés de banque en banque, sont importés ou réexportés, télégraphiquement, vers les confins du monde d'où ils sont venus. Le passant s'arrête au milieu de ce flux et de ce reflux, surpris de ne pas entendre le tintement métallique des pièces d'or; mais ces

oscillations continues, souterraines, ces mille courants en sens contraires, il les percevra par leurs effets sensibles : le cours du change et le taux de l'escompte.

Ce qui confère à Londres son air de majesté et de souveraineté, c'est la dignité, le silence qui l'enveloppe; le calme, la tranquillité, le repos, la confiance que la ville respire; c'est l'aspect concentré, recueilli, sévère parfois, de sa physionomie, et, en même temps, l'urbanité de ses manières; c'est la retraite qu'on est sûr d'y trouver, même au milieu des rues les plus populeuses; l'impression d'isolement qu'on éprouve, tant dans les cathédrales et les musées, que dans les parcs, dans les théâtres et dans les clubs. Sérieuse et réservée, tels sont les traits qui définissent, à mon sens, une race impériale, énergique, consciente de ses responsabilités et de sa force, virile et magnanime. Autre trait remarquable, caractéristique, expression suprême de force et de puissance : cette métropole du monde n'a rien de cosmopolite, c'est une ville essentiellement anglaise.

Auprès de Londres, Paris ressemble à une œuvre d'art parfaitement belle à côté d'une muraille pélasgique. C'est l'Erechteion d'Athènes en face du Memnonium de Thèbes. Sans doute, il n'existe pas sur terre de perspective architecturale comparable à celle qui s'étend de l'Arc de Triomphe, par les Champs Élysées, jusqu'au Louvre, et du Louvre par les quais de la Seine, jusqu'à Notre-Dame. A Londres, on chercherait en vain cette impression d'art qui règne, telle une frise grecque sur tout l'ancien Paris. Pour l'artiste qui ne peut se passer de suggestions extérieures et a besoin de vivre parmi ce que le génie humain a réalisé de plus exquis, Londres est à Paris ce que Khorsabad était jadis à Athènes. Gai et vivant, le génie français diffère essentiellement de l'extrême apathie anglaise : or Paris nous met directement en face du chef-d'œuvre de l'art français. A cet égard, pas de comparaison possible : pour l'intellectuel qui a besoin chaque jour de se retremper dans une promenade artistique aussi bien que pour l'homme d'esprit ou le mondain, Paris

est la ville par excellence, celle qui unit à l'art le plaisir de vivre sous ses formes les plus délicates et les plus élégantes. Londres n'offre rien qui réponde à l'aspiration française, aujourd'hui bien affaiblie et presque éteinte de faire de la vie un art, aspiration dont la politesse du XVII^e^ siècle et l'esprit du XVIII^e^ furent les réussites.

Si nous laissons de côté le grand art, coupable de certaines infidélités envers le génie français, par exemple d'avoir fait naître hors de France Gœthe, Beethoven et Mozart, les arts mineurs — et je ne donne pas ce nom à l'œuvre des fameux ébénistes, mosaïstes et ciseleurs du meuble tels que Riesener, Boulle, Beneman, Gouthière — les arts mineurs, dis-je, sont encore exclusivement français, de même qu'ils furent grecs dans la Rome de Cicéron. Ce qu'on trouve à Londres comme agrément de la vie, ce n'est pas l'art, c'est le confort; ce n'est pas la règle, la mesure, les manières, c'est la liberté, l'individualité; ce n'est pas le décor, c'est l'espace, la solidité. Paris est un théâtre où chacun, quel que soit son âge, sa profession, sa nationalité, s'offre en spectacle à la foule des curieux. Londres est un couvent en forme de club où tous ceux qui se rencontrent dans le silence des bibliothèques ou des salles à manger ne s'aperçoivent pas de la présence d'autrui, chacun se sentant indifférent à tous... A Paris, on vit en vase clos, à Londres, en étendue. Là, on n'échappe pas à une sorte de sujétion de l'art, de l'esprit, de l'étiquette, de la société; sujétion agréable sans doute, mais malgré tout sujétion et exigeant une vigilance constante de la part de l'acteur vis-à-vis du public, à qui rien n'échappe; tandis qu'à Londres, ce qui charme, c'est l'indépendance, le naturel, l'absence de préoccupation à l'égard du monde extérieur. *Ceci tuera cela.*

C'est là peut-être ce qui m'a séduit dans la vie anglaise. L'impression artistique est par nature, fatigante, exclusive, et, au delà d'un certain diapason, inconfortable, comme tout ébranlement trop fort. Je ne voudrais pas être condamné à passer une heure par jour devant la Joconde, ni même devant la Vénus de Milo. Pour renouveler ma faculté limitée

d'admirer l'œuvre d'art et d'en jouir, il me faut de longs intervalles de repos et, pour tout dire, d'occlusion. Londres m'assurait cette pénombre qui convient à merveille à ma faible capacité esthétique; j'y trouvais à ma disposition — excusez du peu — les marbres de Phidias; aucune époque artistique ou littéraire qui n'y fût représentée et si je voulais passer une demi-heure — ce qui est le maximum pour moi — au British Museum, à la National Gallery ou à South Kensington, cette visite me suffisait et me laissait entièrement satisfait. Quant à tout ce qui, par surcroît fait le plaisir de la vie, je préférais, comme je l'ai dit, le naturel, le calme, le repos, les grandes perspectives, l'isolement, l'oubli qu'on trouve à Londres, à la constante agitation de Paris, à sa vie cosmopolite, à son atmosphère de bruit, de plaisir, de luxe, de théâtre.

Je n'ignore pas qu'il existe, dans la capitale française, une autre vie; qu'on y trouve des indifférents, des solitaires, des reclus; ainsi que de petits cloîtres voués au silence et à la méditation, où les bruits du dehors ne viennent point troubler l'artiste ou le rêveur... Sans cela, Paris ne serait pas le berceau de la pensée. Mais pour vivre isolé du mouvement parisien, il vaut mieux en être séparé par la Manche que par la Seine et se garder d'imiter mon ami Rio Branco qui s'enfermait sur la Rive Gauche avec sa bibliothèque brésilienne, ses épreuves à corriger et ses amis de l'Institut.

A vrai dire, j'ai aimé Londres par-dessus toutes les villes et tous les pays que j'ai parcourus. Tout y éveillait en moi la longue résonance d'un écho intime : ses vastes plaines et ses bois; la brique noircie de ses édifices; le mouvement étourdissant de Regent Circus ou de Ludgate Hill, autant que les tranquilles recoins de Kensington Park, ombragés d'arbres séculaires; ses chaudes journées d'été, quand l'asphalte mollit sous les pieds, que le feuillage se couvre de poussière et que l'atmosphère est étouffante comme celle des étuves... J'ai aimé ses délicieuses journées de mai et de juin, quand les plus hautes fenêtres se transforment en jardins suspendus et

que les grandes corbeilles des parcs se fleurissent de tulipes et de jacinthes; ses nuits bleues de lune où Park Lane enveloppé de brume, avec sa double rangée de palais, évoque Venise; et où, regardant de Piccadilly, par-dessus l'ombre de Green Park, les terrasses encore éclairées de Buckingham, j'avais l'illusion de la baie de Rio contemplée de l'esplanade de Gloria...

J'ai aimé ses journées grises et ses brouillards tristes, que je n'aurais pas échangés contre l'azur méditerranéen ni le ciel pur de l'Attique; la tranquillité de ses clubs, le recueillement de ses églises et son silence dominical, autant que l'agitation bruyante et l'encombrement de Charing-Cross, ou de Victoria-Station, le samedi soir, lorsque s'y répand l'immense flot d'êtres de toutes classes et de tous âges qui, désertant la capitale, fuient vers les plages, les maisons de campagne, les bords de la Tamise...

Tout cela, je le sais bien, n'est qu'une évocation de ma propre jeunesse. Mais avec pourtant cette différence : ailleurs c'est ma jeunesse qui colorait, animait, transfigurait tout; tandis qu'à Londres, elle débordait naturellement, jaillissant de toutes ses sources.

Ce sentiment, je le payai cher. C'est à Londres que je sentis s'étioler et dépérir en moi la foi — cette plante fragile que chacun de nous abrite dans son sein et sur laquelle l'esprit se pose à peine, tel l'oiseau à la cime du feuillage. Ses racines physiques et morales avaient besoin du sol où elles s'étaient formées, ses feuilles ne pouvaient se passer du soleil natal. Et pourtant, par une compensation inattendue, c'est dans ce même Londres qu'elle devait refleurir quelques années plus tard. Dans le brouillard londonien, favorable au recueillement, l'énigme de notre destinée et les solutions apportées à ce problème s'emparèrent de mon esprit. Peu à peu, une transformation morale s'opéra en moi. Dans la petite église enfouie sous la verdure de Farm Street, les vibrantes fustigations du père Gallway me firent d'abord comprendre que mon anesthésie religieuse n'était pas complète; et à quelque

temps de là, dans l'Oratoire de Brompton, en respirant cette pure et diaphane atmosphère tout imprégnée du souffle de Faber et de Newman, je parvins à réunir dans mon cœur les restes brisés de la croix et à retrouver les sentiments oubliés de mon enfance.

INFLUENCE ANGLAISE

Mon séjour en Angleterre m'a laissé la conviction, confirmée plus tard aux États-Unis, qu'il n'existe au monde qu'un *grand* pays où la liberté soit une réalité inébranlable et permanente. La Suisse, pays libre sans doute, n'est qu'un petit pays. Les États-Unis sont un grand pays; mais sans parler de leur justice, de la loi de Lynch qu'ils ont dans le sang, de l'indifférence civique de la meilleure société, du discrédit où y est tombée la politique, comment passer sous silence ce fait : une population de sept millions d'hommes, toute la race de couleur, pour qui l'égalité civique, la protection de la loi, les droits constitutionnels ne sont qu'un leurre perpétuel? La France aussi est un grand pays, et un pays libre, mais sans esprit de liberté profondément enraciné, un pays toujours sujet aux crises des révolutions ou de la gloire.

Ce qui produit une impression si profonde en Angleterre, c'est avant tout le gouvernement de la Chambre des Communes; la sensibilité de cet organisme aux plus légères oscillations du sentiment public, la rapidité de ses mouvements et la réserve de force en repos qu'il représente. Plus encore, cependant, que de la Chambre des Communes, il faut tenir compte de l'autorité des magistrats. C'est en Angleterre seulement qu'on peut dire qu'il y a des juges. Aux États-Unis, la loi peut l'emporter sur le pouvoir; c'est ce qui donne à la Cour Suprême de Washington le prestige de premier tribunal du monde; mais le seul pays où le juge soit plus fort que les puissants, c'est l'Angleterre. Au-dessus de la famille royale, de l'aristocratie, de la fortune, il y a le juge; celui-ci domine les partis, la presse, l'opinion, et s'il n'occupe pas la première

place dans l'État, il la détient dans la société. Le cocher et le groom n'ignorent pas qu'ils sont des domestiques, mais ne redoutent ni abus, ni violence de la part de ceux qui les emploient. Malgré leurs siècles de noblesse, leurs résidences historiques, leur richesse et leur position sociale, le marquis de Salisbury et le duc de Westminster sont certains que, devant le juge, ils sont égaux au plus humble de leurs valets. Telle est, à mon avis, la plus grande impression de liberté qui se dégage de l'Angleterre. Le sentiment d'égalité de droits ou de personnes dans la plus extrême inégalité de fortune ou de condition constitue le fond de la dignité anglo-saxonne.

En dehors de cette notion de justice, qui se forma et s'accrut en moi, à mesure que je lisais dans le *Times* la section réservée aux tribunaux, véritable cours pratique de liberté à nul autre pareil, je puis dire qu'en Angleterre je constatais sans cesse et par moi-même la précision, la pénétration, l'acuité d'esprit de Bagehot. Son petit traité de politique, en m'expliquant ce que je voyais, ce que j'entendais et savais, prenait bientôt un sens clair, intelligible et vivant pour tout ce qui auparavant me semblait obscur ou indifférent; il me faisait comprendre d'emblée le mécanisme dont il avait formulé la théorie, et son livre prenait pour moi la valeur d'un évangile de droit constitutionnel. Sans doute je m'étais assimilé ces idées dès ma sortie de la Faculté, mais c'était tout autre chose que de voir fonctionner le système sous mes yeux, de recevoir l'impression vive de ce que j'avais appris par cœur.

Cette double influence du gouvernement anglais et de la liberté anglaise était naturellement monarchique. Et l'idée que la nation la plus libre du monde avait choisi un tel système gouvernemental ne pouvait que m'incliner à reconnaître la supériorité de ce dernier. Mais même ainsi, un étranger intelligent eût été mal venu à se déclarer inébranlablement monarchiste dans son pays, pour ce seul motif que le gouvernement est parvenu à un plus haut degré de perfec-

tion en Angleterre qu'aux États-Unis, qui ont adopté la forme républicaine. A défaut des éléments historiques que la liberté anglaise suppose et à moins de vouloir commettre la plus grande erreur politique — celle qui consiste à copier d'après des sociétés différentes des institutions qui ont *grandi* — je ne pouvais rejeter la république au Brésil, simplement parce que j'avais plus d'admiration pour la monarchie anglaise que pour la constitution américaine. Il fallait d'autres raisons à ma conviction.

La forme républicaine m'avait paru l'emporter jusque-là sur la monarchie dans le sens de la dignité humaine. C'est en Angleterre que j'ai senti que notre race n'a jamais atteint au plus haut degré d'élévation morale et n'y saurait encore prétendre. Le privilège dynastique (que mon radicalisme rejetait, je m'en rends compte maintenant), n'avait fait que perpétuer au XIX^e^ siècle, la tradition nationale la plus ancienne et la plus glorieuse afin de garantir la neutralité du chef de l'État. En somme la conception monarchique pouvait se résumer ainsi : celle où le poste le plus élevé de la hiérarchie reste en dehors de toute compétition. Conception aussi simple que celle de la balance ou de l'axe. Cependant, aucun droit ne s'est transformé davantage au cours de ce siècle, en Occident, que le droit royal : de divin, il est devenu purement historique, d'actif, il est devenu passif. Le roi d'Angleterre, s'il veut agir sur la politique par ses idées personnelles et par son initiative, doit d'abord abdiquer et — si l'hypothèse est admissible — se faire élire à la Chambre des Communes ou exercer son influence sur la Chambre des Lords. Entre le Tzar et la reine Victoria, la différence d'autorité est infiniment plus grande qu'entre la reine Victoria et le Président des États-Unis. Le gouvernement personnel est possible à la Maison Blanche, mais impossible au Château de Windsor.

Le soi-disant privilège royal devient ainsi une charge honorifique, une tradition nationale, une convenance publique, presque une formule algébrique d'équilibre de forces,

de conservation d'énergie ou de mouvement perpétuel. Il serait donc aussi absurde de se sentir offensé dans sa dignité à cause de l'existence de ce point fixe au centre du système politique, qu'il le serait de se plaindre de l'existence de l'axe de la terre ou de l'étoile polaire. Certains, il est vrai, s'entêtent à voir plutôt dans l'occupant du trône — homme ou femme — le fait accidentel, la personne, que la fonction, l'existence traditionnelle, la loi du mouvement politique. De ceux-là, on peut dire qu'ils manquent d'imagination symbolique. Et que, sans symboles, il n'y aurait plus d'idéal, pas plus en religion, en poésie ou en art, que dans la société et dans l'État.

En somme, la monarchie constitutionnelle demeurait pour moi la forme la plus haute de gouvernement; loin de me satisfaire, l'absence d'unité, de permanence, de continuité que tant d'autres considèrent comme une supériorité de la forme républicaine, n'éveillait en moi que méfiance. Cet idéal d'un État dans lequel tous peuvent briguer la plus haute dignité à partir du collège, devenait à mes yeux une utopie sans valeur, un paradis d'ambitieux, une sorte d'hospice de mégalomanes. Ce n'était certes pas là le terme de l'évolution humaine pour lequel nous répétons tous les jours : « Que votre règne arrive ». Se désister de l'idée de monarchie n'est pas chose facile. Comme l'a dit Schopenhauer, *même le système planétaire est monarchique.* L'univers, c'est par excellence la monarchie. Au lieu d'intituler son livre *Cosmos*, Humboldt aurait pu le synthétiser par ces mots : *De Monarchia.* L'idée centrale de l'infini, c'est-à-dire Dieu, ne peut ne pas être le véritable idéal de l'intelligence et de l'activité humaines. Jusqu'à présent, la force transformée en droit et en tradition a été la genèse de l'idéal monarchique; la science l'intelligence, la vertu, la sainteté en seront un jour la source. L'idéal humain tout entier, toute l'esthétique religieuse, sociale, artistique, nous pouvons en être sûrs, tiennent dans cette seule ligne : « Et Dieu créa l'homme à son image. »

A la vérité, j'ai rencontré un certain républicanisme en

Angleterre, et chez des hommes éminents. Cette tendance existait, plus ou moins consciente, chez Spencer, Stuart Mill, Bagehot, Bright, Morley, George Eliot, G. Henry Lewes; mais ce n'était qu'un républicanisme *sine die*, entretenu dans le sentiment monarchique pour mieux préserver celui-ci de la corruption. L'Angleterre ne serait pas en effet la nation libre qu'elle est, si elle ne possédait dans son caractère une fibre, grâce à laquelle la vénération dynastique ne dégénérera jamais en superstition, la « loyalty » en servilisme. Dans tout cœur anglais, la fidélité à la Chambre des Communes passe avant la fidélité à la Royauté, et la dynastie elle-même, qui sent et vibre à l'unisson de la nation, ne fait pas exception à cette règle. Ce fond de républicanisme latent, oublié même, mais que la moindre provocation ferait resurgir tel qu'il était sous les Stuarts, loin d'être incompatible avec le monarchisme, est plutôt ce qui l'a conservé, en restreignant, en réduisant le pouvoir royal à sa fonction actuelle, purement modératrice, ou provisoirement arbitrale, dans quelques cas exceptionnels. Ce républicanisme n'empêchera pas — au contraire — ceux qui le gardent en réserve, de s'incliner devant la reine et de défendre l'intégrité de ses prérogatives traditionnelles.

NEW-YORK

(1876-1877)

Peut-être le meilleur moyen de montrer ce que je dois aux États-Unis est-il de reproduire quelques-unes des pages de mon journal de 1876 à 1877.

Arrivé aux États-Unis peu de temps après la visite de l'empereur Dom Pedro II, il me fut facile d'en recueillir les échos encore frais. Par ailleurs, le temps que je passai dans la grande République fut un moment politique du plus vif intérêt, celui de l'élection de Tilden. Comme on le sait, les démocrates l'emportèrent; mais les Collèges électoraux de quelques États du Sud falsifièrent les résultats de façon à donner la majorité à leur parti. Démocrates et républicains réclamaient donc la victoire et comme la Chambre des Représentants était démocrate et le Sénat républicain, on prévoyait que le Congrès n'arriverait pas à un accord avant le mois de mars et que les États-Unis auraient deux Présidents, avec toutes les probabilités d'une guerre civile.

Mais l'esprit pratique, l'esprit de transaction de la race anglo-saxonne intervint : Chambre et Sénat s'accordèrent pour s'en remettre à la décision d'une Commission spéciale, formée de membres de l'une et de l'autre et du Tribunal suprême. On ne saurait trouver meilleur exemple de la différence entre l'Angleterre et les États-Unis. La décision américaine, comme l'eût été l'anglaise, fut l'accord, au lieu de la guerre civile des pays latins. Mais à rebours de ce qui se fût passé en Angleterre, la Commission ne prit pas position au-dessus de l'esprit de faction; elle resta strictement partisane, ce qui veut dire, cinq membres de la Cour suprême

y figurant, que le plus haut tribunal du pays était composé de *politicians*. Avec des juges anglais, la décision aurait été peut-être injuste, mais en aucune façon partiale, ni motivée par des raisons politiques et les voix des juges n'auraient pu être comptées d'avance. Pour le peu de temps dont je disposais, aucune étude comparative de l'éducation, du sérieux des mœurs politiques des deux pays ne pouvait donc être plus profitable pour moi que cette campagne électorale de 1876-1877, avec le dénouement auquel elle aboutit. Les qualités et les défauts de la politique américaine éclataient avec le maximum d'évidence dans cette leçon de choses. J'avais suivi, avec le plus vif intérêt, la lutte des partis, la course au fauteuil présidentiel; je connaissais chaque *boss*, chaque membre du Sénat, l'opinion de tous les journaux influents, tout le détail des deux *Conventions*. Cette année électorale était donc, pour un étranger une occasion unique d'embrasser d'un coup d'œil la vie politique des États-Unis. J'étais arrivé à New-York juste à temps pour me familiariser avec toutes les données du problème, saisir les allusions, apprécier tout le détail du formidable *canvass* qui allait se tramer et dont la politique de reconstruction du Sud allait être l'axe. Je me passionnais pour le Tammany Ring, le Whiskey Ring, le Railroad Landgrants, comme pour le duel Gladstone-Disraëli dans la question d'Orient ou la lutte entre Thiers et le duc de Broglie. Pendant toute une année, je fus véritablement américain aux États-Unis, comme le proverbe veut que l'on soit romain à Rome. N'était-ce pas là le meilleur moyen de pénétrer, de comprendre, de saisir la vie politique du pays? Aussi bien tel avait été le motif de mon voyage, lorsque j'avais demandé mon envoi aux États-Unis.

Mon journal de cette année est plutôt un registre de réflexions personnelles que d'impressions américaines. J'y trouve fort peu de politique, partant la preuve que je vivais dans une atmosphère bien différente de celle que respirent les hommes de parti, même à l'étranger. Si j'en reproduis ici

quelques passages, c'est précisément pour souligner ce fait, pour prouver que le milieu nord-américain eut sur moi le même effet qu'il a souvent sur les Américains eux-mêmes, celui de les détacher de la politique, excepté comme spectateurs.

Je peux dire que je vécus ces deux années de 1876 et 1877 dans la société de New-York, où l'on est aussi éloigné de la politique qu'à Londres ou à Paris. Mais le monde extérieur qui me cernait de toute part, la rue, la place publique avec ses affiches et ses défilés électoraux, les journaux bourrés de scènes du Congrès et des torrents d'éloquence des meetings, rien de tout cela ne pouvait manquer de m'attirer autant qu'un spectacle national curieux et unique, sans compter l'intérêt intellectuel que j'avais à connaître comment un si grand pays était gouverné et dirigé, quelles forces sociales et quelles influences morales agissaient sur son colossal développement. Voici, prises au hasard, quelques-unes de ces notes.

22 *octobre.*

Le discours que Carl Schurz a prononcé hier à l'*Union League Club* montre sous le meilleur jour le sentiment républicain. Le problème capital de la campagne actuelle, c'est la question du Sud. A mesure que la date du 7 novembre approche, ce problème l'emporte sur tous les autres. La *bloody-shirt* est tombée dans un discrédit complet; mais on redoute que le Sud composé des anciens États rebelles et où les candidats sont tous des soldats de la Confédération, ne l'emporte sur le Nord si tôt après la guerre et mette le gouvernement entre les mains des anciens séparatistes. Cette idée effraie ceux qui placent l'Union au-dessus de tout, même s'il leur faut considérer les États impénitents comme des territoires soumis au despotisme militaire ou livrés politiquement au pouvoir conjugué des *carpet-baggers* et des nègres. Cette considération décidera sans doute en faveur de Hayes, d'une

lutte où Tilden, en d'autres circonstances, eût triomphé aisément. En effet, la situation dans le Sud a été la honte de la politique américaine pendant ces dernières années.

1er *janvier.*

Arrivée à Washington, à Riggs House. J'endosse pour la première fois mon uniforme. La Maison Blanche. Présentation au Président. Je vais ensuite chez le Secrétaire d'État, Mr Fish. Dynastie Grant, avec la fille de Mrs Sartoris : la petite-fille reçoit les compliments pour son grand-père. Avec le lieutenant Saldanha da Gama, je vais rendre visite aux membres de la Cour suprême. Toute la journée, *terrapine* et *baked oysters* jusqu'au solennel *the reception is over* chez le Secrétaire de la Marine! Notre pérégrination de *New-Year's day* est enfin terminée.

J'avais connu Saldanha à l'Exposition de Philadelphie. Je me suis beaucoup lié avec lui à New-York, où nous habitions au même hôtel, le Buckingham. Il fallait le voir rire de cette formule : *The reception is over*! Brave Saldanha! Fait pour le monde, l'amour, la gloire, qui aurait pu imaginer à le voir en ce temps-là à New-York, que le destin lui réservait de telles traverses? La vie qui lui avait donné à résoudre, encore adolescent, une de ses indéchiffrables énigmes, en brisant chez lui l'aspiration au bonheur, vient de nouveau lui barrer la voie, au moment où il pouvait prétendre à la plus haute magistrature du pays.

11 *janvier.*

Vu Mr John Hamilton, fils d'Alexandre Hamilton. Un homme du passé, tout entier tourné vers celui-ci. Il me dit que le Brésil doit conserver le plus longtemps possible son gouvernement monarchique. Ce *whig* ne croit pas que des pays comme les nôtres puissent longtemps se maintenir unis

sous une autre forme de gouvernement. Son émotion quand il me montre le portrait de Louis XVI, offert à son père.

22 *février.*

Déjeuné avec Mr Marshall au Knickerbocker club. Jour anniversaire de Washington. Il y avait au déjeuner Mr Manton Marble, ex-rédacteur en chef du *World*, le grand éditeur Mr Appleton, Mr Stout, Mr Robinson, Mr Pell et d'autres. Comme l'humour était de règle, j'essayai de répondre sur le même ton, au toast porté à notre Empereur, en disant que nous avions redouté que les Américains ne voulussent le garder, en souvenir du mot de La Fayette : « La monarchie constitutionnelle est la meilleure des Républiques. » Mais, du moment qu'ils avaient laissé repartir Dom Pedro, je faisais des vœux pour que les deux pays conservassent leurs institutions, dans une perpétuelle émulation de liberté entre la monarchie et la république. Quant à Washington, je n'avais qu'une réserve à faire à sa grande œuvre : celle d'avoir fondé sa capitale dans une ville, fort agréable sans doute, mais où l'on ne se rendait jamais qu'à regret, puisqu'il fallait quitter New-York.

2 *mars.*

Aujourd'hui, je suis allé au Congrès voir les ravages de la veille. Hayes en effet a été proclamé Président, à une voix de majorité. Le parti républicain n'étale pas sa joie; chez les démocrates, la déception est vive. Mais dans quelque temps, lorsque sa blessure sera guérie, le parti démocrate se félicitera que les choses se soient passées comme nous l'avons vu hier. Le général Banks, ex-*speaker* de la Chambre, m'offre sa place, dans l'enceinte même du Congrès, en pleine séance; mon ministre vient s'y asseoir un peu plus tard et on nous présente plusieurs députés connus, entr'autres Lamar et Garfield.

8 *mars.*

Le Président propose un amendement à la Constitution : une présidence de six ans, au lieu de quatre, sans réélection. Cet amendement est dicté par la crainte de voir les élections disputées avec acharnement comme celles de l'automne dernier, diviser le pays et paralyser et interrompre les affaires, de trois ans en trois ans, comme si une élection douteuse pouvait tout mettre en péril et entraîner l'anarchie, la guerre civile, voire la séparation.

Les intérêts du commerce et de la propriété obtiendront quelque jour cette prorogation et comme les élections sont d'autant plus disputées qu'elles sont plus rares, il n'y a pas de raison pour que le pays veuille courir tous les six ans un risque qu'il redoute tous les quatre. Ainsi, cette élection critique du chef de l'État sera de plus en plus espacée et il n'est pas impossible que la République des États-Unis finisse par se rapprocher des monarchies électives au point de préférer la paix des longues dynasties.

Il est curieux que ce que cette démocratie ait produit de plus parfait soit la femme, qui est ici l'être le plus aristocratique du monde.

2 *avril.*

L'idée de gouvernement est entièrement différente aujourd'hui de ce qu'elle était autrefois. Prenons, par exemple, la liberté de la presse aux États-Unis — ceux-ci représentant la nouvelle éducation politique — et la censure en Russie. Il y aurait beaucoup à dire sur l'avantage de laisser la pensée entièrement libre ou sur les inconvénients de la réprimer. Ce qui est sûr, c'est que deux sociétés fort diverses se forment par le respect forcé ou la déconsidération de l'autorité. L'obstacle qu'offre le chemin de la tradition, c'est que la dignité, l'orgueil personnel ne veulent pas être sacrifiés aux

grands résultats moraux et que les hommes se considèrent tous égaux en vertu d'un sentiment désormais indestructible. En tant qu'individu, je suis certainement l'égal d'un roi; mais le principe monarchique étant la source de grands biens pour la société, je me place volontairement sur un plan inférieur. Ce n'est pas là briser la dignité humaine, même si l'orgueil personnel doit s'incliner.

13 *mai.*

On assure que Tilden se refuse à reconnaître Hayes comme Président. C'est le cas pour lui de lire le *Criton.* Lorsque Criton veut amener son maître à fuir pour éviter une mort injuste, Socrate s'y refuse, alléguant que la sentence, même injuste, est parfaitement légale. Si les juges ont eu tort de la rendre, il aurait, lui, un plus grand tort encore à ne pas se soumettre aux lois d'Athènes; en effet, le citoyen qui jouit de la protection et des droits qu'une cité lui offre est lié à celle-ci par le pacte tacite d'en respecter les lois. Socrate refusait son salut comme illégal tout en sachant bien que sa fuite aurait entraîné, pour la démocratie athénienne, plus de bien que de mal. N'est-ce pas le cas, pour Tilden, de relire ce dialogue de Platon? Même injuste, la décision prise contre lui a été strictement légale, non parce que conforme au droit, mais parce que prise par les interprètes qualifiés de la loi. Il ne saurait donc réclamer pour lui-même et pour son parti que la sympathie générale, tout en s'en tenant à la sentence rendue, quitte à imputer au nouveau Président les fraudes qui lui ont donné le pouvoir.

13 *juin.*

Hier a eu lieu au Manhattan Club la réception par les *swallow-tails* des candidats démocrates élus et *counted out.* Pour la première fois, Tilden a parlé depuis l'avènement de Hayes, qu'il a qualifié du *fait le plus prodigieux de l'histoire*

d'Amérique. Amérique ici veut dire les États-Unis car, au Mexique et au Pérou, il se passe tous les jours des événements bien plus prodigieux. « Les maux, dans le gouvernement, a-t-il dit, croissent avec le succès et avec l'impunité. Ils ne s'imposent pas à eux-mêmes un frein volontaire. Ils ne peuvent être limités que par des forces extérieures. Une grande et noble nation ne sépare pas sa vie politique de sa vie morale. »

Tout cela est exact. Le Brésil en est la preuve. Oui ou non, le peuple doit-il faire de la politique? Le progrès d'un pays est attesté par cette idée que la politique est inséparable des intérêts vitaux de la société, partant, de chaque citoyen. Au Brésil, une telle idée ne s'est pas encore répandue, pour des raisons de territoire, population, travail esclave etc. Ici, par contre, elle est dans toutes les têtes.

Ce qui m'a le plus surpris dans cette réunion, c'est d'entendre le Gouverneur de New-York — Gouverneur *de jure e de facto* — traiter publiquement le Président des États-Unis de *Président frauduleux*. Après avoir déclaré qu'il ne faudrait pas attendre jusqu'en 1880 pour l'expulser de la Maison Blanche, faisant allusion à Tilden et à Hendricks, il conclut ainsi : « *Fellows citizens*, vous venez d'avoir ici la première occasion de saluer, d'après les élections, le Président et le Vice-Président des États-Unis. Je vous en félicite, avec la conviction que ce n'est là que le présage des faits qui se préparent. »

L'allocution du Gouverneur du principal État de l'Union, proclamant ainsi la rébellion, légale ou illégale, est tout à fait caractéristique du régime politique américain et du *laisser-faire, laissez-passer* de la parole dans ce pays. Les révolutions de la langue et de la plume ne sont jamais ici un délit; elles ne sont qu'un écart sans conséquence. Le gosier du politicien sert aux institutions de soupape de sûreté. C'est le pays des soupapes automatiques.

19 *juin.*

Les journaux apportent aujourd'hui un fait intéressant : la visite de Frederic Douglas à son ancien maître, qu'il avait quitté adolescent pour se jeter dans la vie d'aventure qui a fait de lui le *marshall* de Washington et le grand orateur de l'abolition. « Avant tout, je suis venu — dit Douglas — voir mon ancien maître, dont j'ai été séparé quarante et un ans, lui serrer la main et contempler son vieux visage plein d'une bonté qui brille comme le reflet d'une autre. »

Cette scène donne de l'esclavage dans le Sud, une idée plus touchante que *La Case de l'oncle Tom.* Le cadre est Saint-Michel, Talbot County; le nom du vieux maître, Captain Thomas Auld. Douglass a appris de celui-ci son âge véritable. En effet, les registres de Thomas Auld portent : *Frederic Baiey, février* 1818. Probablement aucun détail de sa carrière agitée n'y figure depuis ses dix-huit ans (1836). D'après ce que j'en ai lu, ce fait montre avec une profonde pénétration, la complexité du phénomène moral de l'esclavage, le lien entre l'esclave et le maître.

II

PAGES POLITIQUES ET HISTORIQUES

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ CAEN

LE MOUVEMENT ABOLITIONNISTE

(Discours prononcés à Récife, 1884)

Oui, Messieurs, c'est le mouvement abolitionniste que vous devez affronter aujourd'hui. De quelque côté que je tourne le regard j'aperçois l'horizon envahi, recouvert par les eaux de cette inondation énorme. Ce vaste courant qui submerge à l'heure actuelle le pays comme un fleuve équatorial dans ses crues, je l'ai vu lorsqu'il descendait comme un filet d'eau cristalline des sommets de quelques intelligences et des sources de quelques cœurs illuminés les uns et les autres par les rayons de notre avenir. Je l'ai vu, fleuve déjà formé, se frayer, comme le Niagara, un passage au cœur du rocher, à travers le granit des résistances séculaires. Je l'ai vu quand, par delà les cataractes, il gagnait les plaines étales de l'opinion, et se déployait dans toute sa largeur, grossi par d'innombrables affluents venus de tous les points de l'intelligence, de l'honneur et du sentiment national, changeant de nom dans son cours, comme le Solimões [1], s'appelant d'abord Ceará, puis Amazone, puis Rio Grande du Sud; et je le vois aujourd'hui, prêt à se jeter dans le grand océan de l'égalité humaine, partagé en autant de bras qu'on compte de provinces, emportant dans ses flots les décombres de cinq ministères et le barrage d'une législature, et je vous dis, Messieurs, ne redoutez pas la force de cette crue, le volume de ces eaux, les ravages de cette inondation, parce que, de même que le Nil répand sur le sol aride de l'Égypte le limon d'où sortent les grandes récoltes — au point qu'on dit que l'Égypte est un

1. *Solimões*, l'un des premiers noms donnés au fleuve Amazone. — *N. du T.*

don du Nil — ainsi, le courant abolitionniste porte en suspens dans ses eaux les germes du travail libre et de la dignité humaine, la terre physique et morale du Brésil de demain, dont on dira un jour qu'il fut, en sa prospérité et sa grandeur, un don de l'abolitionnisme.

Ah! Pernambouc s'enorgueillit d'un grand passé, mais il semble que ses enfants veuillent lui réserver un grand avenir. Ayant disposé de l'hégémonie nationale, il alluma au XVIII^e^ siècle deux grands phares qui brillèrent sur toute l'étendue de ce continent : la liberté de conscience et la liberté de commerce, et sans aide de personne, seul, de lui-même, dans les convulsions de la monarchie portugaise et les efforts suprêmes de la Hollande, il hissa sur les champs de Guararapes, il y a plus de deux cents ans, le drapeau de la nationalité brésilienne, au centre duquel il allait inscrire avec le sang de ses martyrs, les grands symboles américains de l'Indépendance et de la République.

Mais aujourd'hui, ces grands phares sont éteints; le mouvement ne rayonne plus de ce centre d'activité généreuse; le sang ne coule plus de ce cœur viril du Brésil colonial; la ville de Maurice de Nassau a perdu l'élan des résolutions héroïques, et dans cet abattement, le Lion du Nord se voile à nos yeux parmi les fleuves de la Venise américaine, comme le grand Lion de Saint-Marc, symbole de la puissante république de l'Adriatique, parmi les canaux de ses lagunes.

Eh bien! Pernambucains, ressuscitons notre patriotisme et pour porter cette province au rang de son passé, commençons par l'inscrire au nombre des provinces libres, dans la zone lumineuse et non dans la zone obscure. Rappelez-vous que c'est à Pernambouc que, pour la première fois dans notre histoire, il y eut un gouvernement — de rêveurs et de martyrs — doué d'assez de courage, à l'heure de la révolution et déjà sur le chemin de l'échafaud, pour promettre la liberté aux esclaves, sentant qu'eux aussi désiraient ardemment l'Indépendance; et ne méprisez pas ce testament des héros de 1817, car le gouvernement de ces braves fut simple-

ment une impulsion spontanée de l'âme pernambucaine et non une contrainte imposée du dehors. Commençons donc par faire un pacte, nous tous qui pleurons de douleur en voyant la décadence politique de notre province, faisons le pacte de réaliser une seconde Restauration Pernambucaine, de rendre à Pernambouc son rôle historique; pour cela, avant que de chercher la solution encore douteuse du problème fédéral, complétons, appliquons la solution déjà connue du plus grand des problèmes — celui de l'égalité sociale de tous les Brésiliens, qui, pour être féconde, doit être double et se résume dans cette formule : « Liberté et Travail » — le travail qui donne la dignité, la Liberté qui donne de la valeur à la vie. »

. . . . . .

Mais j'oubliais, Messieurs, que nous sommes à la veille du combat et que nous devons, vous et moi, réserver nos forces pour le jour de demain. Demain, en effet, la ville de Récife sera appelée à choisir, dans une décision solennelle entre deux idées irréconciliables, entre deux esprits, qui tels ceux du bien et du mal des théogonies de l'Orient, sont en perpétuel conflit dans la marche du monde. Voyez de quelle sombre escorte est accompagné l'esclavage qui entend briguer vos votes, avec quel cortège il se présente dans vos comices. Jetez un regard sur cette multitude qui défile derrière le char triomphal du Moloch américain, nourri chez nous depuis trois siècles des victimes de l'Afrique, sacrifiées à sa soif de sang. Voici les vieillards de soixante ans pliant sous le faix de l'âge et du travail, qui, à leur maître inexorable, n'ont pas seulement valu d'abondantes récoltes de sucre et de café, mais lui ont donné des fils et des petits-fils, cette autre moisson qui a fait sa richesse; voici les galères d'une existence dont toute l'histoire se résume dans la tragédie de la *senzala* [1], sans une consolation, sans un recours en dehors d'eux-mêmes et de leur propre cœur torturé, de leur cons-

1. *Senzala*, habitation des noirs. — *N. du T.*

cience écrasée, n'ayant aucun de ces appuis extérieurs que nous trouvons tous dans la vie : famille, amis, magistrats, religion, loi; traînant ainsi une existence toute dérobée à eux-mêmes, à leur corps et à leur âme, existence dont tous les jours, fauchés un à un, se sont mués en pièces d'argent dans les mains du propriétaire... Et vous représentez-vous quelles ne doivent pas être les souffrances de l'homme dont les jours ont passé ainsi, l'un après l'autre, sans égard aux nécessités physiques et morales de l'être pensant que nous sommes?... Voyez tout cet innombrable cortège d'invalides, suivis de leurs enfants et petits-enfants, esclaves comme eux, prémices de leur propre sang offertes à la cupidité de leur maître, sans s'être, pour autant, rachetés de leur servitude, parce que tel est bien l'esclavage : le trafic de ce qu'il y a de plus sacré, de ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus inexplicable dans la nature : la maternité. Telle est la loi barbare et atroce qui dit à la femme devenue mère : « Ton enfant va devenir un esclave comme toi, tu vas enrichir ton oppresseur du fruit de tes entrailles... » Qu'on ne vienne pas dire que ce monstrueux principe est aboli chez nous : il n'en est rien; c'est toujours en vertu de ce même principe que l'esclavage existe encore dans notre pays, et ce n'est qu'en décrétant l'émancipation de tous les esclaves qu'on abolirait véritablement l'esclavage, présent gratuit et involontaire (parfois né du crime et de la violence) que les femmes esclaves ont fait à leurs maîtres. Ah! Messieurs, pour l'honneur de l'humanité dans notre pays, pourquoi n'en est-il pas de l'espèce humaine, comme de certaines espèces d'animaux, qui, dit-on, ne se reproduisent pas en captivité!... Je crois bien ne jamais pouvoir venir à bout de mes phrases, tant je me sens emporté par le torrent d'impressions que me cause ce régime, qui lorsqu'il ne fut pas une piraterie s'est changé en loi d'Hérode... Mais ce ne sont pas seulement les vieillards sexagénaires qui tendent leurs bras vers vous : ce sont toutes les générations esclaves, à commencer par l'*ingénu* — esclave jusqu'à vingt et un ans. De

quelle argile humaine êtes-vous donc pétris, hommes de Pernambouc, pour qu'une aussi grande injustice ne vous révolte pas et que d'aussi longues souffrances ne vous remuent pas? Vous, hommes pauvres, comment voulez-vous inspirer pitié aux puissants, si vous n'avez pas pitié de créatures encore plus malheureuses et désemparées que vous-mêmes? Non, cela n'est pas possible. Votre vote ne perpétuera plus longtemps une institution inhumaine et cruelle, contraire à toutes les vérités fondamentales de la science aussi bien que de la religion, de la jurisprudence non moins que de la morale, cause d'atrophie qui pendant des siècles a pesé sur le développement des nations, institution qui détruit et avilit tout ce que les institutions sociales se proposent d'édifier et d'exalter.

Non, Messieurs, la ville de Récife s'est éveillée du sommeil profond de tant d'années d'indifférence et d'insensibilité, et en cet endroit-même où je parle, en ce centre de tant de traditions et de tant d'héroïsme, qui, sans l'esclavage, serait aujourd'hui une république forte et respectée, et qui, en raison de ce même esclavage, oublie déjà le passé et ne croit plus à l'avenir, il nous semble entendre une voix qui nous crie : « Assez de persécution, assez de souffrance! » C'est la voix qui monte du sol de vos batailles nationalistes, de vos révolutions libérales, et c'est en l'écoutant et en la répétant qu'en ce moment solennel, de toutes les forces de mon âme, je dénonce l'esclavage au peuple pernambucain. Oui, au nom du passé et de l'avenir, je dénonce au peuple de Récife réuni dans ses comices, cette institution qu'il suffit d'appeler par son nom pour que la conscience humaine la réprouve : l'esclavage. Je la dénonce parce qu'elle a commis tous les crimes visés par le code pénal, violé tous les commandements de la loi de Dieu. A vous, travailleurs, je la dénonce comme le vol du travail; à vous, prêtres, comme le vol de l'âme; à vous, capitalistes, comme le vol de la propriété; à vous, magistrats, comme le vol de la loi; à vous, femmes, comme le vol de la maternité; à vous, parents, fils, frères,

comme le vol de la famille; à vous, hommes libres, comme le vol de la liberté; à vous, soldats, comme le vol de l'honneur; à vous, hommes de couleur, comme le vol de vos frères; à vous Brésiliens, comme le vol de la patrie... A tous je le dénonce, cet esclavage maudit, comme le fratricide d'une race, le parricide d'une nation.

LA LUTTE ANTI-ESCLAVAGISTE

(Discours prononcé au Congrès Anti-esclavagiste de Paris, 1900).

Je n'oublie pas, Messieurs, que le sujet que j'ai l'honneur de traiter devant cette illustre assemblée a été ainsi formulé : « La lutte antiesclavagiste au Brésil. » Mais, aujourd'hui, considérant les événements avec un certain recul, mon impression, du moins si je me place sur le terrain national, est qu'il n'y a pas eu lutte à proprement parler... L'abolition a revêtu, au Brésil, un caractère particulier. Elle n'est pas intervenue, comme aux États-Unis, après une longue guerre civile dont elle fut l'aboutissement fatal. Elle n'a pas été, comme pour l'Angleterre, le geste généreux d'une nation opulente qui put verser à ses colons le rachat de leurs esclaves. Elle n'a pas été non plus, comme en France, la conséquence d'une révolution républicaine ayant à sa tête un Lamartine, le plus éloquent des défenseurs de l'émancipation; ni comme en Russie, l'œuvre d'un souverain libérateur, dont le nom demeure attaché au souvenir de la transformation sociale la plus vaste et la plus considérable du siècle. Dans chaque pays, l'abolition a assumé des traits distincts et s'est réalisée d'une manière différente. Au Brésil, elle fut le résultat d'un mouvement spontané, d'un courant d'opinion et de sentiment plus fort que tous les intérêts, une sorte de renonciation intime à la lutte de la part de ceux qui auraient pu l'affronter; quelque chose comme une victoire pacifique, une émotion qui, gagnant la nation tout entière, effaça en une semaine jusqu'au souvenir d'une institution à laquelle jusqu'alors étaient subordonnés l'État et même les lois.

Trois ou quatre coups sûrs, décisifs ont été portés contre l'esclavage au Brésil. Le premier, celui d'Eusebio de Queiroz, qui, en 1850, en a tari les sources africaines, c'est-à-dire la traite, si importante, que tant qu'elle fut tolérée, on ne tenait pour ainsi dire aucun compte des naissances. Le second, en 1871, fut la loi Rio Branco qui déclara libres les enfants d'esclaves nés à partir de cette date. C'était la fin d'un autre trafic, qu'un de nos orateurs nommait « la piraterie des berceaux ». Puis vint la loi de 1885, réduisant le délai d'esclavage à une dizaine d'années environ, et presque immédiatement après, celle du 13 mai 1888, qui supprimait totalement celui-ci.

L'abolition de la traite et l'émancipation des enfants à naître furent deux actes exclusivement politiques, dûs à des hommes d'État — surtout à l'Empereur, qui les soutint de tout son pouvoir; ils correspondaient au besoin de défendre notre réputation devant l'opinion mondiale, par le progrès de notre civilisation et par le souci de l'avenir. L'agitation populaire, en tant que motif distinct de la raison d'État ou de la conscience dynastique, ne se dessine qu'en 1879 ou 1880. L'esclavage avait encore légalement plus d'un siècle à vivre et tenait deux millions de corps et d'âmes humaines en son pouvoir... encore que, de celles-ci, il n'eût bien entendu aucun souci. En nous enrôlant dans le parti, nous croyions tous que la campagne durerait plus longtemps que notre vie; mais au bout de quelques années, chacun se trouva licencié... Comment expliquer qu'un événement politique et national de si grande envergure ait pu se produire avec une telle rapidité, sinon par le concours général du pays, par le fait que les intéressés mêmes renonçaient aux moyens de défense auxquels ils auraient pu recourir? Il n'y eut ni guerre civile, ni indemnisation, ni révolution républicaine, ni ukase impérial. C'est dire que le pays ne fut pas divisé et se laissa porter par une idée dont la force était redoublée par les obstacles mêmes.

Il ne faut pas se figurer les propagandistes brésiliens comme exposés aux dangers qu'auraient courus les abolitionnistes

nord-américains s'ils s'étaient avisés de convoquer des meetings en Virginie ou au Kentucky. Au début, nous n'étions, il est vrai, que quelques-uns; mais ce petit nombre suffit pour soutenir l'idée et la mener jusqu'à la première manifestation populaire, quatre ans plus tard. Et ce jour-là, nous considérâmes la partie comme gagnée.

Les esclaves du nord étaient exportés en masse vers le sud où les prix étaient quatre fois plus élevés. Au Céará, pour gagner les paquebots qui les conduisaient vers les marchés du sud, ils devaient être amenés dans de petites embarcations nommées *jangadas*. Sous l'injonction des abolitionnistes, dont les chefs étaient João Cordeiro et Amaral, les patrons des *jangadas*, commandés par un certain Nascimento, se refusèrent à transporter la cargaison humaine. Il y eut des grèves, presque des combats, mais le cabotage des nègres fut bloqué, et l'esclavage relégué dans la province, disparut en peu de temps : par amour-propre local, le Céará tenait à être la première province du pays dont le sol fût libre. La *jangada*, le petit radeau à fleur d'eau, l'épave flottante sur laquelle les pêcheurs parcourent les « mers vertes » du Brésil, devint le symbole de l'abolitionnisme.

Peu après, à ces simples radeaux vinrent se joindre les barcasses de Pernambouc qui assuraient le transport du sucre entre les petites localités du littoral. Par leur métier et leurs relations le long de la côte, les équipages de ces embarcations pouvaient faciliter la fuite des esclaves et leur installation dans des villages éloignés. Les abolitionnistes de Recife qui formaient, sous la direction de João Ramos, *le club du cupim* (le *cupim* est une petite fourmi blanche qui pénètre tout et, invisible, se répand en tous lieux) utilisaient ce mode de transport pour l'exode qu'ils avaient organisé. Grâce à la complicité générale du petit peuple, l'esclave fugitif se dissimulait au fond de ces barcasses, déguisé soit en porteur de sucre, soit en vendeur d'eau, et on le débarquait quelques jours plus tard en lieu sûr. A Saint-Paul, dans le sud, on ne recourait pas à la navigation côtière, mais au *che-*

min de fer souterrain, comme on l'appelait aux États-Unis... Le Dr Antonio Bento, surnommé à cause de sa fermeté de caractère le John Brown brésilien, se mit à la tête du mouvement dans la province la plus riche du pays... Plus l'esclave en fuite s'écartait, plus il avait chance d'échapper; mais il lui suffisait souvent de passer d'un municipe dans un autre pour n'avoir plus à craindre le flair des *bloodhounds*, ou la carabine des chasseurs d'esclaves... L'évasion n'était d'ailleurs qu'un des nombreux modes d'émancipation; souvent même l'esclave s'évadait sans l'intervention d'aucune aide étrangère; l'abolitionniste auprès duquel il allait chercher refuge n'avait qu'à le faire partir au loin ou à le cacher... On lit dans le *Criton* que le devoir du citoyen est d'obéir aux lois de sa patrie, mais je crois bien que, s'il s'était agi de l'esclave auquel s'offrait la liberté par la fuite, Socrate n'eût point mis en avant l'argument dont il se réclamait pour accepter la mort. En effet, l'esclavage était une institution qui s'exerçait au mépris de toutes les lois pénales et morales; pour refuser la liberté, l'esclave n'aurait pu invoquer, comme raison suffisante, la soumission aux lois de son pays, puisque la condition d'esclave était justement la violation de celles-ci. Voilà ce qu'il faut considérer pour juger les événements du Céará.

L'émancipation du Céará fut décisive pour la cause abolitioniste. L'existence d'une province libre, rachetée, et dès lors fermée à l'esclavage, eut un effet moral considérable et une répercussion politique immédiate. Nous étions en 1884. L'un des deux grands partis constitutionnels, le parti libéral, adhéra aussitôt à l'idée qui avait suscité un tel miracle sans disposer d'autre force que l'émotion qu'elle soulevait; un nouveau ministère se forma, celui de Dantas, dévoué à l'émancipation. Ce ministère fut battu aux élections consécutives à la dissolution de la Chambre, mais l'idée n'en triompha pas moins, parce qu'elle s'imposa aux vainqueurs ligués contre elle. Trois ans plus tard, ce fut la conversion d'un autre grand parti, le parti conservateur, qui, sous le minis-

tère João Alfredo Prado, proposait l'abolition immédiate. Le projet de loi, comportant une seule ligne : « L'esclavage est déclaré aboli au Brésil », fut présenté le lundi 7 mai 1888; le jeudi, il passait à la Chambre presque par acclamations; le dimanche suivant, le Sénat le soumettait à la sanction impériale et le jour même — 13 mai — la Princesse Régente le signait.

Ceux qui ont écrit l'histoire de l'esclavage au Brésil se sont placés à deux points de vue différents. Les uns ont voulu y voir un mouvement populaire à tendances révolutionnaires, qui finit par s'imposer au Gouvernement et à la dynastie; pour d'autres, ce fut le fruit d'une impulsion inconsciente des masses, des esprits et des cœurs. Ceux qui font abstraction des facteurs politiques incarnent le mouvement dans la personne de José do Patrocinio, journaliste, orateur, agitateur populaire, mélange de Spartacus et de Camille Desmoulins, ayant dans les veines le sang des deux races,dans la parole les plaintes de l'une avec tout le pouvoir d'expression de l'autre, et qui véritablement représenta l'élan, le souffle, l'attente et les exigences de l'esprit populaire pendant cette campagne. Mais d'autres, remarquant qu'une réforme aussi lourde de conséquences pour le gouvernement et les institutions s'effectua sans heurts et presque sans délais, avec toutes les apparences d'une œuvre nationale spontanée, en déduisent que les grands facteurs de cet événement furent les forces sociales et politiques prédominantes dans le pays : c'est ainsi qu'ils attribuent à la dynastie une grande part du succès, tant par l'initiative qu'elle prit au début (1871), que par le courage et le dévouement qu'elle manifesta vers la fin (1888).

En effet, pour bien mesurer la valeur des influences qui amenèrent l'extinction de l'esclavage au Brésil, l'historien ne doit pas se borner à étudier la campagne de 1879 à 1888; il examinera ce qu'était l'institution, non dans ses derniers jours, mais au temps de toute sa force et de toute son efficacité, c'est-à-dire avant 1871, année où l'esclavage recevait le premier coup direct par l'émancipation des enfants à naître.

N'oublions pas cependant que ceux-ci étaient esclaves jusqu'à leur majorité, et que la loi, en dernière analyse, stipulait simplement que tous les enfants d'esclaves nés au Brésil seraient assurés de leur liberté à partir de leur vingt et unième année; même ainsi limité, l'effet libératoire qui s'étendait à des générations sans nombre était incomparablement supérieur à celui de la loi de 1885, laquelle ne portait que sur une génération, et à celui de la loi de 1888, qui portait simplement sur le peu d'années que l'esclavage avait encore à vivre... Or, ce premier et vaste apport à l'œuvre de l'abolition ne fut précédé d'aucune effervescence, d'aucune agitation; la voie lui fut frayée uniquement dans la sphère gouvernementale et la plus puissante influence qui l'imposa et le détermina fut incontestablement celle de l'Empereur. De même, au dernier stade, quand l'esclavage n'avait plus que peu d'années à vivre, mais pouvait encore, si la lutte avait pris un autre caractère, ensanglanter la nation, la décision d'en précipiter la fin, partit de la Princesse Régente qui, telle l'Amazone antique, se frappa elle-même dans le combat.

Messieurs, je puis parler librement... Aucun régime n'a jamais souffert pour avoir rendu pleine justice à ses prédécesseurs... Avant tout, c'est un devoir, un devoir moral par excellence, de permettre à chaque homme, à chaque classe, à chaque institution de bénéficier aussi largement que possible du bien qu'ils ont accompli, de la mesure qu'ils ont adoptée, de la justice qu'ils ont établie... Pas plus que, sous la monarchie, je n'aurais compris qu'on déniât aux précurseurs de l'Indépendance la grande part qui leur revient pour l'avoir conçue sous la forme républicaine, je ne comprendrais aujourd'hui, sous la république, que l'on voulût, par antagonisme politique, amoindrir la part qui revient à la monarchie dans la seconde émancipation du pays... Les institutions sont fortes dans la mesure où elles tiennent compte de la continuité nationale. Devant la Princesse Régente qui, en présidant la Société Antiesclavagiste Française, garde encore le

rôle qui lui échut dans l'histoire, je n'ai pas besoin de dire que le pays est unanime au sujet du 13 mai, aujourd'hui célébré comme fête nationale. A quelque parti ou nation qu'on appartienne, il n'est place que pour un même sentiment humain devant l'héritière de notre Empire; voyant que l'expansion naturelle du courant démocratique après l'affranchissement, ou le ressentiment inévitable de la grande propriété dépossédée, devaient ébranler le trône au lendemain de l'abolition, si toutefois la rencontre et la jonction des deux courants contraires ne l'avait déjà emporté, elle sut néanmoins s'élever au-dessus des intérêts, des préoccupations ou des terreurs dynastiques, et décider en un seul jour la libération d'une race...

Voilà, Messieurs, ce que fut la lutte anti-esclavagiste au Brésil. Pris dans son sens théorique, expansionniste, tel qu'il s'est manifesté aux États-Unis, l'esclavagisme n'a pas réellement existé au Brésil. L'esclavagiste de la veille devenait le lendemain l'émancipateur de ses esclaves, comme dans le christianisme, les persécuteurs d'hier devenaient les martyrs du lendemain... A ces esclavagistes émancipateurs, à ces seigneurs résignataires revient une des plus belles mentions dans l'histoire de l'abolitionnisme brésilien, auquel ils confèrent sa plus haute originalité.

J'oublie cependant que vous n'êtes pas ici réunis pour regarder en arrière, mais seulement pour aller de l'avant, et je ne veux pas terminer sans m'associer, au nom des abolitionnistes brésiliens, à l'œuvre que vous avez entreprise. L'abolition au Brésil n'a pas été une flamme de courte durée et de faible rayonnement; par une circonstance spéciale, avant de s'éteindre, elle s'est transmise au flambeau qui luit sur le monde... A l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, les évêques du Brésil ont exhorté les fidèles à adresser leurs offrandes au souverain pontife sous forme de lettres d'affranchissement. C'était toucher profondément le cœur du Saint-Père, et sa réponse s'exprima par l'admirable encyclique adressée aux évêques brésiliens, dans laquelle

tout le problème de l'esclavage est traité avec la ferveur d'un apôtre et l'imagination d'un poète; aussi, quand le cardinal Lavigerie arriva à Rome en 1888, trouva-t-il Léon XIII animé, pour la croisade antiesclavagiste d'Afrique dont il allait l'investir, d'une ardeur et d'une résolution qui donnaient à croire que véritablement l'extermination de la traite et de l'esclavage devait être considérée, parmi tant d'autres grandes aspirations, comme l'idée du pontificat, *la pensée du règne*. Ainsi, Messieurs, votre œuvre marquera le prolongement direct de celle que nous avons achevée en Amérique, et votre part apparaît encore plus méritoire, parce que vous n'avez pas contracté envers la race africaine la même dette que nous.

Ah! permettez-moi de rendre ici à la race nègre, en des termes d'égale ferveur, le même hommage que je lui ai déjà rendu un jour... Le même tribut, plutôt, un tribut de reconnaissance (et l'on peut dire de la reconnaissance ce que Lacordaire a dit de l'amour : qu'il n'a qu'un mot, et qu'en le redisant toujours, il ne se répète jamais). J'ai combattu l'esclavage de toutes mes forces et pourtant, le jour où il fut aboli, j'ai senti que le plus absolu désintéressement dont le cœur humain se soit montré capable ne rencontrerait plus les conditions qui l'ont rendu possible... Quand je songe à l'âme esclave que j'ai connue dans mon enfance, je me demande si l'esclavage, la domestication de l'homme, n'a pas été l'origine de toute bonté au monde. Je me figure l'esclavage comme un fleuve de tendresse, le plus silencieux qui ait traversé l'histoire, mais si long et si profond que tous les autres, le christianisme même, semblent procéder de celui-là.

Pour ce qui est du christianisme, il ne saurait y avoir de doute. C'est une onde immense d'abnégation et d'amour que l'esclavage répand au sein du christianisme naissant. Sans l'esclavage, le christianisme n'aurait rencontré autour de lui que sécheresse et stérilité; les semences de charité tombant des mains de saint Paul auraient peut-être été perdues. On dirait que la religion du rachat humain ne pouvait se passer

des esclaves comme premiers clients. Aussi est-ce dans le service désintéressé, dans l'absolu dévouement, dans la reconnaissance éprouvée des esclaves envers leurs maîtres, que les premières églises trouvèrent le type des véritables relations du fidèle avec le Christ et la formule de cette ambition suprême : être esclave de Dieu. L'esclave devint un symbole, comme l'agneau. L'aspiration à la perte complète de la liberté en Dieu, devenue le trait chrétien invariable, n'a d'autre signification que celle-ci : que l'amour de l'esclave fut considéré comme l'amour par excellence... Parmi nous, Dieu a aussi gardé le cœur de l'esclave, comme celui de l'animal fidèle inaccessible à tout ce qui pouvait aller contre son dévouement. Pardonnez-moi, Messieurs, cette réminiscence; quant à moi, je n'échangerais contre aucun autre le premier contact de ma vie avec la race généreuse entre toutes que l'inégalité de sa condition attendrissait, loin de jamais l'aigrir, et qui, par sa douceur résignée dans la souffrance, prêtait même à l'oppression dont elle était victime un reflet de bonté... Oh! elle n'a pas, cette race, suspendu ses instruments aux arbres du pays étranger, pour ne pas répéter dans la captivité les chansons du temps où elle était libre... Elle a chanté *Super flumina Babylonis*, et de ses paroles, de ses légendes, *verba cantionum*, s'est répandu autour de nous un sentiment de gratitude pour les moindres bienfaits et de pardon pour les plus grandes fautes... Ce pardon, spontané, complet, de la part des esclaves reconnaissants, est l'unique prescription possible pour les nations qui ont pratiqué l'esclavage, leur unique espoir d'échapper à l'un des pires châtiments de l'histoire... Oh! la noblesse authentique des générations de martyrs qui se sont succédé dans la captivité, les *Saints noirs!* Puissent-ils être toujours les intercesseurs en faveur de la terre qu'ils ont, même en l'abreuvant de leur sang, bénie de leur amour.

AU VATICAN

Je me propose de raconter ici un épisode de l'abolition : mon voyage à Rome au début de 1888; c'est là un chaînon de ma vie, un écho affaibli, capable de réveiller certaines régions depuis longtemps endormies de ma conscience.

J'avais toujours déploré la neutralité du clergé à l'égard de l'esclavage, son indifférence envers lui. A la fin, cependant, la voix des évêques se fit entendre dans un moment d'inspiration. A l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, la plupart des prélats publièrent des pastorales invitant leurs diocésains à offrir au Saint-Père, en guise de dons, des lettres d'affranchissement. Cet appel était pour le parti abolitionniste l'occasion de solliciter l'intervention du Souverain Pontife en faveur des esclaves, et je résolus d'en profiter.

Je venais d'être élu député par la ville de Récife, contre le ministre d'empire, et cette élection avait sonné le glas de la résistance esclavagiste. A la fin de la session parlementaire de 1887, je me rendis à Rio-de-Janeiro pour siéger à la Chambre; mais l'objet principal de ma présence à la capitale était d'obtenir, comme je l'obtins en effet, que l'armée se prononçât moralement contre l'esclavage. Ainsi elle ne pourrait plus fournir ces « capitaines de la forêt » chargés de traquer et de capturer les esclaves en fuite. Pour occuper mes vacances parlementaires, j'hésitai entre le projet de partir pour Rome et celui de me rendre aux États-Unis, où l'accueil que je recevrais par l'intermédiaire des anciens abolitionnistes pourrait donner un grand retentissement à notre cause dans tout le continent américain. Le voyage à Rome me tentait cependant davantage, et je m'y décidai surtout à

l'idée qu'une déclaration du Saint-Père toucherait les sentiments religieux de la Régente.

Il m'était certes permis de recourir au pape, comme à tout autre oracle moral capable d'inspirer la Princesse Régente, de lui parler d'idéal et de devoir. Dix années durant, je n'avais eu que ce but : nous rallier la dynastie et le sentiment du pays. L'opinion publique du monde entier n'était-elle pas une arme dont user légitimement dans une question qui n'était pas seulement nôtre, mais intéressait toute l'humanité? C'est pour cette raison que j'étais allé à Lisbonne, à Madrid, à Paris, à Londres, à Milan, que j'allais maintenant à Rome, et, si l'esclavage avait encore tardé à disparaître, que je serais allé à Washington, à New-York, à Buenos-Aires, à Santiago, partout où une nouvelle sympathie pouvait être gagnée à notre cause et lui apporter son appui. Si c'était un crime de lèse-patrie que de tâcher de créer à l'étranger une opinion qui nous parvînt ensuite spontanément, telle la grande voix de l'humanité, j'avoue que je fus grandement coupable... Mais n'avait-ce pas été là le crime de W. L. Garrison débarquant en Angleterre pour soulever l'opinion anglaise contre l'esclavage aux États-Unis? Ou l'erreur des délégués des divers congrès internationaux anti-esclavagistes? Mais, par bonheur, la conscience, la sympathie humaines sont des forces qu'il n'est jamais interdit d'appeler à soi et de mettre au service de son pays ou de la cause que l'on défend.

Arrivé à Londres en décembre, je repartis pour Rome en janvier, muni de lettres du Cardinal Manning que l'*Anti-Slavery Society* et M. Lilly, de l'Union Catholique anglaise, avaient obtenues pour moi. A Rome, je rencontrai un appui également utile en la personne de notre ministre, M. Souza-Corrêa, mon ancien collègue et ami. Il me mit tout de suite en contact avec le cardinal secrétaire d'État qui m'accueillit avec une extrême bienveillance. La ville regorgeait de pèlerins en ce temps de jubilé et le travail était énorme au Vatican. Malgré quoi, je réussis à me frayer un chemin jusqu'au

Saint-Père. Le 16 janvier, je présentai mon mémoire au cardinal Rampolla. Aujourd'hui je l'aurais rédigé sans doute autrement, mais sans l'ardeur du propagandiste que j'étais alors... Voici quelques passages de cette supplique : ils montreront que mon appel n'était pas seulement lancé en faveur des esclaves du Brésil, mais de toute la race nègre, de toute cette Afrique, où peu de temps après, allait surgir tout à coup la grande figure du cardinal Lavigerie.

« Presque sans exception, les évêques brésiliens ont déclaré dans leurs pastorales que la plus digne et la plus noble façon de célébrer l'anniversaire sacerdotal de Léon XIII était, pour les propriétaires, d'accorder la liberté à leurs esclaves, et pour les autres membres de la communauté de consacrer à des lettres d'affranchissement les dons qu'ils avaient l'intention d'offrir au Saint-Père.

« L'appel moralement unanime de nos prélats ne pouvait manquer d'exercer la plus grande influence sur le mouvement abolitioniste qui entraînait déjà l'opinion. Il a eu pour conséquence une manifestation religieuse et nationale qui, par sa grandeur même, montre que l'abolition n'est plus une cause de divergence entre les partis au Brésil... L'affranchissement de multitudes d'esclaves au nom du Saint-Père fera du jubilé l'avènement à la liberté de centaines de nouvelles familles brésiliennes.

« Ainsi, de tous les tributs déposés aux pieds de Léon XIII, celui du Brésil sera sans doute l'un des plus émouvants. Figurée par ces chrétiens libérés qui, de loin, prendront part à sa glorification universelle, cette offrande sera peut-être la seule à faire verser au Saint-Père des larmes de reconnaissance.

« Telle est, Éminence Révérendissime, la magnifique occasion qui s'offre au Souverain Pontife d'intercéder, d'intervenir, d'ordonner en faveur des esclaves brésiliens. De ces lettres d'affranchissement déposées au pied de son auguste trône, Léon XIII peut faire le prélude de l'émancipation universelle. Une parole adressée par Sa Sainteté aux proprié-

taires catholiques dans l'intérêt de leurs esclaves, chrétiens comme eux, ne retentirait pas seulement dans les vastes frontières du Brésil, elle atteindrait celles de la religion elle-même, elle pénétrerait comme un message divin partout où l'esclavage existe encore dans le monde.

« Le pape vient de canoniser Pierre Claver, l'apôtre des nègres : à l'époque de civilisation avancée où nous vivons, il reste malheureusement encore assez d'esclavage dans le monde pour que Léon XIII puisse ajouter à ses autres titres celui de Libérateur des esclaves.

« Quelques-uns de ses illustres prédécesseurs ont parfois réprouvé l'esclavage, lequel n'ayant d'autre origine que le trafic, se trouve, de ce chef, compris dans les Bulles qui ont condamné ce dernier. Mais les temps où ces immortels pontifes ont parlé ne sont plus les nôtres, l'humanité n'avait alors tenté aucun effort pour renoncer à un crime plusieurs fois séculaire contre l'Afrique, dont la race malheureuse paraît destinée à souffrir, sous des formes diverses, d'un seul et unique préjugé : sa couleur. Un acte de Léon XIII, généreux, ardent, spontané, contre la malédiction qui pèse sur cette race, serait un bienfait d'une portée incalculable.

« Nulle arrière-pensée politique n'intervient dans la supplique que j'adresse au chef du monde catholique en faveur des plus infortunés de ses enfants. Mon seul dessein est de mettre son cœur de père en communication directe avec le leur. De ce contact de la charité avec le martyre, ne peut jaillir que le flot de miséricorde que j'espère. De cette façon, le jubilé de Léon XIII inaugurera une ère de rédemption humaine, partout où la race nègre peut être considérée comme l'orpheline de Dieu. »

Le 10 février suivant, Sa Sainteté m'accordait une audience particulière. J'en rendis compte le même jour dans un article envoyé au journal *O Paiz*... Parmi les vieux papiers qui forment les *Parcelles de ma vie* (l'expression est tirée d'une lettre de l'empereur, autre vieux papier, précieux

pour moi comme une relique), celui-ci sera toujours l'un des préférés; l'émotion indicible qu'il dégage est de celles qui croissent avec les années... C'est pourquoi je le reproduis ici :

Le pape et l'esclavage.

« J'ai eu aujourd'hui l'honneur d'être reçu en audience particulière par le pape; cette entrevue m'ayant été consentie au sujet du problème politique qui m'a amené à Rome je veux retracer tout de suite l'entretien que j'ai eu avec Sa Sainteté et que j'ai rapporté du Vatican, sténographié, photographié dans ma mémoire. Ce fut une insigne bienveillance de la part du Saint-Père que de m'accorder cette audience en un temps où chacun de ses instants est d'avance réservé à des évêques, à des archevêques et à des catholiques éminents qui viennent lui apporter quelque présent à l'occasion de son jubilé.

« Le pape reçoit sans cesse des députations influentes de toutes les parties du monde, et leur adresse toujours une allocution chaleureuse. Ajouté à ses occupations quotidiennes, ce surcroît de travail ne laisse que peu de loisir au Saint-Père sur qui ses soixante-dix-huit ans, joints à la majesté de la tiare, commencent à peser; cependant, c'est en ces heures de repos que Sa Sainteté accueille individuellement les notabilités du monde catholique et s'entretient longuement avec elles sur les sujets particuliers qui les intéressent.

« Pour ma part, je n'étais qu'un inconnu, et qui ne venait rien apporter au pape. C'est en quémandeur que je me présentais. Je n'avais jamais rendu aucun service à l'Église et la question qui m'amenait exigeait que Sa Sainteté prît d'abord connaissance d'une série de documents et méditât un peu la grave réponse qu'elle allait me donner. Cela représentait un effort, et dans les circonstances spéciales du jubilé, l'attention à moi accordée par la plus haute de toutes les personnalités humaines est un acte auquel j'attache beaucoup de prix et

de reconnaissance. Je sais, en effet, que, dans mon humble personne, c'est aux esclaves du Brésil que Léon XIII a bien voulu réserver son accueil paternel; c'est aux esclaves du Brésil qu'il a permis d'approcher de son auguste trône, le plus sublime de tous les refuges.

« Le pape reçoit en audience particulière sans aucun témoin. Personne d'autre que lui n'occupe la salle où a lieu l'entrevue. Dans une pièce contiguë se tiennent un secrétaire et un officier de la garde; mais, une fois introduit dans le petit salon, le visiteur se trouve, portes closes, en la seule présence de Léon XIII. Quand je fus annoncé, le pape qui lisait un livre de vers latins, me fit signe de m'asseoir sur une chaise à côté de la sienne et me demanda en quelle langue il devait me parler. Je choisis le français.

« Mon impression pendant tout le temps de l'audience, qui ne dura pas moins de trois quarts d'heure, n'a rien de commun avec celle que j'ai pu ressentir en présence d'un des grands souverains du monde. Seul, le trône brésilien fait exception. Au Brésil, il n'y eut jamais homme plus accessible que l'empereur, ni maison plus accueillante que le palais de S. Christovão. Mais, en général, leur condition l'emportant sur celle du reste des mortels, les monarques sont élevés et grandissent dans la croyance qu'ils sont *meilleurs* que le reste de l'humanité. A tous les avantages de la papauté, comme institution monarchique, notamment l'éligibilité, il convient d'ajouter cette supériorité sur tous les autres souverains, que ces derniers naissent, vivent et meurent sur le trône, tandis que les papes ne parviennent à la royauté que dans les dernières années de leur vie, après avoir passé toute leur existence comme des hommes, le trône ne faisant pour ainsi dire, que couronner leur carrière. C'est dans ce caractère *humain* de la royauté pontificale que réside la condition principale de son prestige, de même que l'éligibilité en assure la durée illimitée, et l'esprit religieux, la sélection morale. Je dirai même qu'en se trouvant seul à seul avec le pape, l'idée du confessionnal l'emporterait sur celle des degrés du trône, si

l'on ne percevait aussitôt dans la franchise et la réserve de Sa Sainteté quelque chose qui exclut tout d'abord l'appréhension de se trouver en présence du confesseur intéressé à découvrir le fond de l'âme du visiteur. L'impression dominante est celle de la confiance absolue, comme si tout ce qu'on peut dire entre ces quatre murs prenait le caractère d'une conversation intime avec Dieu, dont le Souverain Pontife serait l'interprète et le médiateur.

« Les paroles qui tombèrent des lèvres du Saint-Père demeurent gravées dans ma mémoire et je crois qu'elles ne s'en effaceront jamais, non plus que la voix et le ton ferme dont elles furent prononcées. Le pape commença par s'excuser du temps qu'il m'avait fait perdre à Rome, tant ses devoirs étaient nombreux à ce moment-là. A quoi je répondis que mon temps ne pouvait être mieux employé qu'à attendre la parole de Sa Sainteté. « J'allais, dis-je à Léon XIII, me rendre aux États-Unis, où se trouve la plus grande partie de la race nègre de l'Amérique; mais quand nos évêques ont commencé délibérément et d'un commun accord, à propos du jubilé de Votre Sainteté, à réclamer l'émancipation des esclaves comme la meilleure et la plus haute façon de le célébrer au Brésil, j'ai pensé que je devais d'abord venir à Rome demander au Souverain Pontife de compléter l'œuvre de ces prélats, en condamnant l'esclavage au nom de l'Église. Si Votre Sainteté accordait son approbation à notre campagne abolitioniste, cela nous donnerait, dans la conscience catholique du pays, l'appui le plus efficace pour la réalisation complète de nos espoirs. »

« Le Saint-Père me répliqua : « *Ce que vous avez à cœur, l'Église aussi l'a à cœur.* L'esclavage est condamné par l'Église et devrait déjà avoir cessé depuis longtemps. L'homme ne peut être l'esclave de l'homme. Tous sont également fils de Dieu, *des enfants de Dieu.* J'ai été vivement touché du geste de vos évêques, que j'approuve entièrement, lorsque, d'accord avec les catholiques du Brésil, ils ont choisi mon jubilé sacerdotal pour lancer cet appel... Il faut maintenant mettre à

profit cette initiative des prélats, afin de hâter l'émancipation. Je vais parler dans ce sens. L'encyclique paraîtra le mois prochain, ou après Pâques, je ne saurais encore le dire... »

« Ce que nous souhaiterions, observai-je, c'est que Votre Sainteté daignât parler de façon que sa voix parvînt au Brésil avant l'ouverture du Parlement, qui doit avoir lieu en mai. La parole de Votre Sainteté exercerait la plus grande influence sur l'esprit du gouvernement et de la petite fraction du pays qui hésite encore à adhérer au mouvement national. Nous espérons de Votre Sainteté une parole dont la conscience de tous les vrais catholiques soit touchée. »

« *Ce mot, je le dirai, vous pouvez en être sûr, me répondit le pape, et quand le pape aura parlé, tous les catholiques devront obéir.* »

« Ces derniers mots, il me les répéta deux ou trois fois, toujours sous forme impersonnelle : non « quand j'aurai parlé », mais « quand le pape aura parlé ».

« Je crois avoir été absolument loyal envers mes adversaires dans l'exposé que je fis ensuite au Saint-Père du progrès des idées abolitionistes au Brésil. Léon XIII me posa diverses questions, auxquelles je répondis avec l'entière franchise que je devais, au pape d'abord, à mes compatriotes ensuite. Je montrai le mouvement abolitioniste au Brésil devenu le fait de la classe même des propriétaires, et j'attribuai, comme je le devais et comme il est juste, aux ouvriers désintéressés de la dernière heure la plus grande part dans la solution définitive du problème qui, sans leur générosité, serait resté insoluble.

« Je citai, comme des faits de la plus haute portée, la belle campagne de M. Prado [1] et l'effet moral produit par le noble pronunciamiento de M. Moreira de Barros. J'exposai comment l'histoire du monde n'offrait pas, donné par une classe possédante, d'exemple d'humanité comparable à celui des

1. Antonio Prado, homme d'État brésilien, membre du ministère qui abolit l'esclavage.

seigneurs brésiliens se désistant de leurs titres de *propriété-esclave*. J'ajoutai que c'était là la preuve que l'esclavage au Brésil avait toujours été une institution *étrangère*, contraire à l'esprit national, fait confirmé (cela je ne le dis pas au pape) par l'attitude des étrangers qui ont été chez nous et sont encore aujourd'hui, ceux qui ont témoigné le moins de sympathie au mouvement libérateur. Quant à la famille impériale, je répétai au Souverain Pontife que ce qui a été fait dans notre législation en faveur des esclaves est dû à l'initiative de l'empereur, encore que ce soit peu. « Une dynastie, ajoutai-je, a des intérêts matériels qui dépendent de l'appui de toutes les classes; partant, elle ne peut affronter la mauvaise volonté d'aucune d'entre elles et moins encore de la plus puissante de toutes. Mais la papauté, elle, ne dépend d'aucune classe; c'est pourquoi elle peut se placer au point de vue de la morale absolue, qu'aucune dynastie ne saurait adopter sans se détruire. » Parlant de l'actuel Président du Conseil, je dis au Saint-Père que c'était un homme auquel l'Église devait beaucoup, parce qu'il avait été au Brésil le principal auteur de l'amnistie qui mit un terme au conflit de 1873; mais que, dans cette question, nous n'avions aucun motif de supposer qu'il voulût aller au delà de la loi actuelle, ce qui était positivement contraire au désir unanime de la nation. « Ce que je viens solliciter de Votre Sainteté, déclarai-je, ce n'est pas un acte politique, tout incontestables qu'apparaissent pour la nation les conséquences politiques de la décision que j'implore. Heureusement, Votre Sainteté peut ne pas considérer les partis, mais seulement les principes. Et ce que nous souhaitons d'elle, c'est un mandement moral, c'est la leçon de l'Église sur la liberté de l'homme. Il n'est pas de gouvernement au monde qui puisse prétendre que le pape, en proclamant un principe de morale universelle, s'inquiète de savoir si ce principe est en conflit ou non avec les intérêts politiques de ce même gouvernement. Naguère, un prêtre brésilien a été arrêté pour avoir donné asile à des esclaves. Nous, abolitionistes, en donnant partout asile aux

fugitifs, ne faisons que ce que les évêques du Moyen Age firent en faveur des serfs. Le sentiment de la nation, cela je puis l'affirmer à Votre Sainteté, est unanime, et la parole du chef de l'Église, personne ne la contesterait. »

« Le pape me répéta alors que son encyclique abonderait dans les sentiments de l'Évangile; que la cause était sienne autant que nôtre; que le gouvernement même estimerait de bonne politique de reconnaître la liberté à laquelle tout fils de Dieu a droit par sa seule naissance, et que le pape parlerait, en même temps que de liberté, de la nécessité d'octroyer l'éducation religieuse à cette foule de malheureux, privés jusqu'aujourd'hui d'instruction morale.

« Le cardinal Czaki m'avait parlé également du devoir de donner l'éducation morale aux affranchis, et c'est dans ce sens, paraît-il, qu'en Amérique du Nord et aux Antilles, le catholicisme va tenter un grand effort. Sympathisant avec le principe de notre propagande et mettant en relief la responsabilité que nous, abolitionistes, avions assumée, le cardinal Czaki mit le doigt sur la véritable plaie de la race nègre, encore plus avilie peut-être qu'opprimée; se plaçant au point de vue catholique, il me déclara que le seul moyen de faire de ces esclaves d'hier des hommes moraux, c'était de répandre parmi eux l'éducation religieuse dont ils avaient manqué jusqu'ici. La réponse que j'avais faite au cardinal, je la fis aussi au pape : « Avant d'entreprendre le mouvement abolitioniste de 1879, expliquai-je au Saint-Père, le parti libéral auquel j'appartiens, par suite de la résistance des évêques en 1873 et malgré l'amnistie décrétée plus tard par les conservateurs, réclamait principalement la sécularisation des actes de la vie civile, presque tous encore confiés chez nous au pouvoir ecclésiastique : de là l'hostilité entre le libéralisme et l'Église. Mais, dès le début du mouvement abolitioniste, aucun autre problème ne compta. Neuf années ont passé ainsi, dans une véritable *trêve de Dieu* entre les hommes, quelle que soit leur position à l'égard de tous les autres problèmes. Le premier qui, à la Chambre, éleva la voix pour

demander l'abolition immédiate, le député Jeronymo Sodré, est un catholique éminent. Le co-propriétaire du journal abolitioniste de Pernambouc, M. Gomes de Mattos, qui soutient ma politique, est le président d'une société catholique. Les évêques et les abolitionistes travaillent actuellement d'un commun accord. Cette trêve a duré jusqu'à ce jour et j'espère qu'elle durera longtemps encore. Une fois l'esclavage aboli, il reste à protéger l'esclave affranchi et, dans ce domaine, aucune de nos lois n'empêche l'Église de s'assurer la clientèle de la race dont elle aura favorisé le rachat. Ce n'est pas nous, abolitionistes, qui mettrons obstacle au rapprochement entre les nouveaux citoyens et l'unique religion capable de les conquérir à la civilisation. Les vues du pays se tourneront alors vers d'autres problèmes : amélioration de la condition du peuple, création de la vie locale, dans lesquels peut et doit se continuer la trêve, ou mieux encore, l'alliance. Si l'Église s'acquiert la reconnaissance de la race au rachat de laquelle elle aura contribué, ce ne sont certes pas les abolitionistes qui conseilleront l'ingratitude aux affranchis. »

« Le pape m'écouta jusqu'à la fin avec la plus grande sympathie et ne m'en voulut pas de lui avoir demandé plus que le cardinal Manning n'avait jugé raisonnable pour moi de le faire. Son Eminence m'avait, en effet, conseillé de solliciter du pape la repromulgation des Bulles de quelques-uns de ses prédécesseurs, et moi je réclamais un acte *personnel* de Léon XIII. « Les circonstances changent, me dit le pape, les temps ne sont plus les mêmes; quand ces Bulles furent publiées, l'esclavage était fort dans le monde, aujourd'hui il prend heureusement fin.

« L'acte de Votre Sainteté, lui déclarai-je pour finir, sera une page de l'histoire de la civilisation dont s'illustrera votre pontificat... Votre encyclique s'élèvera très haut aux yeux du monde, dominant le mouvement de l'abolition comme la coupole de Saint-Pierre domine la campagne romaine. »

« Telle est, plus ou moins résumée, la longue audience particulière que Léon XIII me fit l'insigne honneur de m'ac-

corder et qui se termina par une bénédiction spéciale pour la cause des esclaves. J'avais auparavant envoyé au sous-secrétaire d'État, Mgr Mocenni, la récente pastorale de l'évêque de Rio, avec le regret de n'avoir pu me procurer les numéros d'*O Paiz* qui publiaient celles des autres prélats. J'eus néanmoins la chance de retrouver en coupures les instructions des évêques de Marianna, de Rio Grande du Sud et celle de l'archevêque de Bahia, qui toutes furent remises au cardinal Rampolla. Quant à l'admirable mandement de l'évêque de Diamantina, auquel je fis spécialement allusion au cours de mon entretien avec le pape, je ne pus le retrouver. Avec l'encyclique promise et déjà annoncée dans toute l'Europe, ces pastorales formeraient un beau livre consacré à la fraternité humaine.

« Mon séjour prolongé à Rome m'empêcha de retourner aux États-Unis où le temps m'aurait d'ailleurs manqué pour réaliser mes desseins. Malgré quoi, je suis satisfait, voire content. La parole du pape aura sur tous les fidèles une influence plus grande que toute autre manifestation en faveur des esclaves. Aucune conscience ne refusera au chef de la religion le droit de se prononcer sur un fait tel que l'esclavage, lequel crée entre maîtres et esclaves un lien qui engage la responsabilité des âmes. Dans la manière de s'exprimer de Léon XIII, je n'ai pas senti la moindre hésitation, la plus légère préoccupation de détourner l'enseignement moral pour l'adapter aux circonstances politiques. Je n'y ai vu que la conscience morale, rayonnant comme un phare, indifférente au naufrage de ceux qui ne se guideraient pas par elle.»

Rome, le 10 *février* 1888.

Comme le cardinal Czaki avait eu raison de dire que j'allais porter au pape un véritable « bonbon »!... Malheureusement la diplomatie se mêla de la question, le ministère conservateur s'alarma de l'intention manifestée par le pape et réussit à ajourner la publication de l'encyclique... Le retard

fut suffisant pour qu'elle ne parût qu'après le décret d'abolition... Entre la chute du ministère Cotegipe et celle-ci, l'espace fut en effet si court que la belle œuvre de Léon XIII fut connue seulement alors qu'il n'y avait plus d'esclaves chez nous. Cependant la bénédiction donnée à notre cause par le Saint-Père, la parole qu'il avait promis de proférer depuis la fin de février, c'est-à-dire encore sous le cabinet Cotegipe, le pays ne les apprit que par mes révélations... La surprise de l'émancipation totale fut si agréable à Léon XIII que, comme post-scriptum à sa lettre lapidaire sur l'esclavage, il envoya à la Princesse Impériale la Rose d'Or.

Mon rôle fut, on l'a vu, très humble. Simple porteur pour le cardinal Rampolla et Mgr Mocenni de lettres de présentation du cardinal Manning, je ne fis, en remettant à Léon XIII les instructions pastorales de nos évêques sur son jubilé, que lui offrir un sujet de méditation à tous égards digne de lui... L'imagination du pape embrassa d'emblée toute la grandeur du service qu'il pouvait rendre à l'humanité, toute la sublimité du thème offert à son encyclique... S'il est une chose dont je puisse me flatter, c'est d'avoir rattaché comme une aspiration commune à la cause des esclaves du Brésil la cause non moins émouvante de ceux de l'Afrique... Peu de mois après la déclaration que j'avais implorée du Saint-Père, le cardinal Lavigerie arrivait à Rome et le pape l'investissait de la croisade africaine qui fut le couronnement de sa vie... Dans une lettre de l'*Anti-Slavery Society*, M. Charles Allen me fit l'honneur de reconnaître que j'avais préparé auprès du pape la voie à Mgr Lavigerie... Ce qu'on peut du moins remarquer dans les discours du grand apôtre de l'Afrique et dans ce qu'il a tant de fois déclaré *ex abundantia cordis*, c'est qu'à son arrivée à Rome, il trouva Léon XIII possédé, dominé, enflammné de la ferveur anti-esclavagiste... La seule part qui me revienne en tout cela, c'est à l'occasion de son jubilé sacerdotal et de la canonisation de Pierre Claver, — occasion si favorable à l'épanouissement de tant de généreuses initiatives et aspirations de son règne — d'avoir

eu la chance d'attirer le grand esprit de Léon XIII, que se disputaient alors tant de sollicitations diverses, sur le problème qui pouvait le plus fortement s'emparer de lui.

L'impression que je rapportai de Rome fut très vive... Vers la fin du mois d'avril, comme on ignorait encore jusqu'où irait la réforme annoncée par le nouveau cabinet João Alfredo [1], j'assistai à une fête de libération en masse dans une fazenda de Parahyba, et le souvenir qui me revint alors à la mémoire fut celui des merveilles du Vatican... Quelles émotions que celles de l'abolition! Comme tout s'y fondait en une même note d'une harmonie mystérieuse et intime, comme si le cœur des esclaves avait à ce moment-là battu à la place du nôtre! Voici le passage où j'ai décrit cette émotion ressentie à la fête de Belle-Alliance :

« Il y a trois mois, j'avais le bonheur d'assister à une messe dite par le pape dans la chapelle Sixtine. Je n'espérais pas alors que l'heure de l'abolition fût si près de sonner, et peu confiant dans la Régence qui était pourrait-on dire la vice-royauté de l'esclavage, j'étais allé demander à Léon XIII de prononcer une parole qui pût toucher le sentiment religieux de la Princesse... Combien je me trompais, et qui n'en faisait autant, à commencer par le Président du Conseil lui-même!

« Pendant cette messe où tout était nouveau pour moi, et tandis que la figure du pape, entouré des cardinaux, fixait l'attention générale, ravi par cette musique de la Sixtine, qu'on n'écoute pas sans songer que la voix humaine est, parmi tous les instruments, la seule qui s'élève au-dessus de la terre, je ne pouvais détacher mes regards de la voûte où se déroule la plus grande page de beauté qui ait été écrite par l'homme...

« Quelle occasion unique que celle de cette cérémonie et de cet accompagnement pour relire la bible de Michel-Ange et méditer son poème de la création!... Eh bien! l'office célé-

1. Le ministre qui abolit l'esclavage au Brésil, le 13 mai 1888.

bré à Belle-Alliance a ravivé en moi l'émotion ineffable de la Sixtine. Sans doute, le Souverain Pontife n'y était pas, ni le chœur angélique, ni les fresques de Michel-Ange... Mais d'autres éléments de grandeur s'y trouvaient réunis : le prêtre bénissant au nom du Saint-Père la réconciliation de deux races; les larmes coulant de tous les yeux; l'anxiété et le suspens aussi bien chez ceux qui allaient octroyer la liberté que chez ceux qui allaient la recevoir; cependant que nous gagnait la plus douce de toutes les émotions : celle de voir s'effacer les ténèbres de l'esclavage sur le front d'une race, et, *fiat lux* sublime, celle de voir l'esclave, hier argile informe, se réveiller homme, tel l'Adam de Michel-Ange dans la clarté matinale de la création... La pensée se reportait à près de quatre siècles en arrière, à la première messe célébrée au Brésil, lorsque le pays reçut le nom de Terre de Sainte-Croix... Il n'a pas fallu moins de quatre siècles pour que la croix y retrouve son véritable sens de symbole de la rédemption et la messe, sa signification du sacrifice de Dieu pour l'homme!

« Les esclaves, se tenant devant leur maîtresse qui allait les rendre à la liberté, levaient parfois les yeux vers Notre-Dame de la Miséricorde, dont on voyait la statue dans une niche au-dessus de l'autel; et, confondant deux grandes reconnaissances, il leur semblait voir les rubis de la main divine, tels des larmes de sang se poser par instants sur la tête de leur rédemptrice agenouillée [1]... »

Ah! où est le temps où l'on écrivait ainsi, quand c'était le cœur seul qui dictait les mots, et si vite que la plume ne parvenait pas à le suivre! Si je n'avais gardé, pour la relire, cette page, souvenir de mon voyage à Rome, où je retrouve la sympathie et la ferveur de Léon XIII pour notre cause,

1. La dame à laquelle je fais allusion ici était une de nos compatriotes qui avait épousé à Paris un Russe, jeune et élégant. Il existe de cette dame un admirable portrait, grandeur nature, de Richter. Le charme et la douceur de Mme Haritoff, la si populaire « Dona Nicota », lui prêtaient une beauté réellement expressive qui, jointe à ses longs cheveux noirs, à ses grands yeux lumineux, à son teint d'un brun mat et à la grâce harmonieuse de son corps, avait pour les étrangers un caractère tout particulier, éminemment brésilien.

combien s'en trouverait amoindrie pour moi l'émotion humaine de la campagne abolitioniste! Pourquoi l'idée de lancer cet appel, qui aurait dû se présenter tout d'abord à mon esprit, m'est-elle venue si tard? Je veux croire pourtant que tout s'est produit à son heure dans cette succession d'événements, tant ils furent précipités... Le souvenir de cette visite à Rome, suivie de si près par l'abolition, puis la chute de la monarchie — laquelle mettait forcément un terme à ma carrière politique — ne pouvait que grandir, dans le vide où me plongeait l'achèvement de ma tâche, dans l'impossibilité où j'étais d'entreprendre un autre effort équivalent... Une nouvelle vie allait dater pour moi de ces impressions religieuses reçues dans l'ardeur d'un combat où s'accomplissait et se résumait mon action de militant... A partir de cette courte entrevue avec Léon XIII, une nouvelle couche se dessine insensiblement dans ma formation, ou plutôt la couche primitive commence à se révéler après les longues années où le filon d'or de l'enfance a été perdu... Quelle que soit la vérité théologique, je crois que, d'une façon ou d'une autre, Dieu nous tiendra compte de l'utilité pratique de notre existence; et tant que l'esclavage n'était pas aboli, je suis convaincu que je ne pouvais mieux employer mes forces qu'à le combattre. Cette vie extérieure, je le sais bien, ne peut remplacer la vie intérieure, quand bien même l'esprit de charité, l'amour du prochain ne cesseraient de nous soutenir dans notre travail. La satisfaction d'accomplir envers les autres, si humble que soit la sphère de chacun, un peu de bien, d'aider à éclairer d'un rayon, ne fût-ce que d'espérance, des vies obscures et pour ainsi dire souterraines comme l'étaient celles des esclaves, c'est là une joie intense, capable à elle seule d'effacer le souvenir de nos privations personnelles, et de nous préserver de l'envie et de la déception. Semblable joie, tous ceux qui prirent part au mouvement abolitioniste ont dû l'éprouver. Tant que devait durer la lutte contre l'esclavage, la religion ne devait pas sortir pour moi de son état latent d'action humanitaire... Souvent même, la religion ne par-

vient pas à se dégager de la tâche ordinaire de la vie, et c'est seulement quand cette tâche finit ou s'interrompt, que les examens de conscience commencent, que l'on veut pénétrer le mystère, que l'on sent la nécessité d'une croyance qui explique la vie. Jusque-là, le rôle même que nous remplissons nous suffit; le critique n'apparaît pas sous l'homme agissant; le doute ne distrait pas de l'action extérieure. Si restreint que soit le cercle tracé autour de nous, l'imagination s'y confine, tant que nous sommes un simple instrument, et la vie intérieure ne s'insinue même pas dans la conscience. L'action est alors une distraction. Et c'est seulement quand elle cesse, que, dans une certaine catégorie d'esprits, les affinités supérieures se prononcent... Pour ceux qui succombent dans cette phase, j'admets que le bien qu'ils ont pu faire élimine une partie de l'impureté qu'ils portent dans leur inconscience morale, ou religieuse. Je ne puis évoquer aujourd'hui mon voyage à Rome en 1888, sans penser que des germes qui sommeillaient alors parmi les premières impressions de mon enfance, se sont ranimés pour éclore plus tard, à la chaleur d'autres influences... Ce n'est pas en vain que je suis allé à Rome pour ce qui est de ma foi.

LA FÉDÉRATION AU BRÉSIL

(Extraits d'un discours prononcé à la Chambre des Députés, 1885).

En remerciant cette auguste Chambre du privilège d'urgence qu'elle a bien voulu m'accorder, je serai le premier, monsieur le Président, à ne voir dans cet acte, de la part des conservateurs, ou plutôt du petit nombre d'entre eux qui ont montré la générosité de s'y associer, autre chose qu'une courtoisie d'adversaires prenant congé à la veille d'engager la bataille. De la part du parti libéral toutefois, au moment où l'enceinte du Parlement est occupée par les forces du gouvernement personnel, cet acte signifie la résolution de laisser un grand drapeau national, celui de la fédération, flotter sur cet édifice.

Je prie mes honorables collègues de me faire l'honneur de m'écouter en silence.

Le sujet que j'ai à traiter est si grave qu'il me met dans l'obligation de mesurer chaque parole; il me fait sentir, comme les orateurs antiques, que la tribune est un lieu sacré. En ce moment, en effet, j'assume la plus grande responsabilité qu'un Brésilien, homme public ou simple particulier, puisse prendre sur lui : celle de toucher à l'intégrité de son pays pour demander qu'elle soit refondue dans un moule différent de celui qui existe depuis que nous nous sommes constitués en nation indépendante. Je viens proposer, dans les limites que j'aurai l'occasion de justifier, la fédération monarchique du Brésil. Aujourd'hui donc, dans cette Chambre, revit le projet qu'en octobre 1831, le parti libéral soumit au Sénat et qui est l'expression du libéralisme fort, mâle et patriotique, de la génération qui fit le 7 avril.

L'article unique de ce projet est ainsi conçu :

« Les électeurs reconnaîtront à leurs élus la faculté spéciale de réformer les articles de la Constitution qui seraient contraires à la première proposition suivante : 1° Le Gouvernement de l'Empire du Brésil sera une monarchie fédérale. »

C'est ce projet qui donna lieu à l'Acte Additionnel, et c'est substantiellement le même — pour autant que ses autres parties soient toutes comprises dans le vaste plan d'une nouvelle constitution fédérale — que j'ai l'honneur de déposer sur le bureau, signé par la majorité du parti libéral de cette Chambre.

Cela montre, monsieur le Président, qu'il en est des grandes idées destinées au gouvernement du monde comme de Jupiter enfant : elles peuvent rester dans le berceau, cachées aux colères du pouvoir qu'elles sont appelées à détrôner un jour; il leur arrive de devoir chercher refuge en quelque point obscur de la terre et dans d'humbles cœurs; peut-être même les Curètes devront-ils se charger d'étouffer leurs vagissements sous le fracas de leurs boucliers, pour qu'on ne les entende point; mais vienne le jour marqué par le destin, et le nouveau pouvoir saura se présenter dans toute sa force et sa maturité pour réclamer l'empire qui lui appartient.

. . . . . .

Jusqu'à présent, monsieur le Président, on pouvait supposer, à cause du silence relatif qui entourait cette idée, privée d'une presse à elle et d'hommes publics pour la défendre, que la revendication de l'autonomie locale avait déserté la conscience du pays; mais le fait qu'elle apparaît aujourd'hui revêtue de la signature de la majorité des membres du parti libéral de cette assemblée, montre, comme je l'ai dit, qu'elle n'est pas tout à fait morte; aussi le retentissement que l'initiative du parti libéral va éveiller dans toutes les provinces en leur dénonçant la raison de leur atrophie, rencontrera-t-il beaucoup plus de sympathie, d'intérêt et d'enthousiasme,

que n'en rencontra l'immense cri lancé en faveur de l'émancipation d'une race esclave.

Emerson, le grand penseur américain, a écrit un jour : « Toute révolution, si grande soit-elle, n'est au début qu'une idée dans l'esprit d'un seul homme. »

La fédération va contre les vieilles traditions monarchiques et contre les modernes traditions latines; mais il serait impossible de dire quel homme a senti le premier cette idée éclore dans son esprit et à quel moment de notre évolution. Ce que nous savons, c'est qu'elle illumine notre histoire tout entière, avec ses martyrs et ses héros. Sœur jumelle de l'indépendance, si celle-ci a essayé de l'étouffer dans le berceau, c'est par suite d'une idée erronée et de préjugés anciens, qui lui ont fait repousser instinctivement l'autonomie locale.

Mais, en réalité, tandis que l'abolitionisme, à de rares exceptions près, est un phénomène d'apparition récente, le fédéralisme est un phénomène de tout notre passé. Nous le rencontrons dans l'accroissement graduel et lent de notre pays; nous le trouvons associé aux anciennes capitaineries; nous le découvrons avant l'indépendance et malgré elle, sous le règne de Dom Pedro I, durant toute la Régence et les quarante-cinq années de ce règne, pendant lesquelles la centralisation s'est perfectionnée, mais n'a pas effacé complètement l'esprit qui vivifie toute l'histoire brésilienne.

En effet, Monsieur le Président, l'idée fédérale est liée dans toute notre vie politique aux espoirs d'émancipation nationale. L'indépendance fut faite à son profit et à son ombre. Mais la constitution octroyée par l'Empereur l'étouffa dès le début. Cette Constitution provoqua certaines réactions, telles par exemple que la création de la Confédération de l'Équateur, à laquelle mirent un terme les exécutions de Pernambouc et du Céará; cependant le sentiment local, indistinct et inconscient comme tous les forts sentiments populaires, ne mourut pas de ce coup. D. Pedro I le rencontra devant lui dans son voyage au Rio Grande du Sud, le retrouva encore dans le retentissement soulevé, dans le pays

par la chute de Charles X; dut céder à sa force à Ouro Preto, et fut enfin écrasé par elle au Campo de Sant'Anna, sans se douter qu'il se trouvait toujours devant le même mouvement.

. . . . . .

Quatre raisons imposent l'indépendance des provinces à l'esprit de tous les Brésiliens. En premier lieu, et suffisante par elle-même, il y a celle des distances énormes qui séparent ces provinces les unes des autres.

En deuxième lieu, il faut tenir compte de la diversité d'intérêts, point sur lequel il n'y a pas à insister : soutenir que le peuple qui habite les rives de l'Amazone est le même que celui qui habite les bords du Paraná, ne serait-ce pas aussi absurde que d'affirmer que les intérêts des peuples de Grande-Bretagne ne diffèrent pas de ceux des peuples qui habitent les rives de la mer Noire?

Le troisième point, c'est que, tant que le gouvernement des provinces sera subordonné à une délégation centrale, il ne pourra être véritablement provincial.

Il existe enfin une quatrième raison : c'est l'impossibilité d'empêcher, en dehors de l'autonomie absolue, l'absorption toujours plus grande des provinces par l'État. En effet, plus l'organisme central s'appauvrit et précisément dans la mesure où il affaiblit les provinces, plus les ressources provinciales sont absorbées par la collectivité appelée État...

L'ENTERREMENT DE L'EMPEREUR [1]

Les restes mortels de ce grand Brésilien seront transportés de la Madeleine à Saint-Vincent de Fóra, à Lisbonne, avec toute la pompe qui convient à un convoi royal. Dans cette cérémonie grandiose, propre plus qu'aucune autre à frapper l'imagination de ceux que les desseins de la Providence intéressent plus que l'intrigue humaine, on ne pourra dire quel sera l'élément le plus dramatique et le plus saisissant.

Tout s'unit pour donner à cette démonstration émouvante une grandeur originale et suggestive. Le premier caractère de ce deuil est d'être universel. Le monde entier y prend part avec la conviction de rendre hommage à l'une des figures d'élite de l'humanité. Et c'est la France, cœur et cerveau de la race latine, qui se fait l'organe de la vénération unanime de deux mondes, le conducteur de cette pompe funèbre.

Quel Brésilien ne serait ému et fier de l'inoubliable spectacle qu'offrira tout à l'heure la ville de Paris? Sous le commandement du général Saussier, la garnison rendra les honneurs militaires à celui qui, durant cinquante ans, fut l'âme de notre armée et de notre marine, au chef pour qui se firent tuer loyalement les Caxias, les Hervaes, les Porto-Alegre, les Amazonas et d'innombrables soldats de tout le continent brésilien.

Cette escorte formera à elle seule une grande armée, et son déploiement en l'honneur d'un exilé, non seulement ajoutera à la magnificence de la France, mais donnera un exemple de la magnanimité et de l'hospitalité désintéressée de ce pays.

De telles obsèques prendront même l'aspect d'un congrès

1. Dom Pedro II, Empereur du Brésil. Détrôné le 15 novembre 1889, il mourut à Paris en décembre 1891.

de l'esprit humain. L'Europe y verra pour la première fois, les Sciences et les Lettres, conduisant les funérailles de la Royauté. Ce sont elles, en effet, que l'empereur préférait à tout dans cette capitale de la culture qu'est Paris; et ce sont ses confrères de l'Institut qu'il désignerait, s'il le pouvait, pour se tenir près de lui, avant les héritiers d'anciens titres et les représentants de la plus haute hiérarchie sociale. De son côté, le monde littéraire et savant ne se joindra jamais au cortège d'un souverain avec une aussi pleine conscience d'accompagner un collègue vers son dernier repos. La France ne sera pas la seule à y représenter la pensée. Sinon en personne, du moins en esprit, les grandes figures intellectuelles d'autres pays participeront à cette manifestation, parce que Dom Pedro II fut le correspondant et l'ami de nombreux hommes illustres, et de tous, un appréciateur intelligent. Dans ce défilé innombrable, les premiers pourtant aux yeux de la foule seront les hauts dignitaires de l'Europe monarchique et de la France républicaine, réunis pour rendre un suprême hommage au chef exilé de la monarchie d'Amérique. Ainsi cette solennité suffira à donner une idée du changement opéré dans les opinions politiques du peuple parisien. Paris n'est plus le repaire, qu'il fut parfois momentanément, d'un jacobinisme qui ne trouve de satisfaction que dans le crime et de plaisir que dans le sang. La République française n'est plus la contrainte exercée sur les masses timorées par une insignifiante minorité, fanatique et autoritaire; elle se fonde aujourd'hui sur l'opinion et non sur la force; elle légitime son existence, non par un dogme de politique sectaire, mais par le libre jeu du suffrage universel. C'est pourquoi, loin de commettre l'erreur grossière de confondre le militarisme sud-américain avec les institutions démocratiques, elle se plaît à reconnaître dans la souveraineté constitutionnelle que Dom Pedro a si admirablement représentée pendant un demi-siècle, un régime parlementaire différent à peine par la forme extérieure des gouvernements républicains les plus avancés. De ce point de vue élevé, la France républicaine

peut offrir le tribut de son respect à celui qui personnifia dans l'histoire de l'Amérique du Sud, sous le drapeau de la monarchie constitutionnelle, une longue, calme et continuelle exception en faveur de la loi, de la liberté et du bien public. Et en cela les États-Unis, en tant que véritable démocratie et première nation américaine, partagent doublement cette manière de voir, comme en témoignent les articles éloquents de leur presse.

La nation brésilienne se sent en ce moment sous le poids d'une dette immense envers la France. Si, dans le pays auquel il voua toute sa vie, des préoccupations très diverses, dues surtout au bouleversement moral et politique consécutif à une substitution inadéquate de régime, détournent de lui, à l'heure même de sa mort, les pensées d'une grande partie de notre peuple, un jour viendra sans doute où, sans distinction de partis, la nation entière saura gré à la France d'avoir généreusement rempli envers l'Empereur défunt les devoirs qui, selon les lois naturelles, lui incombaient plutôt à elle-même. Ils ne manquent pas, ils sont même légion les Brésiliens qui, en ce jour, suivront par la pensée la première étape de ce convoi funèbre, qu'en fille affectueuse, la Princesse Impériale aura le douloureux privilège de conduire à travers la France et la Péninsule ibérique.

Les Français se distinguent par le génie des arts, et ce don ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans l'ordonnance de leurs solennités publiques. A lui seul, Paris offre un cadre unique et toujours prêt pour les grandes glorifications populaires. Qu'on ajoute à la pompe inusitée de ce cortège l'incomparable perspective de la route qu'il doit parcourir, parmi une foule immense, entre deux haies ininterrompues de soldats; quiconque a vu la capitale dans l'une de ces occasions où elle semble faire appel à toutes ses ressources pour affirmer son incontestable prééminence pourra se représenter le tableau qui s'y déroulera aujourd'hui, dans l'apothéose de Dom Pedro II. Mais infiniment plus que tout cela, il eût souhaité d'être enterré parmi nous, et il n'est pas douteux que

l'idée touchante de le faire reposer, dans le cercueil, sur une couche de terre venue du Brésil, n'ait interprété son vœu le plus cher.

Au brillant cérémonial de la Madeleine, il eût préféré, en l'absence de tous ceux qu'il considérait comme ses amis, le modeste accompagnement de ses compatriotes les plus obscurs, et à la présence d'une des premières armées du monde, une poignée de soldats et de marins lui rappelant les glorieuses campagnes dans lesquelles son cœur avait frémi de toutes les émotions nationales. Cependant, ce fut sa destinée de mourir loin de sa patrie, et ce sera une consolation pour tous ceux qui vénèrent son nom, de savoir que, dans son exil, il reçut encore de la glorieuse nation française les suprêmes honneurs dont il était digne. En ce jour, tout cœur vraiment brésilien bat dans la poitrine de la France.

9 *décembre* 1891.

INFLUENCE DES ÉTATS-UNIS

Je n'aurais certainement pu vivre deux ans aux États-Unis sans me sentir sur quelque point modifié par l'influence nord-américaine. L'Europe est l'Europe, l'Amérique du Nord tout autre chose. Chez les Américains, — si on considère le pays comme une personne morale — le bronze du caractère, le fonds d'expérience humaine, le sens de la vie sont anglo-saxons. Pas plus que l'Australie ou le Canada, les États-Unis ne peuvent renier leur origine. Atténué ou accru, le sédiment anglo-saxon éclate dans le courage et la ténacité, la dureté, l'impénétrabilité, l'esprit d'entreprise et d'indépendance de la race, non moins que dans l'instinct populaire brutal et cruel, les rixes sanglantes, l'ivrognerie, le lynchage, la soif insatiable d'argent et dans maint autre trait encore, le besoin de propreté physique et morale, l'esprit de conservation, l'émulation et l'amour-propre nationaux, la religion, le respect de la femme, l'aptitude à un gouvernement de liberté.

Et cependant, quelle différence entre l'Américain et l'Anglais! Ils sont coulés dans des moules si différents qu'on est forcé, pour expliquer une telle diversité, d'admettre un facteur de modification plus fort que l'influence des institutions sociales, une influence géographique, par quoi chaque grande région de la terre finirait par produire, avec le temps, une race propre, différente de toutes les autres.

Sans doute, les institutions modifient le caractère d'un peuple; mais il n'est pas prouvé jusqu'ici qu'elles puissent modifier le type physique, ni le tempérament. En quoi un Grec de l'époque de Miltiade pouvait-il différer d'un Grec du temps d'Alexandre ou de celui de Trajan? Et un Napo-

litain sujet d'Alphonse le Grand, d'un Napolitain sujet d'Humbert Ier? Ou encore un Portugais de l'époque manuéline, d'un Portugais d'aujourd'hui?

La comparaison du mécanisme politique et social en Amérique du Nord et en Angleterre est presque tout entière favorable à celle-ci. Soit politiques, soit judiciaires et aussi bien publiques que privées, les institutions anglaises l'emportent en dignité, en sérieux, en respectabilité. Impossible d'imaginer à la Chambre des Communes, le procédé du *lobbjing;* dans l'administration anglaise le *spoils system,* dans un tribunal anglais, le *squaring;* il n'existe pas un bout du sol anglais où les citoyens ne se fient qu'à la justice qu'ils se font eux-mêmes, comme dans les lynchages. A quiconque a affaire à l'administration ou se trouve au pouvoir de la justice, l'organisation américaine offre infiniment moins de garanties d'équité ou une protection bien inférieure à celle du système anglais.

D'autre part, pour faire son entrée dans la vie publique il faut, aux États-Unis, se concilier les bonnes grâces de personnages fort différents de ceux qui, en Angleterre ouvrent aux débutants les portes de la politique, sans compter le catéchisme qu'il leur faut apprendre et qui est autrement relâché. L'intervention du penseur, de l'écrivain, de l'homme compétent, est beaucoup plus sensible en Angleterre qu'aux États-Unis, où les masses subissent des influences qui n'ont rien d'intellectuel et ne font aucun cas de l'esprit. En effet, tout ce qui est supérieur porte la marque de l'individualité et par là même suppose le dédain de la masse quel qu'il soit, le génie politique est pour celle-ci levain de révolte. En lui-même, le citoyen des États-Unis est inférieur au citoyen anglais. Pour faire figure d'unité dans la politique américaine, l'individu est forcé de s'inscrire dans un parti et, dès lors, de renoncer à sa propre personnalité. En Angleterre, cet esclavage partisan n'existe pas. Le pays est gouverné, comme les États-Unis, par deux partis qui s'équilibrent et alternent, avec cette différence que les partis anglais sont des

partis d'opinion et non, comme en Amérique, des machines dont un certain nombre de *boss* déclanchent et dirigent les mouvements.

Mais si nous considérons l'individu en dehors du mécanisme politique, sans rapport avec l'administration ni la justice et renonçant au droit de gouverner ses concitoyens, il est certain que les États-Unis sont par excellence le pays de la liberté. Les Américains sont une nation qui voudrait vivre sans gouvernement et elle est reconnaissante à ses gouvernants de deviner cette aspiration. De là la popularité de ses Présidents : ils ne portent pas ombrage au pays, ils ne pèsent pas sur la nation. Cette pression de haut en bas du gouvernement sur la société à laquelle l'humanité est habituée depuis un temps immémorial — au point de ne pouvoir vivre sans elle — cette pression se fait sentir aux États-Unis moins que partout ailleurs, voire en Angleterre, où la protection gouvernementale est toujours présente. La colonne de l'autorité accable moins les épaules de l'Américain que celles de tout autre citoyen au monde; d'où la respiration la plus franche, la plus pleine, la plus profonde qui soit.

Le gouvernement peut être meilleur, plus parfait en Angleterre. Qu'importe cela à l'homme qui souhaite voir se restreindre chaque jour l'action du pouvoir public et aspire à n'avoir plus rien à voir avec celui-ci? Le problème qui se pose est celui-ci : cette colonne de l'autorité, actuellement si légère aux États-Unis, ne pourrait-elle pas devenir quelque jour la plus lourde de toutes? Il est bien possible que le système américain corresponde, en tenant compte de la différence d'époque et de progrès, à cette liberté personnelle qu'ont toujours connue les races auxquelles une faible densité de population dans un pays neuf offrait un espace presque illimité où se répandre. Au fond, cette extrême liberté n'est qu'une forme d'individualisme, d'isolement, de vie à part, de responsabilité non encore formée par la vie en société. Pris à part, l'Américain peut bien être, comme il le prétend, le plus libre de tous les hommes; mais en tant que

citoyen, le contrat social ne lui offre pas les mêmes garanties qu'à l'Anglais, par exemple. Si l'autorité pèse moins lourdement sur ses épaules, le sentiment de la responsabilité, par contre, est beaucoup plus inconsistant dans sa conscience.

Ce que le gouvernement américain n'est, en aucune façon, c'est le gouvernement du *meilleur*, à quoi tendaient les démocraties antiques. La Présidence de la République peut y être un gouvernement personnel, du moins quelques-unes ont-elles encouru cette accusation; mais il est impossible de signaler, au XIX^e^ siècle, un homme vraiment influent aux États-Unis, un Gladstone ou un Gambetta américain. La nation admet les tuteurs, les directeurs, les conseillers et répudie tout ce qui sent le *patronizing* ou se donne auprès d'elle des airs de protection ou de condescendance. Ce qui fait à ses yeux l'importance et le prestige d'un homme d'État, c'est la somme de confiance qu'il lui inspire, le réflexe de satisfaction qu'il donne à l'Oncle Sam.

L'idée que son gouvernement est le plus fort du monde et celui qui dissimule et économise le mieux cette force fait tout l'orgueil de l'Américain. Entre le militarisme européen et la démocratie désarmée des États-Unis peut éclater quelque jour un conflit qu'il semble paradoxal d'imaginer aujourd'hui; toutefois, jusqu'à ce qu'il ait fait ses preuves dans une grande guerre étrangère, comme il les a faites dans une guerre civile, le système américain, malgré sa solidité et sa souplesse, ne saurait prétendre à la supériorité sur la vieille contexture européenne.

Les États-Unis n'ont pas encore connu les périls contre lesquels doit se prémunir l'Europe. Un gouvernement qui change tous les quatre ans peut se dire le plus fort du monde; il n'en reste pas moins qu'il n'a pas eu l'occasion de montrer cette force dans les mêmes conditions que les autres et en face de gouvernements toujours en armes et toujours sur le qui-vive, il ressemble à ces magnifiques transatlantiques aux salons illuminés, aux vastes ponts-promenades, aux cabines luxueuses en face des navires de guerre.

Auprès de l'Angleterre, les États-Unis sont à peu près comme la *prairie* américaine auprès de la cour intérieure d'un château normand. Là, c'est partout le large, la plaine sans borne; ici les hautes murailles qui vous enserrent, et vous racontent l'histoire du passé. En Angleterre, ce passé pèse sur le présent et le limite; en Amérique, pas de regard possible en arrière. C'est ainsi que l'Américain connaît un sentiment d'indépendance qui le ferait, comme le Grec antique, se croire esclave à demi si on lui donnait un roi, alors même que la royauté lui vaudrait une part accrue de droits et d'influence dans la société. Voilà en quoi consiste la « plus grande liberté » américaine : dans le sentiment de l'égalité hiérarchique entre gouvernants et gouvernés.

Une telle idiosyncrasie ne risquait pas de m'influencer. De toute évidence, elle n'était à mes yeux que le résultat des conditions dans lesquelles le pays s'était développé; si l'indépendance américaine avait eu pour chef un prince anglais, comme la nôtre un héritier du trône, au cours d'un siècle de croissance et de progrès, les États-Unis auraient connu, envers la maison régnante, la même *loyalty* que les Anglais. Si, de notre temps, la royauté a subi le changement que l'on peut observer entre le règne de Jorge IV et celui de la reine Victoria, la métamorphose eût été plus grande encore aux États-Unis où Mr King ou Mrs Queen serait une personnalité beaucoup plus populaire que M. le Président et recevrait chaque jour des poignées de main plus énergiques ou de plus familières cartes postales. Si, au Brésil, la monarchie n'a été qu'une simple magistrature populaire, qu'eût-elle été aux États-Unis, où le principe actif, la force corrosive de la démocratie sont bien plus vifs? Néanmoins une telle monarchie eût exercé sur les vieilles monarchies européennes une plus grande influence que la République et, sur le reste de l'Amérique, une influence toute différente.

Après l'accueil reçu par Dom Pedro II aux États-Unis, il n'était plus permis de douter que, pour la classe intelligente et cultivée du pays, la monarchie constitutionnelle, repré-

sentée par une dynastie comme la dynastie brésilienne, était un gouvernement bien supérieur aux prétendues républiques de l'Amérique latine. Peut-être un orateur s'adressant aux foules américaines ne parlerait-il pas ainsi; peut-être affirmerait-il au contraire, que la pire des Républiques est toujours un progrès sur la meilleure des monarchies. Mais ce ne serait là que triste privilège de démagogue et je sais que tel n'était pas le sentiment des Washington, des Hamilton, des Jefferson, ni de tous ceux qui s'efforcent de suivre leurs traces. Le républicanisme nord-américain ne pouvait avoir sur moi qu'un effet : celui de corriger la part de superstition qu'il pouvait y avoir dans mon royalisme, le dépouiller de tout reste de droit divin, de consécration surhumaine.

Entre l'esprit anglais et l'esprit américain, je ne discernais pas d'antagonisme, pas plus qu'il n'en existe ni entre les deux races, ni entre les deux sociétés. Rien de plus facile à comprendre et à concilier que l'admiration de Gladstone pour les États-Unis et celle des écrivains les plus considérés d'Amérique pour la Constitution anglaise.

Aucune de mes idées politiques ne fut donc changée aux États-Unis. Mais nul ne peut respirer l'air américain sans le trouver plus vif, plus léger, plus élastique que toutes les atmosphères saturées de tradition et d'autorité, de convention et de cérémonie. Cette impression dure toute la vie. Cet air, qui l'a respiré une fois un peu longuement, ne peut plus le confondre avec celui d'ailleurs. Il est différent de tous les autres.

Pour ma part, je fus traité aux États-Unis avec tant de bienveillance, j'y reçus un si généreux accueil, que le souvenir m'en est toujours doux. L'impression générale qui me reste de ce pays est une impression de netteté. Tout, là-bas, est net, tout offre un profil incisif et parfait, comme une médaille antique. L'Anglais fait tout solide; le Français, tout élégant; l'Américain veut faire tout net, *clean cut*. Cela se voit dans n'importe quelle gravure américaine. Il y a une perfection à part, qui est la perfection américaine, diffé-

rente de la dernière touche que l'Anglais ou le Français donnent aux choses, perfection réelle, incontestable, comme la perfection japonaise. On peut préférer la façon de voir — ou plutôt de regarder, car l'art n'est au fond, qu'une question d'angle visuel — de l'Européen à celui de l'Américain et c'est là aussi, en grande partie, une question de race; mais il n'est pas douteux que le trait américain a atteint la maîtrise. Tout ce que je vis aux États-Unis me parut dessiné de ce trait-là, impossible à confondre avec nul autre. Ce qui le distingue, c'est qu'il n'exprime pas, comme ailleurs, un état d'esprit, ou une aspiration purement esthétique, mais bien une résolution, une volonté, un caractère. Si ce n'était l'imagination historique, dont je ne pourrais ni ne voudrais à aucun prix me défaire, aucun séjour, aucune existence, aucun spectacle ne m'eussent autant ravi que New-York. Je ne sais si le ciel de New-York ne me parut pas le plus beau du monde; ce que je sais, c'est qu'il répand en flots de lumière la joie, la vie, le courage sur le plus admirable défilé de jeunesse et de beauté humaine qu'il ait été donné à mes yeux de voir et qui, matin et soir, a son flux et son reflux entre la 5e Avenue et le Central Park.

A l'Américain, je veux dire à l'homme américain, nullement à la femme, à l'homme qui n'appartient pas à l'élite du pays peuvent faire défaut ce que l'on est convenu d'appeler les manières, c'est-à-dire ces signes, inconnus au profane, par quoi les initiés aux secrets mondains se reconnaissent entre eux. Mais cela signifie simplement que la race américaine se développe dans l'égalité absolue et dans une concurrence effrénée de travail et de gain. Il n'existe pas au monde une pareille école pour apprendre ce qui, dorénavant, va devenir la préparation essentielle à la vie, c'est-à-dire, l'art de ne compter que sur soi-même. Garçon ou fille, l'enfant américain est plongé dès sa plus tendre enfance dans un bain chimique qui donne à chaque fibre de sa volonté, la dureté et l'élasticité de l'acier. Quelle que soit la valeur de la culture, aucun père n'hésitera à donner à son fils, plutôt

qu'une formation intellectuelle, le puissant *pick-me-up* américain, le stimulant qui, dans les grandes crises morales, triomphe de l'énervement. C'est que le jeu de la vie dans les temps modernes et beaucoup plus encore dans les siècles qui vont venir, où la concurrence sera bien plus forte et plus implacable, ce jeu-là n'a rien à voir avec les figures de menuet ou les divertissements champêtres, tels que nous les voyons dans un Boucher ou un Goya. Il ressemble plutôt à ce que nous appelons les *montagnes russes :* une course à l'abîme qui, par la vitesse acquise, vous fait remonter à pic, pour vous précipiter de nouveau, dans une sensation continuelle de vertige ou c'est le cœur, avant tout, qui a besoin d'être fortifié.

Selon toute probabilité, les États-Unis devront un jour s'arrêter et ils auront alors tout loisir de donner naissance à une société raffinée, comme les vieux pays d'Europe. Déjà, il y a là-bas des éléments qui ont fait halte ou voudraient se tenir en repos et il est permis de voir en eux le premier indice d'une aristocratie qui, quelque jour, sera l'une des puissances du pays, une grande influence soit conservatrice, soit artistique.

Dans une interview accordée, il y a quelques années, par Herbert Spencer à un reporter américain, le grand penseur anglais en arrivait à cette conclusion sur l'avenir des États-Unis : « Les lois biologiques nous font supposer que le mélange de toutes les variétés de la race aryenne qui forment la population américaine doit produire un type d'homme plus fort que celui qui a existé jusqu'à ce jour, un type d'homme plus souple, mieux doué au point de vue de l'adaptation, plus capable de supporter les modifications qu'implique la vie complète en société. Quelles que soient les difficultés que les Américains aient à vaincre et les tribulations qu'ils aient à affronter, ils peuvent raisonnablement compter sur une époque où ils donneront naissance à une civilisation plus grandiose qu'aucune de celles que le monde ait connues. »

Il est possible que cette loi biologique se réalise dans le

mélange aryen. Mais jusqu'à présent, aucun rejeton américain du vieux tronc européen ne s'est montré apte à donner la même fleur de civilisation que celui de l'arbre originel. Il est possible que la civilisation américaine l'emporte un jour sur toutes celles que le monde a connues; je n'en considérerais pas moins dangereux que l'Europe, en attendant, renonçât à sa tâche d'accomplir aux États-Unis l'œuvre de l'humanité. Réduite à ses seuls éléments américains, celle-ci ne connaîtrait sans doute pas le renouveau de beaucoup de nobles inspirations, ni l'épanouissement du génie de la race humaine.

L'éducation américaine apparaît comme la seule non conventionnelle, la seule à n'être pas la pure galvanisation d'états d'esprit d'autres époques, la résurrection d'un idéal classique ou littéraire, que des hommes qui vivent parmi les livres suggèrent à ceux qui n'ont pas le temps de lire. Dans l'Amérique du Nord, l'idée joue un rôle bien moins important que dans les autres pays, où tout est écrit, converti en règle et desquels on pourrait dire, en renversant les termes d'une phrase fameuse, que rien ne parvient aux sens qui n'ait d'abord été dans l'intelligence. Les Américains inventent la vie, comme si rien n'avait été fait avant eux. Cela promet pour l'avenir de grandes innovations, mais nul signe n'y annonce encore que l'élaboration de la destinée humaine ou la révélation supérieure faite à l'homme doive passer un jour aux États-Unis. La mission de ceux-ci dans l'histoire est encore une inconnue. S'ils disparaissaient tout à coup, on ne saurait bien dire ce que l'humanité perdrait d'essentiel, ni quel rayon s'éteindrait dans l'esprit humain, alors que la réponse serait aisée si la France, l'Allemagne, l'Angleterre ou l'Espagne venaient à périr.

PORTRAITS POLITIQUES

Pedreira, ministre de l'Empire, apportait de la Présidence de l'État de Rio-de-Janeiro la réputation d'un esprit novateur, désireux d'introduire dans notre pays les grandes améliorations modernes; c'est lui qui avait décidé la construction du premier chemin de fer de l'Empire, la petite ligne qui va de Mauá au pied de la montagne de Petropolis. C'était un administrateur d'une activité inlassable, s'occupant de tout et s'entendant à tout, réformateur par instinct. Bien que doté d'une grande facilité d'expression et possédant des idées claires il avait une frayeur invincible de la tribune, et pour l'obliger à prendre la parole ses collègues avaient recours à toute espèce de stratagèmes. Sans esprit de parti, évitant de s'engager et autant de parler que de faire parler de lui, il manquait certes de tempérament parlementaire. Il était de ceux qui s'installent dans la politique comme dans le meilleur club du pays, qui s'intéressent à la chose publique et y cherchent une distraction, mais ne se sentent guère faits pour les luttes qu'elle impose, ressemblant à ces hommes qui n'ayant pas les talents véritables du théâtre, se plaisent néanmoins à fréquenter les coulisses et ne peuvent vivre que dans la compagnie des acteurs et des actrices en vogue. Sa place véritable aurait été celle d'un administrateur disposant de puissants moyens et entouré d'un personnel infatigable; ou celle d'un conseiller supérieur de l'État, dispensé de résidence fixe.

En effet, une singularité de Pedreira était son don d'ubiquité, ou plutôt son art de se ménager un constant alibi, par plaisir de se cacher pour travailler dans des solitudes pitto-

resques et éloignées, sa seule habitation favorite ayant peut-être été celle de Boa-Vista sur la Tijuca. On raconte qu'il en arrivait à prendre parfois un canot dans l'arsenal de la Marine, afin de mieux se livrer à l'expédition des affaires ministérielles dans le silence de la baie. On pourrait regretter, s'agissant d'une nature si avide d'activité et de mouvement, qu'il fût venu avant l'époque du vélocipède et du téléphone; mais ce fut une consolation pour lui, si enclin à s'isoler, d'avoir vécu quand il était encore possible de trouver une « bonne retraite » aux environs de la ville. Pedreira était un homme toujours pressé. A en juger par les lettres qu'il écrivait journellement à mon père, il eût fallu créer un secrétariat rien que pour répondre à ses recommandations en duplicata. C'est peut-être parce qu'il ne savait pas refuser, qu'il se cachait, et n'appréciait pas le pouvoir. Esprit conservateur, mais partisan des derniers perfectionnements en toutes choses, connaissant et suivant de près les modifications introduites dans les services publics des pays les plus avancés, il eût été un auxiliaire de premier ordre dans un gouvernement réformateur. Sa carrière ministérielle se borna à un début; il préféra, en politique, en rester à la lune de miel et se garda bien d'essayer du pouvoir dans un autre gouvernement. Jusqu'à la fin de sa vie il se souvint avec tendresse et regret de cet heureux temps où il faisait partie du ministère, et vingt ans après il écrivait à mon père : « qu'il n'y en avait jamais eu de pareil. » La confiance et l'amitié de l'Empereur étaient à ses yeux un privilège qu'il prisait plus que la charge de ministre; il savait bien que Dom Pedro avait le souci de ne pas s'entourer de favoris, et pour aspirer à une position éminente, à la direction des affaires publiques, il lui aurait fallu pour le moins renoncer à ses entrées franches au palais de S. Christovão. D'ami plus loyal, plus véritable et plus discret, l'Empereur n'en eut jamais; dans la situation difficile de confident du trône et de conseiller intime, Pedreira n'oublia jamais que sa loyauté consistait à ne pas favoriser son parti, à s'inspirer des intérêts du Pouvoir modérateur et à ne nuire,

dans l'esprit du souverain, à aucun de ses collègues des deux Chambres. L'Empereur et Pedreira étaient faits pour s'entendre; ils avaient une égale modération, la même prudence, le même esprit de conservation et de progrès, le même art de laisser les difficultés se résoudre d'elles-mêmes en évitant seulement de les aggraver, le même respect de l'opinion, les mêmes sympathies et déférences, presque les mêmes goûts et la même estime pour les mêmes personnes. La mort de Pedreira fut, pour le second règne au Brésil, une perte très semblable à celle du duc de Morny pour le second Empire en France.

***

Paranhos était un autre ministre, que Paraná avait emmené avec lui dans sa mission à La Plata et gagné ainsi au parti conservateur. Paranhos était un homme de talents et de facultés diverses, grand travailleur, s'adaptant à presque toutes les branches de l'administration. Comme journaliste il s'était montré naturel, simple, préférant la clarté de pensée à l'ornement littéraire; sa parole à la tribune avait les mêmes qualités : elle était prompte, polie, souple comme un fleuret, mais impropre à tout déploiement d'éloquence. A l'éclat, à l'originalité et à la subtilité de la phrase, il préférait l'argument neuf et pénétrant; la structure logique de son discours était vigoureuse, le langage parfait de propriété et de clarté, d'allure courante et spontanée. Plus diplomate encore qu'homme politique, il se sentait attiré surtout par les affaires extérieures. On ne lui connaissait pas d'entourage; il ne savait ni enrégimenter, ni dominer les masses; c'était un homme de cabinet, raison pour laquelle il ne parvint pas, véritablement, à se faire reconnaître chef de parti; il fit sa carrière à force de travail et de talent, en s'imposant par sa spécialité à tous les gouvernements, et aussi par la confiance, d'abord de Paraná, ensuite de Caxias et, enfin, de l'Empereur. Pendant longtemps, il montra cette hésitation à jouer les

premiers rôles, cette réserve propres à beaucoup de fonctionnaires, si haut que soit leur emploi. Il y avait en lui une subtile combinaison de l'administrateur, du diplomate et du parlementaire, exaltée par l'ambition d'attacher son nom à un acte qui l'illustrât dans l'histoire. Le hasard lui réservait, dans la dernière phase de sa vie, cette rare fortune d'homme d'État. Mais l'oligarchie conservatrice, qu'il soutint de toutes ses forces et servit en toute loyauté, ne le considéra jamais comme l'un des siens; elle le traita jusqu'en 1871 comme un intrus qu'elle ne destinait pas à la direction suprême. Paranhos était un serviable et solide compagnon, susceptible, mais loyal; intellectuellement timide, peut-être, il ne déclinait toutefois aucune responsabilité, sachant se contenir pour éviter des conflits, mais sans rien céder de ce qui intéressait son amour-propre. Il était, dans le ministère, sinon celui qui avait le plus de goût pour le pouvoir, du moins celui qui s'y adaptait le mieux. Il est permis de supposer qu'après la mort de Paraná, il contribua à prolonger la vie du cabinet. Il doit en effet y avoir plus qu'une singulière coïncidence dans le fait que les deux ministères dont Paranhos fit partie furent les plus longs de notre histoire parlementaire.

***

Wanderley, qui débuta en 1855, était un esprit différent : nul n'avait sa vivacité, sa divination, son esprit, sa facilité et sa compréhension des choses; à côté de lui, les autres paraissaient lents, lourds, tristes, d'une autre race, comme des jurisconsultes ou des sénateurs romains devant un léger sophiste athénien. Son plaisir était de résoudre les questions les plus compliquées suivant l'inspiration du moment, de les aborder à la tribune *à la minute*. Vif pendant sa jeunesse, son désir d'arriver devint, avec la vieillesse, une passion dominante : l'ambition politique. Il demeura cependant presque dix ans éloigné de la scène, retiré dans son *engenho* de Bahia, moralisant avec une humeur pessimiste — très

répandue dans notre monde politique d'alors, — sur le spectacle auquel il assistait de loin. Wanderley passait aux yeux des hommes politiques de son époque, pour le plus *intelligent* de tous, ce qui ne veut pas dire qu'il possédât la vigueur d'esprit de ses collègues; par plus *intelligent*, il faut entendre ici l'esprit qui saisissait le mieux et le plus vite le point sensible au plus grand nombre et savait tirer parti de cette avance sur les autres. Tandis que les discours de ses adversaires semblaient faits d'une tonne d'érudition et, quand il y en avait, d'une once d'esprit, les siens étaient faits d'une tonne d'esprit et, quand il y en avait, d'une once d'érudition. Or, non seulement l'esprit crée entre l'orateur et l'auditoire une familiarité que l'éloquence même ne suscite pas, mais l'improvisation développe entre eux des sympathies qu'aucun travail prémédité n'est capable d'éveiller. Lancer les idées au moment où elles nous viennent et à mesure qu'elles nous surprennent nous-même, c'est tout autre chose que de préparer à l'avance l'impression à produire sur ceux qui vous écoutent.

Loin de ressembler aux autres membres du cabinet Paraná, Wanderley était un sectaire, imbu du préjugé de parti, ne pouvant s'empêcher de voir dans tout libéral un type d'homme inférieur. C'est pourquoi il resta, jusqu'à la fin, invariablement conservateur et finit même par incarner l'ultra-conservatisme. C'est là un cas où l'on voit nettement le milieu, la fréquentation habituelle, l'esprit de cercle, modifier la tendance naturelle; Wanderley, en effet, n'était pas taillé pour la résistance, mais pour l'évolution. Mais son dédain affecté pour le libéralisme devint, avec le temps, une seconde nature et finit par faire de lui la Cassandre de l'esclavage, alors qu'il eût pu être le véritable initiateur du mouvement abolitionniste, par son projet de 1854, interdisant le commerce et le transport interprovincial des esclaves. Impulsif, parfois âpre dans le débat et dans les rapports politiques, sa générosité naturelle guérissait aussitôt les blessures que son esprit ou son impatience avaient causées. Wanderley

départageait avec un flair aigu entre les hauts idéals et la réalité sociale, et cela lui donnait ce ton de doute, cette attitude de perplexité qu'on prenait autour de lui pour de la raillerie et du scepticisme. Politicien formé à l'école de Le Sage, c'était un homme d'État réaliste et non romantique un orateur délibérément simple, parfois vulgaire à dessein, pour mieux rester au niveau du plus grand nombre, pour demeurer accessible à la culture moyenne, rudimentaire même, de ceux parmi lesquels il choisissait son public; mais avec un tel arsenal de bon sens, de malice naturelle, de plausibilité des motifs, que l'art le plus consommé se sentait incapable de résister à ses coups. Redoutée de ses adversaires encore plus que sa parole, sa mimique se modifiait dès qu'il s'agissait de l'honneur ou de la suprématie nationales. Alors le rire intérieur faisait place à l'exaltation; l'indifférence habituelle se changeait en inquiétude, en terreur prophétique, et un fond chevaleresque, authentiquement donquichotesque, se révélait comme la vraie nature de l'homme, que tous avaient pris et qui s'était peut-être pris lui-même pour un plaisant et insensible railleur de la comédie politique. Deux questions lui tinrent profondément à cœur dans sa vie : celle des Missions, ou plutôt celle du prestige du Brésil à La Plata, et celle de l'indemnisation, après la loi du 13 mai [1]. L'effort qu'il déploya dans cette dernière période de sa carrière est le parfait pendant de celui que mena José Bonifacio en 1885, devant ce même Sénat, en faveur de l'abolition. Ces deux grandes luttes furent l'une et l'autre de véritables suicides, des dévouements poussés jusqu'au dernier souffle pour des causes que leurs deux défenseurs considéraient comme d'intérêt national. La signature de Cotegipe [2] au bas des traités de l'Assomption [3] suffit à carac-

1. Abolition de l'esclavage. *N. du T.*

2. L'un des hommes d'État les plus éminents du règne de Dom Pedro II. Il était Président du Conseil au moment de la signature des traités en question. *N. du T.*

3. Ils mirent fin à la guerre acharnée soutenue par le Paraguay contre l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay, de 1565 à 1870. Vaincu le Paraguay sauvegarda son indépendance, au prix de certaines concessions territoriales. *N. du T.*

tériser le tempérament diplomatique de Wanderley et le haut souci qu'il gardait de l'autorité brésilienne dans cette région de l'Amérique du Sud.

***

Un homme nouveau faisait son entrée dans la politique, montrant, dès ses premiers actes, une indépendance, une force, une audace, qu'on n'avait pas encore vues, et se réclamant d'un droit jusqu'alors inconnu : celui du peuple. Son nom était Silveira Martins. La figure du tribun, comme ensuite celle du parlementaire, était taillée en formes colossales; on ne trouvait en lui rien de gracieux, de modeste, d'humble, de petit; tout était vaste, large, superbe, dominateur. Dans sa charge de juge, tenant tête au ministre de la justice; dans les cercles littéraires, tranchant la question des racines aryennes; dans les conférences publiques, faisant résonner les tavernes populaires de l'interminable écho de sa parole; dans les conseils du parti démocratique, parlant aux chefs traditionnels, aux hommes du passé, avec l'assurance et l'autorité d'un conquérant barbare, dictant la loi à la civilisation décrépite, assoupie dans sa tranquillité immémoriale; dans les rédactions de journaux amis, dans les confiseries de la rue d'Ouvidor, exerçant parmi les jeunes et les exaltés la dictature de l'éloquence et du courage, comme Gambetta sous l'Empire dans les cafés du Quartier Latin; dans les cercles d'amis politiques, comme Martinho Campos, Octaviano, Theophilo Ottoni et plus tard dans les milieux parlementaires, discourant avec un emportement qui produisait l'effet d'un tremblement de terre; dans le Gouvernement, se refusant à tenir une place secondaire, quoique manquant peut-être de préparation suffisante pour traiter les affaires, ce qui ne l'empêchait pas de ne s'inspirer que d'une ambition : regagner à la sortie ce qu'il avait perdu à l'entrée, et cela, plus encore comme ministre démissionnaire que comme membre du Cabinet; dans sa charge sénatoriale,

enfin, montrant une indépendance superbe qui, lorsqu'il devint conservateur, attira sur lui toutes les rancunes de la démocratie qu'il avait peut-être créée; dans toutes ces situations qui s'offrirent pour ainsi dire à lui sans qu'il eût à monter jusqu'à elles, dans tous ces rôles, Silveira Martins fut toujours singulier, différent de tous les autres, puissant et solide, prompt et irrésistible, naturel et impassible, comme une trombe ou un cyclone. Il fut à lui-même son propre auditoire, sa propre *claque;* il vécut dans l'espace illimité de son individualité, de sa satisfaction intime, de ses triomphes, justement réclamés par lui et homologués ensuite par les masses obéissantes; tel le Gaucho des pampas buvant l'air à larges traits, à pleins poumons, dans le vaste horizon où sa poitrine respire librement. En un mot, c'est une figure coulée dans le moule où l'imagination prophétique jetait ses créations. C'est le Samson de l'Empire. Tout de suite il faut compter avec lui, qui représente à ce moment ce qu'en politique on appelle le *peuple,* c'est-à-dire les fractions infimes du peuple qui s'occupent de politique. Quand l'esprit qu'il avait incarné le quittera et ira ailleurs animer et susciter contre lui-même d'autres forces, il sera aussi intensément haï par la Révolution qu'il en aura d'abord été aimé. Mais il y eut un temps, entre 1868 et 1878, où il fut dans notre politique l'idole de tout ce qui se sentait soulevé par l'aspiration républicaine, par le dynamisme démocratique qu'il représenta de façon tout autocratique.

Plus tard, il sera le plus conservateur de nos hommes politiques, sans cesser toutefois d'exercer le magnétisme de sa personnalité sur ceux qui l'approchaient. Mais il n'est donné à personne de gouverner deux grands mouvements de sens contraire : la révolution et l'autorité. C'est pourquoi, en dépit de tous ses efforts, Silveira Martins demeura impuissant dans la réaction. Sa marque, dans notre histoire contemporaine, s'exprimera par l'élan, la vigueur extraordinaire que son éloquence enflammée, son souffle dantonien, son ascendant sur les foules imprimèrent à l'esprit de révolution,

de 1868 à 1878, pendant ce mouvement de dix années qu'il s'offrit en vain à réprimer plus tard. Cette période de sa jeunesse, il n'avait pas à la regretter. Dans une société saine et vigoureuse, des hommes comme lui, même si leurs premières idées sont excessives et leur secret idéal prématuré, ne peuvent qu'être bienfaisants; le fait de n'avoir pu contrebalancer ultérieurement l'impulsion, l'effet de sa première attitude, par l'impartialité, la justesse et l'élévation de la raison d'État que, tant de fois, il sut défendre presque seul au Sénat, prouve que la politique, au moment où il parut, tournait déjà à l'anarchie, et que, sans lui, l'histoire des institutions aurait été la même, avec seulement une puissante et originale figure en moins.

LE PRÉSIDENT BALMACEDA[1]

Ce qu'il y a de plus triste dans la suite des événements de 1.896, au Chili, c'est leur caractère arbitraire, capricieux, personnel, c'est l'inutilité, même au point de vue de Balmaceda de la violence, alors que les élections étaient si proches. Trois mois de prudence, de simple inaction, et Balmaceda aurait vu luire le jour du salut, le jour des élections du nouveau Congrès. Les ministres eussent-ils été ses adversaires, que son parti l'eût emporté même sur les *ministériels*. Au lieu de cela, il préfère par un coup d'État se conférer des attributions législatives, interdites à son pouvoir constitutionnel. Sur quoi compte-t-il pour cela ?

Matériellement, il compte sur l'armée et sur ce fait que le Parlement ne pourra se réunir sans convocation de sa part. Or une fois dissous, quels moyens aurait-il de réagir?

Il est cependant un point que Balmaceda ne pouvait méconnaître : le principe juridique élémentaire en vertu duquel il n'est pas de pouvoir qui n'ait le droit de défendre son existence et de maintenir ses attributions, et qui est un droit indépendant des formes destinées à le sauvegarder. S'il en était autrement, il n'y aurait pas d'organisation possible. Le droit de défense est inhérent au fonctionnement de tous les pouvoirs de l'État, inséparable de l'autonomie de chacun d'eux. Or cette loi qui peut être implicite ailleurs, est exprimée au Chili dans la constitution.

1. Homme d'État chilien. Né en 1838, il est élu Président de la République en 1891. En conflit avec le Parlement, il le dissout, gouverne en dictateur et veut écraser la révolution. Il livre bataille aux insurgés, est battu le 27 août 1896, se réfugie à la Légation de la République Argentine et se tue le 18 septembre. La flotte avait donné le signal du soulèvement contre lui. *N. du T.*

De quoi servirait la Commission qui, dans les intervalles des sessions représente le Parlement et exerce, à la place de ce dernier, des fonctions de surveillance, si, en cas de dissolution ou d'usurpation, elle ne pouvait appeler les parlementaires à leur poste? S'en tenir en ce cas à la lettre aux procédés, aux délais réglementaires, ce serait agir comme la cour de Philippe II, alors qu'elle laissa le roi tomber gravement malade, parce que, en l'absence du Camérier chargé de ce service, personne ne se risqua à tisonner le braséro qui incommodait Sa Majesté.

Il y a, dans l'histoire du Brésil, un autre précédent du même ordre. Le 16 novembre 1889, alors que la République était déjà proclamée et l'Empereur prisonnier, le Président du Sénat répondait à un sénateur qui lui demandait si l'Assemblée ne devait pas faire quelque déclaration : « Le Sénat n'en est qu'à ses séances préparatoires. Observant la stricte légalité constitutionnelle et obéissant, comme c'est mon devoir, au règlement, je ne puis permettre un débat qui ne soit pas conforme au statut de cette Assemblée. »

Le Parlement chilien n'observa ni l'étiquette rigoureuse de l'Escorial, ni la stricte légalité constitutionnelle de notre sénateur. C'était un corps plein de sève et de force capable au moment voulu, de faire face au danger par les moyens les plus adéquats.

Jamais Balmaceda n'avait prévu la défection de la flotte chilienne. M. Bandos Espinosa l'avoue non sans regret, et d'ailleurs, le fait même que l'escadre était toujours prête à toute éventualité, au lieu d'être pratiquement désarmée, immobilisée, ou éloignée du Chili, comme elle l'eût été si Balmaceda avait pu s'imaginer que la réaction partirait d'elle le prouve assez. La vérité est qu'un pronunciamento naval était une nouveauté pour l'Amérique où n'avait pas encore surgi un Topete [1]. Chaque fois que les partis dénom-

1. Amiral espagnol (1821-1885). Commandant du port de Cadix, il prit, le 17 septembre 1868, l'initiative de l'insurrection qui détrôna Isabelle II. *N. du T.*

brent leurs forces, ils en excluent la force navale, et de fait, par nature, l'escadre est, en politique, un élément neutre. Le caractère national de la marine est partout plus accentué que celui de l'armée, alors même qu'elles font l'une et l'autre preuve d'un égal patriotisme. Le marin est forcément un absent par son genre de vie, beaucoup moins localisée que celle du soldat, attaché à sa garnison. La lutte de l'homme de mer est, la plupart du temps, une lutte contre les éléments; du moins c'était le cas dans l'ancienne marine à voiles, et c'est ce qui imprime à l'énergie du marin un caractère de grandeur qui lui fait mépriser comme mesquines les dissensions civiles. Pour qu'un sentiment s'empare de son cœur, il faut que ce sentiment embrasse quelque chose de vaste, d'insondable. L'Océan est le moule auquel se mesure son individualité. De là l'étendue de son horizon intérieur. Le drapeau exerce sur lui une influence que, dans l'armée, il ne saurait avoir que pour les soldats ayant pris part au combat; pour ceux qui n'ont jamais vu les étendards de l'ennemi flotter au loin comme un défi, le drapeau national n'a pas la même signification profonde que pour les marins habitués à le porter à tous les confins du monde comme l'emblème même de leur pays lointain. Dans le pavillon hissé, quand deux navires se rencontrent au milieu de la solitude de l'Océan, flotte une idée de patriotisme qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. C'est devant l'étranger que se forme, se rectifie, s'affine le sentiment de patrie: or le marin se trouve toujours devant l'étranger. De là son éloignement naturel, son incompréhension de tout ce qui divise la nation, son amour pour tout ce qui l'unit. Il garde jalousement le sens de la patrie, unitaire, national, impersonnel; c'est pourquoi les anciennes traditions demeurent vivantes à bord des navires, même lorsqu'elles sont déjà presque éteintes à terre. A ce sentiment se joint, chez le marin, une prédilection pour les idées et les choses qu'il sait universelles, les ayant rencontrées, autour du globe, dans ses diverses escales.

Dans tous les pays, la marine jouit d'une popularité à elle,

d'un prestige propre sur les masses. L'armée ne connaît rien de pareil; même lorsqu'elle a un caractère populaire, comme de nos jours, nulle part le peuple n'a su en dégager l'ancienne idée d'oppression, reste de l'usage que les gouvernements ont toujours fait de la troupe. Une révolution militaire, quelque libéral qu'en soit le but, aura toujours contre elle un préjugé : le caractère autoritaire de la force armée. Le gouvernement militaire tend forcément au militarisme.

En revanche, il ne peut exister de despotisme naval. On a connu jusqu'à aujourd'hui toutes sortes de tyrannies, mais on n'a jamais vu un tyran installé à bord d'un vaisseau. De la mer, on n'a jamais gouverné la terre. Du large peut partir l'initiative d'un mouvement, comme en Espagne, où un signal du *Saragoza* déclencha la révolution de septembre, mais ce ne fut pas Topete, ce fut Serrano, ce fut Prim, ce fut l'armée qui assuma le gouvernement. La marine manque de moyens d'action à terre. Les carillonneurs de Santiago défient toutes les escadres du monde d'interrompre une seule note de leur carillon. Ainsi se fonde la certitude qu'un mouvement de la flotte, ne peut instaurer une tyrannie, la présomption qu'un mouvement parti d'elle ne peut obéir qu'à une impulsion nationale désintéressée.

Le 6 janvier 1891, Waldo Silva, vice-président du Sénat, et Barros Luco, président de la Chambre, s'embarquèrent à bord des bateaux de guerre. La révolution était déclarée. Ce mot de *révolution* paraîtra peut-être impropre, puisqu'il s'agit de Parlement et que la Représentation Nationale ne saurait s'insurger. Je me borne ici à employer le terme généralement appliqué, qu'ils aient ou non la légalité pour eux, à des mouvements armés contre le gouvernement de fait. L'opposition comptait sur l'effet moral du soulèvement de l'escadre, pensant qu'au mouvement sur mer répondrait celui de terre. Le candidat anti-Balmacédiste à la Présidence était le général Baquedano, vainqueur du Pérou, dont le prestige était grand sur la troupe. Baquedano, pourtant, ne bougea pas, et la troupe demeura jusqu'au bout inébranlable.

L'escadre ne pouvait songer à bombarder Valparaiso. Le bombardement de cette ville en 1865 par l'amiral Mendez Nunez avait valu à l'Espagne la réprobation unanime du monde civilisé. « Une telle barbarie, avait dit Layard à la Chambre des Communes, est indigne d'une grande nation comme l'Espagne. » Que serait-ce maintenant, si les Chiliens faisaient ce qu'avaient fait les Espagnols?

De la part de l'escadre soulevée, bombarder Valparaiso aurait été en quelque sorte une permission donnée à l'ennemi étranger de détruire en cas de guerre toutes les villes de la côte chilienne. En attendant, par décret du 9 janvier, cette même escadre est déclarée *hors la loi* et ses chefs Jorge Moutt, le futur Président de la République et Xavier Molinas, destitués comme *traîtres à la patrie.*

« L'escadre révolutionnaire — disait le Ministre des Affaires étrangères aux représentants de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et des États-Unis — a été mise par le Gouvernement hors la loi; partant, tout acte d'hostilité de sa part devra être réputé acte de piraterie. »

A lui seul, le recours à l'intervention étrangère dans cette lutte civile, prouvait clairement que, dans un pays qui se caractérise par son amour-propre national, l'esprit de faction l'emporterait sur celui de patrie.

En fait, c'était une insinuation aux grandes puissances européennes d'envoyer aux eaux du Pacifique des navires capables de détruire les puissants cuirassés chiliens.

Les escadres européennes auraient pu couler celle du Chili, mais non la livrer à Balmaceda, à Valparaiso, comme elles avaient livré le *Victoria* et l'*Almanza* au Gouvernement de Madrid. D'après ce que l'on sait des marins chiliens, on peut assurer que les navires étrangers n'auraient pas facilement eu raison d'eux. Et, en attendant pour que les neutres considérassent comme pirates les navires de guerre chiliens, ayant à leur bord les membres du Parlement, il aurait fallu qu'ils fussent eux-mêmes de vrais pirates.

Mettre l'escadre nationale *hors la loi*, dans le sens révo-

lutionnaire de 1793, n'avait eu d'autre effet que de montrer Balmaceda exerçant un gouvernement tyrannique. En effet, le pirate lui-même n'est pas hors la loi; la loi le ressaisit et le punit; aucun criminel n'est *hors la loi* dans le droit pénal moderne. Cette formule de la Terreur est périmée comme la torture.

Il semble bien que l'un des buts visés par cette mise hors la loi, c'était de décliner la responsabilité du Gouvernement dans tout attentat aux intérêts des neutres. Mais, de toute évidence et pour la même raison qui l'empêchait de bombarder Valparaiso, l'escadre s'abstiendrait de tout acte propre à léser ces intérêts.

Le Parti congressiste tenait à faire reconnaître son droit de belligérant et ce n'est certes pas par des actes de piraterie qu'il pourrait s'imposer au respect universel. D'ailleurs, ni des officiers formés à une école et par des traditions aussi respectables que celles de la marine chilienne, ni un gouvernement qui comprenait — ou avait l'adhésion — de presque tous les hommes d'État d'un pays hautement réputé n'étaient capables de se livrer à la piraterie. C'est en vain que *La Nación*, *le Comercio* et d'autres journaux de Balmaceda écrivaient chaque jour : « Toute conciliation est impossible avec ceux qui, déchirant le drapeau national, n'en ont fait que le méprisable insigne de la piraterie. Malheur aux traîtres, qui, à l'heure terrible et toute proche du châtiment, laveront de leur sang l'affront du Chili! »

C'est là le langage local, le langage du moment, celui des échauffourées de la rue, qui vise chaque matin à produire son effet de mitrailleuse; ce n'est pas le langage de l'étranger, où une aussi ostentatoire justification du décret de Balmaceda ne faisait qu'un effet justement contraire à celui qui était visé.

En effet, si les navires en question avaient été réellement des pirates, c'est le Chili lui-même qui eût été le berceau de leur piraterie, la cause première du préjudice aux intérêts étrangers. Si un régiment de déserteurs chiliens envahis-

saient la Bolivie avec les armes fournies par leurs pays et sous, le commandement de chefs hiérarchiques, tout comme dans une expédition militaire le pays qui en armant et en instruisant ces bataillons de bandits, aurait rendu possible semblable invasion, n'en serait-il pas responsable?

Il n'en était pas autrement des cuirassés dont il n'était plus maître. Ainsi, le motif invoqué pour éluder toute responsabilité se tournait contre le gouvernement.

D'ailleurs, le principe même en était repoussé par les nations étrangères. L'Allemagne protestait en ces termes : « Le Gouvernement impérial ne peut reconnaître comme obligatoire en droit la déclaration du gouvernement de Balmaceda, en tout ce qui pourrait affecter les intérêts allemands, et se réserve le droit d'agir en vue de réparer tout préjudice causé aux dits intérêts. »

Dès qu'il apprend la rébellion de l'escadre, Balmaceda suppute les chances de la lutte : elles sont toutes de son côté. Les navires rebelles ne peuvent que bombarder la côte : ils ne réussiront pas à débarquer un seul homme. Même en admettant le pire, c'est-à-dire l'occupation de toutes les douanes, son pouvoir militaire demeure intact. Par télégramme il compte acheter des navires en Europe et aussi aux États-Unis et réunir, dans les ports, des éléments de défense propres à s'opposer à toute approche de l'escadre. Or, faute de ports où s'abriter, que peuvent faire les factions? Du moment qu'il n'y a pas à terre de sérieux mouvements de sédition, il dispose de tout le pouvoir du pays. Le recrutement lui fournira les contingents dont il a besoin, cinquante, cent, deux cent mille hommes. Que pourraient contre cette armée, dont il ne dépend que de lui d'augmenter les effectifs, quelques bateaux repoussés de la côte par l'artillerie de terre, et les bandes de pauvres diables recueillis dans le Nord? Donc, c'est la résistance jusqu'au bout, la répression implacable. On dirait qu'il ne veut la victoire que pour le plaisir d'écraser, une fois pour toutes, la sédition, d'affermir inébranlablement la prépondérance de son

parti. Certain du triomphe, le ministre de l'Intérieur, Claudio Vicuña, déclare au baron de Gutschmid, plénipotentiaire allemand : « Le moment est venu d'infliger aux traîtres un châtiment propre à servir d'exemple aux générations futures. » « Même au prix de beaucoup de sang et d'argent, répondra-t-il plus tard à ce même diplomate qui s'offre comme médiateur, il est préférable pour le Chili d'étouffer le soulèvement par la force, plutôt que d'accepter la solution provisoire d'une paix intérieure honteuse. »

En vain Anibal Zanartu demande-t-il à Balmaceda de se sacrifier lui-même et de ne point sacrifier le pays, de remettre le pouvoir à Baquedano. Balmaceda répond : « Il ne me reste plus désormais qu'à accomplir mon devoir. » Et, à Sanfuentes qui s'offre pour un accord : « Si je sollicitais de l'escadre soulevée et de tous ceux qui sont mes ennemis implacables des accords qui seraient ma perte et, pour bien des années, celle du Chili, j'encourrais le mépris, non seulement de ceux qui me connaissent, mais de l'histoire elle-même.

C'est donc une lutte à mort qui commence. Balmaceda s'y engage avec la certitude de la victoire, la confiance absolue en lui-même. Jusqu'à la déroute de Concón, l'idée même qu'il peut être vaincu ne lui passe pas par la tête. Pendant des mois, le seul problème qui le préoccupe, ce sont les négociations de ses agents au Rio de la Plate et en Europe, en vue de se procurer des navires. Jour après jour, il suit dans leur voyage les deux croiseurs qu'il attend de Toulon. Une fois pourvu de moyens d'action sur mer, il débarquera des troupes à Tarapaca, afin de réduire les bandes, indisciplinées que la révolution, favorisée par le désert d'Atacama, a recrutées dans les ports d'embarquement du nitrate. Depuis la matinée du 7 janvier, où il apprend le soulèvement de l'escadre, jusqu'à la nuit du 28 août, où il reçoit par télégramme la nouvelle de la défaite de Placella, reclus dans son Palais de la Monnaie, Balmaceda n'a qu'une idée : juguler la révolution. C'est un drame historique qui se joue sous

les regards du monde. D'un côté, on peut voir, par la ténacité de Balmaceda, ce que dans les pays de l'Amérique du Sud, vaut l'autorité d'un seul homme; de l'autre, par la révolution, ce que vaut tout un pays, ce que vaut le Chili.

Pour moi, les deux plus grands efforts d'énergie fournis par l'Amérique du Sud au cours d'un demi-siècle sont la résistance du Paraguay dans la guerre de 1865-1870 et la Révolution chilienne. Celui-là, barbare, fanatique, horrible, mais, malgré tout sublime, fut quelque chose comme l'incendie de Moscou, mais plus palpitant et plus tragique encore parce que c'est non plus par les flammes, mais par les vies humaines que la nation paraguayenne faisait le vide devant l'envahisseur. Cette résistance jusqu'au dernier homme malgré la teinte sinistre que lui donne la folie d'un tyran qui, soupçonne tout et tous, révèle le degré de suprême intensité, l'absolu auquel peut être porté le sentiment de patrie.

La révolution chilienne n'est pas marquée au coin sombre. intransigeant, exclusif du génie d'un tyran comme Lopez, C'est un fait d'ordre moderne, le jeu de ressorts tout autres, le résultat d'une éducation toute différente. Elle répond à des sentiments bien supérieurs et à une classe d'hommes entièrement différente. Mais, en tant qu'effort national, elle marque, elle aussi, les limites extrêmes qu'il est possible à l'homme d'atteindre.

DÉCOUVERTE ET CONQUÊTE DE L'AMAZONE[1]

En 1500, Pedro Alvarez Cabral découvre la côte du Brésil au sud de Bahia, presque en même temps que Vicente Yañez, compagnon de Colomb, la découvre au nord du Cap Saint-Augustin. D'après le principe des découvertes, indépendamment de l'accord de Tordesillas [2], cette côte du Brésil aurait dû être partagée entre l'Espagne et le Portugal. Cependant l'incertitude quant à la ligne de partage a créé dans l'Amérique du Sud un courant d'opinion plutôt favorable au Portugal, de sorte que l'Espagne n'a nullement profité de la découverte de Vicente Yañez. Au commencement, aucune des deux parties ne s'occupa de l'extrême nord du Brésil. L'Espagne en fit la concession à Vicente Yañez en 1501, mais sans aucun effet. En 1532, avec la division en capitaineries de la « Province de Santa Cruz » (Brésil), celle de Maranhão échut à l'historien João de Barros. Il y a des doutes quant à son étendue. Selon Severino de Faria, elle comprenait le Maranhão, découvert par Vicente Yañez, c'est-à-dire l'Amazone même. L'expédition que João de Barros envoya en 1535, était très considérable pour cette époque, d'après ce qu'il dit lui-même, « neuf cents hommes dont cent treize à cheval, force que jamais on n'avait vu sortir de ce royaume pour des parages si lointains. » (Barros, 1re *Décade*). Elle était commandée par son associé Ayres da Cunha et fit naufrage sur les écueils de la côte.

1. Extrait de ; *Le Droit du Brésil*. Ces pages ont été écrites par l'auteur directement en français. — Voir les notes de l'auteur à la fin de ce chapitre.

2. Accord signé le 7 juin 1494 dans cette ville entre l'Espagne et le Portugal pour la délimitation de leurs découvertes respectives; il plaçait la ligne de démarcation à 370 lieues à l'ouest de l'archipel du Cap-Vert, l'ouest revenant à l'Espagne et l'est, au Portugal. *N. du T.*

Cependant, en 1542, Orellana révélait au monde le cours de l'Amazone. A ce moment-là, les Portugais en connaissaient déjà l'estuaire, et ils étaient les seuls à le connaître, selon Orellana lui-même. L'intérêt pour l'Amazone croît chez toutes les nations, et, naturellement aussi, chez les Portugais. Toutefois, en 1554, une autre grande expédition portugaise, dirigée par Luiz de Mello da Silva, le nouveau donataire de l'Amazone, échoue aussi malheureusement que celle de João de Barros. Après cette expédition, ce sont les Français qui tentent de s'emparer du Maranhão; leur entreprise provoque un nouvel effort de la part des Portugais pour coloniser cette côte après les en avoir expulsés.

Il faut voir cependant ce qu'était le Brésil à cette époque. En 1549, les Portugais avaient fondé la ville de São Salvador (Bahia), qui était la capitale de toute la possession. Avec le Gouverneur Général, arrivèrent les Jésuites, lesquels allaient être les principaux agents de la colonisation portugaise. Celle-ci s'étendit vers le sud jusqu'à S. Vicente et São Paulo terre d'où sortiront plus tard les Paulistas, explorateurs de l'intérieur du Continent, qu'ils traverseront, du côté du nord, jusqu'au Pará. Entre 1555 et 1567, cette partie du Brésil court le plus grand risque de tomber en des mains étrangères. Un Français, Nicolas Durand de Villegaignon, sous les auspices de Coligny, fortifie une île dans la baie de Rio de Janeiro, attire à lui des tribus indigènes, et donne à cette nouvelle conquête le nom de *France Antarctique*. Le fort de l'île fut pris en 1560 par le gouverneur de Bahia; mais, unis aux Tamoyos, les Français, qui avaient déjà gagné la terre ferme, continuent de créer aux Portugais des embarras qui ne se termineront qu'avec la prise des fortifications et avec l'édification, dans un autre endroit, de la ville de S. Sebastião, aujourd'hui Rio de Janeiro. Ce résultat indiquait déjà un commencement de nationalité, car il fut obtenu avec le concours de différents établissements, Bahia, Espirito Santo, S. Vicente et S. Paulo.

En 1580, le roi d'Espagne, Philippe II, place sur sa tête la

couronne de Portugal, et presque au même moment, la Hollande se sépare de la monarchie espagnole. Les vues des Hollandais révoltés se tournent dès lors vers les domaines espagnols de l'Amérique. En 1591, Guillaume Usselinx entreprend sa célèbre campagne pour la conquête commerciale de l'Amérique du Sud, qui devait se terminer en 1621 par la fondation de la Compagnie des Indes Occidentales, et par l'occupation hollandaise du nord du Brésil. En 1596, Sir Walter Raleigh, dans sa *Découverte de la Guyane*, ouvre à toutes les nations maritimes la perspective des richesses infinies de Manoa.

Les établissements portugais de la côte pouvaient être comparés, à cette époque, aux nids que les petits oiseaux parviennent à construire à force d'industrie, de temps et de privations, et sur lesquels fondent tout à coup les oiseaux de proie. Toute cette côte était ouverte aux corsaires, qui, à cette époque, étaient principalement Anglais. Un d'entre eux, Cavendish, prend Santos, brûle S. Vicente; un autre, James Lancaster, s'empare du port de Récife et le pille, et, d'après l'historien Robert Southey, si Raleigh n'avait pas détourné l'attention de pareils aventuriers vers l'imaginaire El Dorado, ils se seraient abattus en masse sur les autres établissements de la côte du Brésil.

La perte de la nationalité ne pouvait manquer de paralyser l'effort portugais au Brésil; mais d'autre part elle allait aider puissamment à la création d'une volonté individuelle et indépendante, capable de défendre et de protéger par elle-même les intérêts des nouvelles communautés exposées à de si graves dangers. On en eut la preuve, de façon éclatante, à l'occasion de la seconde tentative des Français pour s'établir au Brésil, cette fois au Maranhão. L'entreprise française, avec les allées et venues entre la France et le Maranhão actuel, commence avec Riffault en 1594, et se termine avec La Ravardière en 1612. Henri IV et Marie de Médicis prêtèrent leur appui à ce dessein de créer au Brésil une nouvelle France, qui maintenant s'appellerait *Équi-*

noxiale. Enfin une expédition, partie de Cancale, arrive au Maranhão en 1612 et fonde la future ville de S. Luiz.

Les Portugais du Brésil, que l'on peut déjà, pour la plupart, appeler des Brésiliens, aussitôt qu'ils sont avertis de l'incursion des Français sur le Maranhão, se proposent d'y arriver par terre, par l'intérieur ou par la côte; mais leurs projets échouent par suite des obstacles qu'ils rencontrent. C'est alors qu'ils en appellent à la Métropole; mais l'Espagne laissait le Brésil se tirer seul de cette difficulté. On peut dire que rien ne développa davantage l'assurance et l'énergie de ces populations, que la conviction, bientôt née chez elles et grandie dès ces premiers temps, qu'elles ne pouvaient compter que sur elles-mêmes. En 1614, on organise, à Pernambuco, l'expédition qui, sous les ordres de Jeronymo de Albuquerque, devait reprendre le Maranhão, et cette même année, après l'arrivée de nouveaux renforts commandés par Alexandre de Moura, le chef français La Ravardière est obligé de capituler avec sa troupe et de se rembarquer pour l'Europe. C'est à peu près à cette date que commence la conquête portugaise du Pará avec la fondation de la ville de Belem, en 1616, par François Caldeira. Dès lors, le Maranhão et le Pará se donneront les mains pour tout ce qui concerne la défense nationale.

Les étrangers, principalement les Hollandais et les Anglais, s'étaient établis et fortifiés sur différents points de l'Amazone, et même dans le voisinage du Pará. Ils sont tous expulsés, et leurs forts rasés, entre 1616 et 1632, par les gens de Pará livrés à leurs seules ressources. Mais l'événement qui devait décider du sort du pays, et de celui de la domination hollandaise en Amérique, allait se produire à Pernambuco. En 1621, les États Généraux avaient octroyé la Charte de la Compagnie des Indes Occidentales, dont le but principal était la conquête du Brésil, et, en 1624, les Hollandais attaquaient Bahia, et s'en emparaient. Expulsés en 1625, ils reportaient leurs efforts, en 1630, sur Récife, qu'ils prenaient; puis, pendant plus de vingt ans, ils établissaient de côté et

d'autre leur pouvoir dans les Capitaineries voisines. Mais cette domination ne devait être que passagère. Dès 1644, des gens venus du Pará les chassèrent du Maranhão.

D'autre part, en 1624, l'administration du Brésil avait été divisée par l'Espagne en deux États : celui du Maranhão comprenant le Pará, avec São Luiz pour capitale, et celui du Brésil, dont la capitale était Bahia; et, en 1637, Philippe IV créait la Capitainerie du Cap Nord en faveur de Bento Maciel Parente. L'effet de cette concession royale était d'incorporer à l'État de Maranhão, c'est-à-dire au territoire brésilien, la rive gauche de l'Amazone, dont l'embouchure avait été fortifiée par les Portugais. En même temps, Philippe IV expédiait l'ordre d'explorer l'Amazone jusqu'au Pérou. D'après cet ordre, Pedro Teixeira, le même qui avait pris aux Hollandais les forts du Xingú et celui de Mandiutuba, remonte le fleuve jusqu'au Payamino, affluent du Napo, et le 16 août 1639, prend possession « pour la couronne du Portugal » de la partie de l'Amazone qu'il avait parcourue.

On dirait que la possession portugaise de l'Amazone, complétée par ces deux faits, faisait partie du testament de la domination espagnole. En effet, la Restauration portugaise a lieu presque immédiatement, le 1er décembre 1640, et ensuite, en 1654, l'expulsion des Hollandais du Brésil.

Par une succession d'accidents heureux, la domination espagnole accroît de la rive septentrionale de l'Amazone le territoire portugais du Brésil, tandis que l'indépendance du Portugal reconstitue son intégrité avec les Capitaineries dont la Hollande s'était emparées. Sans cette indépendance, l'Espagne aurait peut-être abandonné à la Hollande tout ce qu'elle lui avait cédé par le traité de Munster, c'est-à-dire les provinces du Brésil qu'elle avait prises aux Portugais, et le Brésil n'aurait pas eu la force de se libérer seul (comme il le fit, quand le Portugal, un moment, pensa l'abandonner) faute d'une protection en Europe sous laquelle s'abriter en cas de victoire, l'époque étant encore prématurée pour l'idée de

l'indépendance américaine. Il croyait pouvoir forcer la main au Portugal, mais non à l'Espagne.

. . . . . .

Si l'on considère les proportions de l'Amazone, on ne peut s'empêcher d'admirer la conquête et l'occupation par le Portugal de la moitié de cet énorme bassin. L'estuaire de l'Amazone, à lui seul, formant une mer, avec une île, entre autres, de plus de cinq mille kilomètres carrés, n'était pas, par lui-même, facile à conquérir. « L'embouchure de l'Amazone, que traverse la ligne équatoriale, s'élargit en un bras de mer entre l'île de Marajó et la côte des Guyanes, puis, après avoir baigné tout un archipel d'îles et d'îlots groupés autour de Caviana, constitue cette *mer douce* qui étonna Pinzon et après lui tous les autres navigateurs (Reclus). » Remonter la rivière jusqu'aux limites des possessions portugaises, était toujours une entreprise de longue portée. « Avant l'introduction des bateaux à vapeur, une embarcation mettait cinq mois entiers pour remonter les canaux et le fleuve des Amazones, de la ville de Pará jusqu'à la Barre du Rio Negro; il lui fallait cinq autres mois pour atteindre la frontière du Pérou en luttant contre la force du courant. Un voyage autour de la terre, sur les flots de la mer que soulèvent tour à tour des vents venus de tous les points de l'horizon, était alors plus court que la montée de l'Amazone, entreprise à la faveur du vent alizé qui souffle régulièrement dans la direction de l'Ouest » (Reclus) [1].

En outre, il y avait la compétition. Ce fleuve, qui dans la mappemonde de Mercator, est représenté avec plus de mille six cents lieues de cours, reliant à travers le continent les conquêtes du Pérou à celles du Brésil, évitant ainsi la route de mer, qui, à cette époque, présentait pour les flottes marchandes des périls parmi lesquels ceux de la navigation proprement dite étaient les moindres, devait être considéré par l'Espagne, alors maîtresse des deux côtes du Pacifique et de l'Atlantique, comme la clef de ses domaines d'Amérique. Par là même, la conquête portugaise de l'Amazone nous

apparaît encore plus extraordinaire. De fait, nous ne pouvons nous l'expliquer aujourd'hui que par une circonstance qui, selon toute probabilité, aurait dû aboutir, pour les Portugais, à la perte totale de l'Amazone, à savoir, la réunion de la couronne de Portugal à celle d'Espagne, de 1580 à 1640.

Grâce à cette union, la conquête portugaise de l'Amazone put être poursuivie, sans défiance de la part de l'Espagne, bien mieux, sur son ordre, dans un temps où une simple ordonnance royale aurait établi la délimitation, peut-être définitive, du Brésil, par l'Amazone. Tout au contraire, ce fut Philippe IV lui-même qui annexa au Brésil la rive gauche du grand fleuve. C'est que la couronne de Portugal continuait à garder son individualité à part dans la monarchie espagnole, et, par suite de cette fiction, les conquêtes et découvertes des Portugais au Brésil étaient considérées comme un accroissement de la couronne portugaise. De la sorte, lorsque le Portugal secoua le joug, et que le Brésil l'imita, la monarchie lusitanienne se trouva en possession des territoires accrus pendant l'interrègne national, par le fait de la confiance de l'Espagne dans l'indissolubilité de l'union. Le Portugal ne tenait cette possession d'aucune Bulle; elle fut, entièrement, une possession conquise.

C'est l'Espagne qui a découvert l'entrée de l'Amazone (Vicente Yañez Pinzon, 1500) [2] et l'Espagne aussi, qui, la première, descendit le cours du fleuve des Andes de l'Équateur jusqu'à l'embouchure (Orellana, 1542) [3]. L'Amazone fut donc tout entier une révélation espagnole. La Bulle d'Alexandre VI l'aurait donné à l'Espagne [4]; la ligne de démarcation de Tordesillas [5] coupait la côte, suivant les calculs les plus favorables au Portugal dans cette partie du monde, ceux de Diego Ribeiro et des cartographes sévillans, à l'est de l'embouchure occidentale, à travers l'île de Marajó, laissant ainsi à l'Espagne le cours entier du fleuve [6].

Le Portugal lui-même, dans la période pendant laquelle le fleuve commence d'être connu, passa sous la domination espagnole. Des deux côtés de l'estuaire s'établirent ou ten-

tèrent de s'établir les Français, les Hollandais, les Anglais. Les bords de l'Amazone figurent dans les lettres de donation de cinq nations différentes : l'Espagne, la France, la Hollande, l'Angleterre et le Portugal. Séparément, et bien plus encore par leurs alliances, la puissance des États qui disputaient l'Amazone au Portugal était de beaucoup supérieure à la sienne, et, cependant, en dépit de cette infériorité et de toutes ces compétitions, n'ayant pour lui, ni la découverte, ni la ligne pontificale, se heurtant au contraire aux prétentions et aux tentatives de tout le monde maritime, le Portugal parvient à annexer à ses territoires du Brésil, sauf les eaux encore encaissées dans le relief de la région andine, la plaine amazonienne presque entière.

1. Le calcul de Reclus excède de beaucoup le temps employé ordinairement à cette navigation par les bateliers du Pará, mais il n'est pas excessif pour remonter la rivière à la voile en des circonstances spéciales de grande difficulté.

2. En 1500, l'année même où Pedro Alvarez Cabral découvre la côte du Brésil, Vicente Yañez Pinzon découvre l'Amazone. Selon lui, la région de la rive droite était appelée par les Indiens Camamóro, celle de la rive gauche Paricura; au fleuve il donne le nom de *Santa Maria de la Mar Dulce*, ou, selon l'abréviation qu'on en fit aussitôt, *Mer d'eau douce*. Ce nom toutefois n'est pas retenu; on l'appelle de préférence Rio Grande. Après 1513, son nom devient Maranhâo, *Maragnonus*, et après Orellana (1542) vient le nom de fleuve d'Orellana puis celui de fleuve des Amazones, qui lui resta.

3. Francisco de Orellana, né à Trujillo d'Estramadure, vers l'année 1511, et apparenté à Francisco Pizarro, servit au Pérou sous les ordres de celui-ci, et fit partie de la grande expédition conduite par Gonçalo Pizarro vers l'intérieur du pays, dans le dessein de vérifier les renseignements que l'on avait sur le pays de l'or et le pays de la cannelle. L'expédition partit de Quito en février 1541. Elle se composait d'environ 4.000 Indiens et 220 Espagnols. Orellana suivit plus tard aventureusement avec sa petite troupe pour se joindre à cette armée, et après quelques rencontres avec les

Indiens, il atteignit le campement de Gonçalo Pizarro qui le nomma son lieutenant général. Comme les difficultés de la marche à travers ces solitudes semblaient insurmontables, en arrivant au bord d'une rivière, on résolut de « construire un transport qui conduisit en aval les munitions, les chevaux suivant par terre, dans l'espoir de trouver quelque bon pays où habiter ». En suivant le cours de la rivière qu'ils savaient aboutir à un grand fleuve, ils pourraient, en dernier recours, « déboucher sur la mer du Nord ». *Lo cual todo hice con intención, si no topásemos buena tierra donde poblar, de no parar hasta salir à la mar del norte.* Le résultat de la construction de cette embarcation, à laquelle s'était opposé Orellana, fut qu'il trouva le premier l'Amazone. Envoyé avec ce bateau à la recherche de vivres pour l'expédition, Orellana ne revint pas. Soit par nécessité, se trouvant dans l'impossibilité de remonter la rivière qu'il avait descendue; soit par ambition, une fois parvenu dans le grand fleuve, il le descend jusqu'à la mer, et en devient ainsi le découvreur. C'est cet abandon qu'il fit de ses compagnons et de son capitaine que l'on a appelé la trahison d'Orellana. La façon dont il fut reçu à la cour, à sa rentrée en Espagne, paraît exclure cette accusation; il n'en est pas moins certain, pourtant, qu'elle fut portée par Gonçalo Pizarro. Parti dans la direction d'aval, le 2 février 1542, et passant d'une rivière à l'autre, Orellana entre dans le fleuve Maranhão avec ses embarcations, le 11 du même mois. Le 3 juin, il arrivait à l'embouchure du Rio Negro. Le 2 août, il atteignait l'embouchure du fleuve. Le 26 août, les deux brigantins (Orellana en avait construit un second en route) passaient l'île de Marajó.

4. De 1452 à 1484, diverses Bulles de possession et de juridiction, dont les termes auraient pu englober, sans presque aucune restriction, toutes les futures découvertes maritimes, furent concédées par les papes au Portugal. Par suite des résultats du premier voyage de Colomb, qui disait avoir abordé aux Indes, l'Espagne conçut quelque inquiétude du droit que le Portugal aurait pu faire dériver de ces Bulles, en particulier de l'expression *usque ad Indos* qu'elles contenaient presque toutes. D'où l'appel au Saint-Siège, alors occupé par un Espagnol (Alexandre VI) (Comp. Harrisse, *The Diplomatic History of America*, p. 1-15). Extrait de la Bulle d'Alexandre VI, *Inter cætera*, du 4 mai 1493 : « Et nous ordonnons rigoureusement à toute personne de quelque dignité qu'elle soit, même impériale ou royale, état, degré, ordre ou condition, sous peine d'excommunication *latæ sententiæ* qu'encourront tous ceux qui y contreviendront, que dans un but de commerce ou pour toute autre cause, elle ne tente pas d'aborder sans votre permission ou celle de vos héritiers et successeurs, dans les îles et terres fermes qui sont

ou qui seront découvertes à l'Occident et au Sud, si l'on trace une ligne depuis le pôle arctique jusqu'au pôle antarctique, même si les terres fermes ou les îles se trouvaient ou se trouvent ailleurs, et cette ligne sera à une distance d'une des îles appelées vulgairement Açores et du Cap-Vert, cent lieues vers l'Occident et le Sud, comme on a déjà dit. » Harisse démontre l'existence de trois Bulles datées du mois de mai, deux du 3 et une du 4, et donne le texte de la deuxième, *Eximiæ devotionis*, dans la traduction anglaise. Les deux Bulles du 3 mai n'indiquent pas de limites, mais celle du 4 trace la ligne de division des domaines de Castille, du pôle arctique au pôle antarctique, « cette ligne étant à une distance de n'importe laquelle des îles, appelées vulgairement Açores et du Cap Vert, cent lieues, vers l'Occident et le Sud, *quæ linea distet a qualibet insularum, quæ vulgariter vocantur de los Azores y Cabo Verde centum leucis versus Occidentum et Meridiem.* La grande question, dans l'interprétation de la valeur de cette concession papale, est de savoir si elle s'appuyait sur l'hypothèse de la terre ronde ou plate. Harrisse dit qu'à Rome, comme partout, on admettait alors la rondeur de la terre. Mais d'autres prétendent qu'Alexandre VI est parti de l'idée que la terre, ainsi qu'on la figurait dans les cartes anciennes, comme celle de Cosmas Indicopleustes, était une surface plate limitée par l'Océan, de manière que plus les Espagnols navigueraient vers l'ouest et les Portugais vers l'est, plus éloignés ils se trouveraient les uns des autres. Cette dernière théorie ne saurait être soutenue en présence des termes mêmes de la Bulle d'Alexandre VI du 25 septembre de la même année 1493, où il est dit : « Comme il est possible que les vôtres (d'Espagne), délégués, capitaines ou vassaux, naviguant vers l'ouest ou le sud, aillent dans la direction de l'est, et y découvrent des îles et des continents appartenant à l'Inde... » (Harisse, *The Diplomatic History of America*, p. 66). Le fait paraît être que les papes ont voulu d'abord protéger les découvertes des Portugais à l'Orient, et ensuite celles des Espagnols à l'Occident, sans se préoccuper de la rencontre des deux « sphères d'influence » dans les contrées inconnues du nouvel hémisphère.

5. Le Portugal ne pouvait se contenter de la ligne de cent lieues à l'ouest des Açores. C'était pour cette nation qui, jusqu'à Colomb, avait dirigé la navigation du monde, le renoncement à la mer. Une quatrième Bulle de 1493, du 25 septembre (Harrisse, *id.*, p. 64) accordait à l'Espagne les terres de l'Inde que ses navigateurs découvriraient en naviguant vers l'ouest ou vers le sud. Alexandre dre VI révoquait à cet effet expressément, les constitutions et ordonnances apostoliques d'une signification contraire, quelles

qu'elles fussent, c'est-à-dire, les Bulles de concession de ses prédécesseurs en faveur du Portugal. La mer, avec ses terres, était cependant assez grande alors pour que l'Espagne et le Portugal pussent s'accorder sur son partage. Cet accord s'appelle le traité de Tordesillas du 7 juin 1494. Au lieu des cent lieues des Açores et du Cap-Vert, d'après la Bulle d'Alexandre VI, la ligne de division serait maintenant tracée à 370 lieues des îles du Cap-Vert (sans désigner laquelle, sans dire s'il s'agit de la plus orientale ou bien de la plus occidentale). L'application de cette ligne aux différentes distances géographiques serait de la plus grande difficulté, selon les idées astronomiques, indépendamment de l'imprécision du point de départ.

La question d'intérêt était insoluble, autant pour le Portugal que pour l'Espagne, car éloigner ou approcher la ligne des îles du Cap-Vert n'altérait pas le fait que les deux moitiés du globe continueraient d'être égales et la terre n'était pas encore assez connue pour que les deux nations pussent bien estimer ce qu'elles pouvaient perdre ou bien gagner, en altérant les hémisphères. Ainsi, la Junte de Badajoz (1523-1524) des cartographes et navigateurs espagnols et portugais n'a abouti à aucun résultat et la convention, l' « escriptura » de Saragosse, en 1529, plaça la ligne, à l'orient à 297 lieues des Moluques, en faisant complète abstraction de l'occident où, si le cercle méridien était fermé, le Portugal perdrait toutes ses possessions du Brésil. Non seulement la Bulle pontificale, mais aussi le traité de Tordesillas, avaient été des événements prématurés, antérieurs à la connaissance des découvertes faites, à leur localisation exacte. A mesure que la situation géographique s'éclaircissait, les notions astronomiques permettaient de figurer le profil des continents, des mers et des rivières, et l'on sortait de l'imprécision qui caractérise les cartes de cette époque; les deux nations commencèrent à comprendre que leur intérêt était d'attendre avant de signer de nouveaux pactes. En outre, d'autres intérêts, d'autres idées et des compétitions étrangères survenaient chaque jour. Dans cette mutuelle méfiance, le Portugal et l'Espagne s'abstinrent d'interpréter leurs conventions antérieures, jusqu'à ce que le Portugal lui-même fût incorporé, avec toutes ses conquêtes, à la monarchie espagnole. Quand il s'en sépara de nouveau, la ligne de Tordesillas était périmée et la base que les deux nations prirent alors pour leur limite fut celle de leurs occupations respectives, et non plus le partage égal du globe tel qu'on se le figurait au XV^e^ siècle.

6. « A en juger, d'après la déclaration de Enciso, que la ligne de division était proche de la mer Dulce et d'après l'endroit attri-

bué à cette ligne dans les premières cartes portugaises et espagnoles qui la donnent, nous sommes portés à conclure que sa véritable situation, selon l'hypothèse alors universelle, était à l'est de l'Amazone et dans sa proximité. » Harrisse, *id.*, p. 132. La carte portugaise à laquelle Harrisse fait allusion est la mappemonde de Cantino. La ligne de Cantino (1502) traverse la côte du Maranhão, en coupant la rivière Paranahyba à cinq degrés et demi, selon les cartes modernes, à l'est de l'embouchure orientale de l'Amazone.

III

PAGES LITTÉRAIRES

TROISIÈME CENTENAIRE DE CAMOENS

(Fragment, 1880)

Quand, le 10 juin 1580, Louis de Camoëns expirait à Lisbonne dans la plus complète misère, délaissé de tous, abandonné jusque de lui-même, si quelqu'un lui eût dit qu'il ne mourait que pour devenir immortel, écrasé sous son propre destin comme le gladiateur, sans qu'une voix, un geste, un regard dans le vaste amphithéâtre implore compassion pour lui, qui sait si le poète n'eût pas repoussé avec indifférence cette promesse d'une vie qui n'appartient plus à l'homme, mais seulement au nom et à l'œuvre?

C'est la conscience qui fait de chacune de nos souffrances une tragédie personnelle. En réalité, aucune d'elles, pour qui pourrait embrasser d'un coup d'œil le fond de toutes les âmes, n'aurait une importance plus dramatique que la chute silencieuse de l'oiseau blessé en plein vol. Que sont aujourd'hui, à nos yeux, toutes les infortunes réelles et véritables du poète comparées à la gloire qui, trois cents ans après sa mort, nous réunit autour de sa statue.

Vie et nom posthumes! Si la part individuelle de notre existence est celle qui nous intéresse et nous touche le plus, il s'en faut cependant qu'elle soit la plus importante. En dehors de celle-là, il en est une autre qui appartient à la patrie, à l'art, et qui, faite presque toujours d'un dévouement obscur, devient parfois un prolongement immortel de la première. C'est cette revanche que symbolisent et consacrent les centenaires.

En prenant l'initiative qui lui revenait, en sa qualité de première fondation littéraire du Portugal au Brésil, le Centre

de Lecture portugais de Rio-de-Janeiro a tenu à associer son nom au troisième centenaire de Camoëns par une triple commémoration. La première a été la pose de la première pierre de la Bibliothèque portugaise, dont l'entrée sera ornée, pour mieux rappeler la date d'aujourd'hui, des statues de ses deux patrons : le grand Poète et la grande Infante. La deuxième a été une édition spéciale des *Lusiades* qui occupera une place d'honneur dans la collection camonéenne du centenaire. La troisième est cette imposante solennité artistique, honorée de la protection d'un souverain qui a déjà montré devant Victor Hugo que c'est pour lui un privilège du métier de roi que de pouvoir oublier qu'il l'est devant un grand poète; de la présence d'une reine qui n'a fait parler d'elle que par sa bonté et sa bienveillance pour tous; et de la délégation de la Chambre des Députés qui interprète par cet hommage à Camoëns le sentiment unanime de notre pays.

Dans cette fête, les uns sont Brésiliens, les autres Portugais, d'autres encore sont étrangers; mais, tous, nous avons un droit égal à nous abriter sous le manteau du poète. La patrie est un sentiment fort, désintéressé, bienfaisant, même quand c'est un fanatisme. Ce fanatisme admet beaucoup d'intolérances, sauf une qui le rendrait contradictoire à lui-même : celle de refuser le concours spontané de la sympathie étrangère dans les grandes manifestations patriotiques.

Si la journée d'aujourd'hui est celle du Portugal, ne vaut-il pas mieux pour lui que sa fête nationale soit considérée parmi nous comme une fête de famille? Si c'est celle de la langue portugaise, cette dernière n'est-elle pas aussi celle que parlent dix millions de Brésiliens? Si c'est la fête de l'esprit humain, la gloire du poète ne plane-t-elle pas au-dessus des frontières des États, ou bien faut-il que l'esprit humain soit, lui aussi, divisé en fiefs ennemis? Non, messieurs, partout la science prépare l'unité, tandis que l'art opère l'union. La patrie même est un sentiment qui s'élargit, abat les murailles qui l'isolaient et devient chaque jour davantage, comme l'est devenue la famille parmi les hommes et comme le deviendra

la religion parmi les églises, un instrument de paix, de conciliation, de rapprochement entre les peuples.

Dans un sens plus spécial, peut-on dire que nous, Brésiliens, soyons des étrangers dans cette fête? Le Brésil n'a-t-il pas été découvert, colonisé, peuplé par les Portugais? N'a-t-il pas été, pendant trois siècles, une colonie portugaise qui s'est maintenue telle par la force de ses armes, jusqu'au jour où par la loi de désagrégation des États et par la formation d'une conscience brésilienne et américaine dans son sein, il a réclamé naturellement son indépendance et couronné comme son Empereur l'héritier même de la monarchie portugaise? En dépit de préjugés — aujourd'hui heureusement éteints — le Brésil n'a-t-il pas été une seconde patrie pour les Portugais? Ne vivent-ils pas avec nous dans une telle communauté de biens et dans de tels liens de famille que la disjonction en serait presque impossible?

Quant au poème, permettez-moi de le dire, il nous appartient aussi un peu. Non seulement par la langue qui est nôtre et nous fait aussi légitimes héritiers des contemporains de Camoëns et du vieux Portugal des *Lusiades* que les Portugais du XIX^e^ siècle, mais en tant qu'œuvre d'art.

Que sont en effet les *Lusiades* sinon le poème des découvertes maritimes et de l'expansion territoriale de la race portugaise? Or la découverte du Brésil ne fait-elle pas partie de cet ensemble historique? Sans doute, les anciennes possessions du Portugal dans l'Inde réclament le poème comme leur titre de naissance et de baptême, parce qu'il est le livre de bord des navigateurs qui allèrent

...voir les berceaux où naît le jour;

Mais les terres de l'Occident, rencontrées au hasard de cette exploration matinale, devraient-elles être privées de leur part dans l'œuvre où le poète chante l'élan qui les fit trouver « perdues en mer » et leur apporta la civilisation, à elles, chez qui

....le clair soleil se cache?

L'Inde portugaise n'est plus qu'une ombre pâle de l'empire fondé par Affonso d'Albuquerque, tandis que le Brésil et les *Lusiades* demeurent les deux plus grandes œuvres du Portugal.

Quant au poète qui doit avoir aussi son mot à dire en ce jour, lui serait-il indifférent de savoir que sa langue est parlée en Amérique par dix millions d'hommes, qui un jour seront cent millions?

S'inspirant, j'en suis sûr, de ce sentiment, la direction du Centre de Lecture portugais, sans tenir compte de la liste de ses membres ni de ses compatriotes, a décidé de réunir en cette fête splendide le Portugal et le Brésil. Nos drapeaux et nos couleurs nationales sont ainsi confondus ici et c'est un même hommage filial que l'auteur des *Lusiades* y reçoit.

L'honneur d'être l'interprète de l'admiration de trois siècles et de deux peuples unis dans le tri-centenaire d'un poète constitue l'un de ces privilèges dont on peut dire :

Il vaut mieux les mériter sans les avoir
Que de les posséder sans les mériter.

J'avoue, cependant, que j'ai accepté cette mission à cause de notre dette de gratitude envers le Portugal, et dont, comme Brésilien, je réclame ma part.

Ce n'est pas dire, comme d'ailleurs je pourrais le faire sans cesser d'être sincère, qu'en cette soirée je sois Portugais; c'est seulement affirmer que je me découvre envers la petite, mais robuste nation fondatrice du Brésil et si longtemps notre mère-patrie, un sentiment qui, s'il ne se confond pas avec le patriotisme, se confond du moins avec l'orgueil national.

LA CRISE POÉTIQUE

Je dirai maintenant pour quelles raisons je ne serai jamais un poète. Si les pages de mon recueil *Amour et Dieu* étaient nouvelles, je pourrais certes en tirer orgueil quant à la pensée sans toutefois me flatter d'être poète. Mais rien de nouveau hélas! ne s'y trouve. Qu'on en juge par ces quatrains :

La terre est une triste et bien sombre demeure;
Pour que l'homme s'attache à ce terrible lieu,
Il faut que le poète avec lui souffre et pleure,
Et lui fasse espérer l'adoption de Dieu.

Car Dieu toujours est loin, et notre humble prière
Ne le fait point descendre à ce séjour du mal;
En vain nous l'appelons et crions : Notre Père!
Il n'est encor pour nous qu'un soupir, l'idéal.

Si personne n'avait encore parlé de cette *humanité espérant l'adoption de Dieu*, qui, en attendant, n'est qu'*un soupir de son cœur*, il pourrait y avoir là le point de départ d'une séduitante philosophie; mais ce passage n'est que la traduction, en vers faibles et mal travaillés, de ce que Renan lui-même avait pris aux Allemands et exprimé dans la plus élégante des proses. Sonore et sublime en apparence, ce qui pouvait me faire illusion dans mes vers, n'appartenait pas à la poésie, mais plutôt à l'éloquence. Voici, dans une ode à la France, ce que l'Alsace-Lorraine dit à l'Allemagne :

Tu penses arrêter le sang de notre vie,
En t'emparant des rails de nos chemins de fer;
Nous avons cinquante ans pour changer de patrie,
Pour nous enrôler, tous, contents, dans la landwehr?

Ah! la force t'inspire autant de confiance
Que nous en puiserons dans le droit éternel!
Nous sommes les deux bras mutilés de la France,
Qu'elle tend toujours vers le ciel!

Dans les remerciements qu'elle m'envoya, Mme Caro m'écrivit : « Les deux bras mutilés tendus vers le ciel finiront, j'en ai confiance, par vaincre le destin. » Mais ces *deux bras mutilés* auraient pu être aussi bien les deux genoux ployés dans la prière, ou les deux pieds enchaînés, ou bien le foie du Prométhée des Vosges dévoré par l'aigle noir de la Prusse et renaissant sans cesse. Tout cela est du domaine de la rhétorique et du pamphlet politique : c'est un libelle en hémistiches, comme la *Némésis* de Barthélemy. Rien n'est plus contraire à la poésie que l'emphase, le lieu commun et le pathétique de l'art oratoire. Là où commence l'avocat ou le tribun, le poète finit.

Le fait est que je ne possède pas la forme du vers, où l'idée se moule d'elle-même, et d'où elle sort avec le timbre propre de la véritable rime, que nul artifice, ni nul effort ne peuvent imiter. Cela, d'une part, quant à la petite poésie, à la poésie détachée, à ce qu'on peut appeler la musique de la poésie. Pour ce qui est de la grande poésie, d'imagination et de création, qu'il s'agisse de poème, de roman ou de ballade, je m'en sens incapable, autant par insuffisance de talent, que faute de courage pour habiter la région solitaire où les esprits créateurs vivent naturellement parmi leurs propres fictions, sans vie propre, en automates de leur intelligence et de leur volonté, comme s'ils faisaient un rêve tout éveillés. A une telle hauteur où tout est factice, irréel, fantastique, la poésie produit sur moi la terreur de l'*adytum* de la Pythie. Même quand les figures sont douces, suaves, humaines, la création recèle toujours quelque chose de mystérieux et de terrible; la complète abstraction qu'elle implique de la réalité extérieure, du monde des sens, suffirait à me donner le vertige.

En dehors de la poésie de sentiment et de la poésie de

création, il en existe une autre. Le vers est la plus noble forme de la pensée, la plus pure cristallisation de l'idée et, comme on l'a remarqué, ce qui ne peut s'exprimer en vers ne vaut presque pas la peine d'être conservé. Cette poésie qui enchâsse les belles idées dans la plus durable et la plus parfaite des sertissures, appartient peut-être à l'espèce des proverbes, dans lesquels se condense et se perpétue la sagesse humaine. Dans Homère, elle se confond avec l'histoire; chez Dante, avec le catholicisme; chez Gœthe, avec l'art et avec la science. Mais c'est là le privilège des plus grands génies.

. . . . . .

Le fait que je voulais signaler, c'est seulement qu'au cours de cette année 1873-1874, j'éprouvai en France un ardent désir de devenir auteur, et que cette aspiration se développa au contact des grands esprits de l'époque, notamment de Renan, Schérer et George Sand, dont l'accueil fut tel que je pouvais le souhaiter.

Renan m'avait donné le conseil, que je transmets à la nouvelle génération, de me livrer aux études historiques. Rien n'est en général plus ingrat ni plus futile que la production littéraire, lorsque l'auteur la tire tout entière de son propre fonds, et c'est ce qui arrive quand le talent ne s'accompagne pas d'une vocation sérieuse. Certaines études, les humanités par exemple, sont tout juste une préparation à la carrière des lettres; celui qui s'y est formé peut dire qu'il possède l'outil de son métier; mais l'outil n'est pas tout, il reste encore à choisir la matière, laquelle embrasse les mœurs, la société, pour le romancier ou le dramaturge; les lectures, pour le critique; la vie même ou ses impressions, pour le poète.

Comme on le voit, cette matière est dans son ensemble peu consistante, éphémère, en partie grossière, en partie inutilisable ou déficiente et ainsi la production devient presque toujours facile, improvisée, sans travail préalable, sans recherches, sans effort, sans aucun élément de durée ou de valeur véritable. Faute de discipline et d'émulation dans une spécialité, qu'arrive-t-il? L'intelligence contracte l'habitude de

la dissipation, de l'indolence, du parasitisme; le talent se relâche et perd sa densité. C'est pour cela que nous avons une littérature « oisive »; la carrière des lettres s'encombre de *flâneurs*. La vérité est que notre époque voit s'accroître considérablement ce que Matthew Arnold a traduit par « inaccessibilité aux idées ». Le public, ce protecteur moderne des lettres, dont la générosité a été si prônée, n'est en somme qu'un Mécène semi-cultivé, même en France et en Angleterre. Conseiller à la jeunesse brésilienne de se vouer aux études historiques désintéressées, c'est lui conseiller la misère; mais les lois de l'intelligence sont inflexibles et la production de l'esprit, exclusivement nourri de sa propre imagination, sera de plus en plus frivole et dénuée de portée.

Je n'ai profité du conseil de Renan que trop tard, lorsque je commençai à préparer la biographie de mon père, dont le cadre contient en perspective toute l'époque de Dom Pedro II; mais l'avertissement n'en demeure pas moins pour ceux qui voudraient développer et perfectionner leur talent littéraire, au lieu de le disperser et de le laisser à l'état brut. Sinon pour me discipliner moi-même, du moins pour me faire apprécier la valeur du travail et de la recherche, et me montrer l'inanité, le vide de ce qui est purement personnel et spontané (à moins qu'il ne s'agisse d'une réelle et substantielle originalité) je peux dire que le conseil en question ne me fut pas inutile.

De mes entretiens avec Schérer, ce qui m'est resté, c'est son admiration pour le roman anglais, qui paraissait être la littérature de la maison — Adam Bede, Jane Eyre, etc. Chez moi, la conquête anglo-saxonne commença par Thackeray, que je lus alors, comme je l'ai déjà dit, dans ma retraite de Fontainebleau. Au sujet de mes vers, le grand critique garda ce silence décourageant des médecins qui ne savent pas mentir, quand les malades naïfs voudraient, après avoir été auscultés, surprendre et pénétrer par d'insidieuses questions le secret de leur état.

Mais la fièvre poétique qui s'était emparée de moi avec ce premier essai d'*Amour et Dieu* ne devait point céder facile-

ment; j'aurais voulu racheter cette ébauche, dont je comprenais l'infériorité et l'imperfection, par quelque chose de mieux, et bientôt une idée, en germe dans l'une de mes poésies, s'en dégagea et acquit dans mon esprit les proportions extravagantes d'un grand drame en vers. Je parlerai de celui-ci ailleurs. On le voit, il m'était resté bien peu du politicien militant après ce premier voyage en Europe; à Paris et en Italie, l'ambition politique s'était changée en ambition littéraire; je revenais plein d'idées de poésie, d'art, d'histoire, de littérature, de critique, c'est-à-dire avec une épaisse couche d'européanisme imperméable à la politique locale, aux idées, aux préjugés et aux passions des partis, m'isolant de tout ce qui en politique n'appartenait pas à l'esthétique, partant du républicanisme — parce que mon esthétique politique avait dès lors commencé à se révéler exclusivement monarchique.

L'INFLUENCE DE RENAN

Parmi toutes les influences littéraires qui ont marqué ma jeunesse, aucune ne fut comparable à celle de Renan. Aujourd'hui, je serais incapable, en le relisant, de revivre l'impression d'autrefois... Je prends, dans ma bibliothèque familière, tel volume de ses œuvres, j'en parcours les passages jadis enivrants; je n'y retrouve plus mes émotions premières. Ce sont désormais des notes qui ont perdu leur son, des roses au parfum évaporé.

Sans doute mon imagination religieuse était-elle sur le point d'éclore lorsque l'abeille de Ghazir vint y déposer le pollen littéraire du christianisme. La grande figure qui m'avait fasciné jusqu'alors, c'était Chateaubriand. Mais à Chateaubriand la note religieuse faisait défaut; il ne pouvait interpréter que l'amour et l'histoire. Il n'avait ni les ailes d'un Novalis, ni même tout un côté de Joubert, par exemple. La prose était d'une grandeur incomparable, d'une profonde richesse humaine, mais la part de l'infini y était imperceptible. Elle n'était que magnifiquement, dramatiquement terrestre. Renan surgit pour moi comme un autre tempérament d'écrivain, une sorte de scaphandrier pythagoricien qui aurait su conserver la musique des sphères. Son langage avait quelque chose d'immatériel, une résonance d'âme universelle. Le rythme de ses phrases était d'une cadence angélique. On aurait dit des réminiscences innées, le murmure des choses incréées, dans l'attente du choix de Dieu. Certainement, l'auteur espérait que l'harmonie de sa langue et la suavité de son style seraient justement appréciés par les critiques d'élite que comptent les Académies d'autres planètes. C'était là son

public choisi, non le *profanum vulgus* des journaux et des revues. Le jour où dans la vallée de Josaphat, il ferait dire sa défense par une jeune actrice de la Comédie Française, ce serait la gloire, le triomphe, tout au moins de la langue française...

En tant qu'écrivain il ne possédait qu'une seule note, mais du soprano le plus pur et différente de toutes les autres. Peut-on imaginer un duo entre un Bossuet et un Renan? Jamais personne, parmi les écrivains immortels, n'avait écrit sur ce ton.

Son style est unique. Où l'avait-il pris? Celui de Chateaubriand, on en connaît les sources : la sévérité de Combourg, le suprême éclat de Versailles, la Convention, le nouveau monde encore vierge et sauvage, la gloire éblouissante de Napoléon, la beauté de M^me^ Récamier, l'admiration universelle qui montait vers sa personne et vers son génie, le rêve de la grandeur française reconstruite. Sa vie coule tout entière, comme le Tibre, parmi les grands souvenirs. Relisez la page où il l'a résumée : « Moi, fortune ou bonheur, après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois... etc. » C'est de la fusion de tous ces éléments qu'est faite sa grande manière, celle des *Mémoires*, celle de l'Abbaye-aux-Bois.

Tout autre est la métamorphose de Renan. Celui-ci ne descend pas de l'ancienne noblesse décapitée par la Révolution; il ne joue pas, comme Talma, devant un parterre de rois, ni devant la Chambre des Pairs; il ne règne pas de droit divin, il n'a pas de clientèle auguste. Ce qui a fait de lui un grand écrivain, c'est son voyage en Orient et, auparavant, ce pèlerinage aux bords du lac de Tibériade, au puits de la Samaritaine où il pensait trouver le Christ et où il ne trouva que son idéal. En dépit de toute sa richesse, en effet, l'*Avenir de la Science* n'aurait ni séduit, ni captivé le monde. Entre la première et la seconde manière de Renan, il y a ce vernis de perfection que la conscience de la popularité — fatale aux penseurs — efface peu à peu des écrits de sa dernière période. D'ailleurs comment n'eût-il pas été forcé de se répéter? La

provision d'infini, chez un esprit, quel qu'il soit, est faible et presque épuisée d'un seul coup. Enfin, donnant dans ce prestige mondain, dont il fut l'apôtre, il sacrifia la joie de penser seul au plaisir de plaire en pensant.

Ainsi que Chateaubriand, c'est en parlant de lui-même qu'il atteint à la perfection. Son œuvre la plus achevée, ce sont ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Mais la perfection, c'est parfois une douleur, parfois un choc intime qui la fait jaillir. C'est ainsi que le style de Renan semble être fait à la fois de l'esprit d'Henriette revivant en lui et de la mutilation de cette part de son âme qui tenait à la disparue. En associant à son œuvre cet esprit féminin d'une rare distinction, il portait en lui-même son propre censeur et, d'autre part, cette nuance insaisissable dont est faite son génie, seul, le déchirement intime produit par la mort d'un être complémentaire, pouvait la lui donner.

Une œuvre de réelle grandeur, ce n'est pas aujourd'hui son éclat qui la définit pour moi, mais bien son orbite. Les impressions purement littéraires comme celles que me fit Renan, je les range désormais parmi les éblouissements passagers. Avant tout, un esprit de premier ordre doit être homogène et Renan n'est qu'un amalgame. De la superposition d'esprits différents, l'œuvre ne tire qu'un avantage : celui de la forme, celui d'un jeu de lumières perpétuel. En outre, Renan a si bien cultivé l'ironie que celle-ci met comme un involontaire sourire dans toute son œuvre. S'il avait peint la sainte Vierge, il en aurait fait une Joconde.

Pour bien juger le style de Renan, il faut tout d'abord mettre de côté son érudition qui est énorme et qu'il rougit de montrer et rejette avec soin, comme « des épluchures ». Il semble avoir eu l'érudition spontanée. Ce qu'il sait — « et il sait tout », me dit de lui George Sand — il l'a bu à des sources ignorées. On voit bien où est le bois natal, mais on ne découvre pas la grotte cachée. Rien n'est sorti de sa plume qui ne porte sa marque personnelle. Il n'est ni un imitateur, ni un adaptateur, ni un copiste. Il prend des monceaux de

manuscrits illisibles, des gisements sémitiques, gréco-romains, rabbiniques, arabes; des racines de toutes les langues; il fond le tout dans son creuset et, de son souffle, tel le verrier vénitien, donne à cette masse la forme qu'il veut, une transparence parfaite, ce coloris immatériel propre à tout ce qui sort de ses mains, la pure cristallisation de l'air et de la lumière.

Ses précurseurs allemands avaient fait d'immenses reconstructions du passé, avec une tout autre grandeur et une tout autre solidité. Même hors le cercle des historiens, il n'est pas possible de comparer la puissance intellectuelle d'un Renan à celle d'un Hegel. Mais l'érudition allemande ne s'est pas encore élevée à la catégorie d'art; elle est massive, cyclopéenne : c'est un mur mycénien ou une pyramide égyptienne. D'ailleurs, les érudits allemands ne se soucient guère d'être considérés sous l'angle littéraire. Leur affaire, c'est d'accumuler indistinctement tous les matériaux, tels les carriers anonymes d'un édifice qui ne s'achèvera jamais et que chaque siècle refera, en le reprenant par les fondations. Ce ne sont pas des jardins suspendus qu'ils dessinent; leurs immenses travaux seront amenés à disparaître par simple exhaussement du sol, où chaque nouvelle génération entasse de nouvelles découvertes. Mais le labeur de chacun d'eux n'en aura pas moins été essentiel, encore que l'auteur n'ait voulu faire avec l'histoire, ni de la poésie, ni de l'art, ni de la musique, ni de la littérature.

Renan, au contraire, perçoit la parfaite inanité de l'œuvre historique et ne demande à celle-ci que d'être l'échafaudage du haut duquel regardant toujours et forcément vers le haut, comme Michel-Ange lorsqu'il peignait la Sixtine, il pourra réaliser la plus belle œuvre possible. Ainsi comprise, l'histoire n'est plus que l'instrument de l'inspiration, comme le pourrait être le roman, le dialogue philosophique, voire l'autobiographie, dont tant d'autres se sont servis. Par les sybilles, par les prophètes, par toute la création qu'il parviendrait à réaliser, Renan donnerait sa propre mesure, figurerait ses propres énigmes — sans solution. Voilà pourquoi il

choisit comme forme d'expression personnelle, l'histoire religieuse, autant dire la religion elle-même, dont l'histoire n'est qu'une branche. Aucune autre forme ne convenait mieux aux étincelles de puissance créatrice qu'il sentait en lui.

Outre l'érudition, il convient aussi d'écarter les facteurs éphémères, toute la partie mondaine de l'œuvre, qui représente la place de l'auteur dans son époque, les concessions qu'il a faites au goût et au caractère de cette dernière. C'est à ce domaine qu'appartiennent tant de ses paradoxes, qui par le fini et par le détail, rappellent les joyaux perfides de la Renaissance : seulement au lieu de poison, il n'y insérait qu'un anesthésique ou un stimulant passager.

L'érudition et les concessions mondaines une fois écartées, son style n'est plus qu'un véritable kaléidoscope d'idées. La marque propre de l'auteur, c'est la spontanéité. Toute sa richesse s'évanouirait ainsi que dans une grotte enchantée, au moindre geste fait pour la saisir. Dans le fonds littéraire de chaque écrivain, il y a deux parts : celle que l'inspiration lui donne et celle qu'il lui prend. Chez Renan, tout est librement fourni par la première, tout est don des fées. Dans la prose française, il fut vraiment le ver à soie de son siècle; ce qu'il a produit diffère, à la vue et au toucher, de tout le reste; mais, il serait le premier à le reconnaître, les idées qui sont les guides permanents de la conscience humaine, ne sont pas vêtues de joie, mais de lin.

Ce fut Renan qui, chez moi, sépara l'imagination du raisonnement, en matière religieuse. Auparavant prison, chaîne morale absolue, la religion devint, avec lui, une forme littéraire séduisante, une tentation raffinée de l'esprit. Dans de telles conditions, quel que fût le poison caché sous son style, il ne pouvait manquer de s'insinuer dans ma raison. C'est ainsi que du doute qui me faisait me demander si Jésus avait été homme, je passai à la conviction qu'il n'avait été qu'un homme. Au fond de mon cœur, je ne renonçais pas tout à fait, il est vrai, au sentiment de sa divinité; mais le cœur cessait d'être pour moi le centre même de ma croyance. La raison

devenait assez forte pour le bercer et l'assoupir comme un enfant qu'il était et l'inviter à ne pas chercher à savoir ce qui le dépassait. Je n'oserais avouer ouvertement que je ne croyais plus au Dieu que j'avais prié toute ma vie. La prière était, au fond, l'habitude la plus agréable pour moi, ma prédilection la plus sincère. Mais, dorénavant, j'avais conscience — et c'était comme un secret jalousement dérobé à moi-même — qu'une part considérable de ma raison, c'est-à-dire la faculté ou le sens de la probabilité et de la vraisemblance, s'était séparé de la foi.

Aujourd'hui, je comprends mieux comment se fit cette rupture, et le seul moyen qui, pour moi, la rendit possible. Les notes prises alors me montrent que ce fut à force d'amour que le sentiment de la divinité de Jésus put s'affaiblir en moi. Ni les sarcasmes, ni les injures (quelle différence y a-t-il en effet entre les plaisanteries de Voltaire et celles des Juifs dans le Prétoire de Pilate?) n'auraient pu me faire renoncer à la tendresse de mon enfance. Ce fut, dis-je, un élan nouveau d'amour, une nouvelle incarnation qui, à mes yeux, brillait de toute la fascination littéraire. Seuls des hommages auprès desquels pâlissaient ceux de l'apologétique — que j'étais alors incapable d'apprécier à leur juste valeur — devaient éclipser pour moi la qualité divine de Jésus, non pour le diminuer, me semblait-il, mais pour l'exalter. Son piédestal, ce n'était plus désormais le ciel, mais la terre. Il restait la plus haute figure morale de l'humanité. De fils de Dieu, il devenait le premier des « créateurs » de celui-ci. Pour la deuxième fois et à jamais, il était embaumé dans des parfums plus précieux que ceux de Nicodème. Le XIX^e^ siècle le descendait de sa divinité aussi pieusement qu'il avait été descendu de sa croix. Il continuait à être dieu, mais seulement d'une divinité idéale, que chacun lui attribuait au gré de son cœur.

Précisément, parce qu'il ne m'écartait pas de lui, un tel changement me coûtait peu. Ce n'était qu'une simple transposition d'idées. Je continuerais à répéter, chaque jour, la

prière que lui-même avait enseignée; mais au lieu de m'adresser à Dieu *en* lui, je m'adresserais à Dieu *par* lui et *avec* lui. Mon cœur ne cessait pas ainsi de trembler dans ses mains : il demeurait Celui dont l'humanité n'est même pas digne de dénouer les sandales.

Mais ce ne fut pas seulement par un renouveau d'amour que la divinité de Jésus put s'éteindre dans mon esprit, ce fut aussi par une puissante figuration objective. Placé dans son véritable cadre historique, le Messie n'était que mieux isolé du ciel. Afin de le réduire à sa pure humanité, on avait compris qu'il fallait le rendre plus vivant. Voilà pourquoi on restituait la scène de son existence avec une grande précision de détails; pourquoi on ressuscitait l'horizon, le puits, le paysage, les fleurs des champs, la beauté des femmes, tout ce qui avait entouré Jésus. C'était là faire, avec la critique religieuse, ce que la Renaissance avait fait avec l'art. Avec cette différence que cette dernière n'avait humanisé le Christ que pour mieux le diviniser; tandis que, maintenant, on ne l'humanisait que pour mieux le priver de sa divinité. Aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, avaient voulu renouveler la foi par la beauté et par la vie, en substituant au Christ livide et ensanglanté des calvaires gothiques, un Christ vivant et plein de séduction.

De la même manière, Renan pensait renouveler l'art religieux en plaçant, à côté du Christ ascétique et torturé du Moyen Age, un authentique contemporain des Juifs de Flavius Josephus, portant la marque de sa race et de son époque, de la civilisation judéo-romaine du temps d'Hérode. Le charme de l'homme faisait oublier le Dieu; ainsi idéalisé, la qualité divine ne lui ajoutait rien et pouvait lui être retirée sans le diminuer, sans que cela signifiât autre chose qu'une simple satisfaction accordée à la critique ou à la science.

L'ébauche du Jésus de Renan prouve toutefois qu'on ne touche pas à la divinité sans être, en retour, touché par elle. Et aussi que nul ne saurait composer une figure idéale sans lui donner ses propres traits et ses propres dimensions intel-

lectuelles. Le Christ de Renan, si je l'analyse aujourd'hui, m'apparaît comme une sorte de Hamlet hégélien, le reflet d'une philosophie postérieure à lui de presque deux mille ans. Et aussi, en partie, comme une création personnelle, autant dire sans individualité propre, un anachronisme naïf de savant et d'artiste qui fait à son insu son propre portrait fortement idéalisé, au lieu de nous rendre le personnage qu'il prétend évoquer.

Mais alors, la beauté et la vérité du cadre, la fraîcheur du paysage, du lac, la lumineuse vérité du fait, de l'ensemble historique, tout cela m'aveuglait, quant au caractère et à la portée de la nouvelle légende.

La raison qui fait tant d'esprits se délecter en Renan, c'est qu'ils ne connaissent pas les vieilles sources d'où sa prose a été en grande partie tirée, à grand renfort de délicates et successives distillations. Aux lecteurs assidus de la production matérialiste, la chaste idéalisation renanienne apportait une émotion qui n'eût point été la même s'ils eussent lu les livres que Renan s'était intimement assimilés. Au miel parfumé qu'on leur offrait, ils auraient préféré le suc naturel. En effet, les esprits qui possèdent une véritable culture religieuse trouvent plus de saveur à l'Ecclésiaste ou au Livre de Job qu'à toutes les variations de leur délicieux scholiaste. Un autre des charmes renaniens, c'est que, à côté des mots anciens dont l'œuvre est pleine et dont l'auteur tire les effets les plus raffinés —. Dieu, esprit, âme, devoir, religion, vérité — il en trouve une foule d'autres — illusion, beauté, poésie, amour, rêve, infini, idéal, absolu — avec lesquels il parvient en quelque sorte à donner une sensation neuve. En somme, il a fait des lettres sacrées un usage que personne avant lui n'en avait fait. J'ai dit plus haut qu'il avait été le ver à soie de la prose française : la religion comparée, dont la philologie n'était pour lui qu'une branche, ce fut son mûrier nourricier.

Il s'agissait d'incorporer à la religion les arts et les moralistes. Il y a, par exemple, dans son œuvre, des pages entières qui ne sont qu'une phrase d'Epictète vue à travers le prisme

de Spinoza. Qu'est-ce donc qui le caractérise? Son isolement. En somme, nul n'eut plus d'influence sur son temps, ni une influence plus évidemment stérile. En dehors de sa personne, sa doctrine n'existe pas : ce n'était qu'un privilège purement personnel. Si une école renanienne était possible, à quoi aboutirait-elle? Au culte de la Sainte Vierge, où se confondent l'adoration païenne de la beauté et l'idée chrétienne de la pureté. Il a su dénuder la chasteté chrétienne dans des lignes qui voileront à jamais la nudité des vierges et des martyrs. De même que les sentiments religieux, qu'il a traités en moraliste, demeureront la partie durable de son œuvre. Prenez ces fragments, changez le nom de leur auteur, ou considérez-les, si vous préférez, comme anonymes : pour tout le monde, ils égaleront les lignes les plus harmonieuses de Platon.

En tant que philosophe, Renan n'a aucune originalité. Toutes ses trouvailles sont bien inférieures à celles des grands initiateurs. Mais aucun ne sut manier aussi délicatement que lui les idées irréductibles au langage commun. S'il a donné aux choses morales des contours trop flous, par contre, il a su reproduire l'infini avec un incomparable don de la perspective, de la distance et de la diaphanéité; tout en le laissant inaccessible à la pensée, il a su le mettre à la portée du cœur. Si l'on pouvait comparer la prose de quelques écrivains français de son siècle aux différentes parties d'une cathédrale, celle de Renan, ce serait la rosace aux riches couleurs qui décompose et pulvérise la lumière du dehors. S'il eût triomphé comme historien, il aurait substitué la légende à la religion, sans que l'on eût pu dire en quoi consistait la différence.

Le caractère religieux de la littérature renanienne fut le secret de son prestige à mes yeux. Toute la structure historique s'en écroulera un jour; la musique même de sa phrase pourra passer, comme a passé celle de Bellini. Mais les idées et les sentiments qu'il a sculptés avec des outils enfantins vivront comme des chefs-d'œuvre de grâce et de fraîcheur.

Lui-même montre qu'il a compris la véritable nature de son œuvre, lorsqu'il prévoit qu'elle ne dépassera pas un jour le volume d'un livre d'heures. Nom à part, c'est possible. Avec un sujet qui n'eût pas été la religion, il ne se serait pas élevé jusqu'à l'art. Dans son for intérieur, il avait pour la Bible la reconnaissance du virtuose pour son stradivarius.

Le caractère religieux de son œuvre se trahit jusque dans son besoin de ne pas toucher inutilement à la foi, dont il voudrait conserver les effets, tout en en paralysant la cause. C'est ainsi qu'il traite Jésus en Dieu, après avoir montré qu'il ne pouvait pas l'être. Il le réforme, avec les honneurs et l'apanage de la divinité, à cause des services rendus et pour l'amour qu'il lui garde. On devine que, pour lui, ébranler dans l'esprit plus de foi qu'il n'en faut pour frayer la voie à la science équivaut à une destruction inutile de bonheur, c'est-à-dire de ce qu'il en coûte le plus au monde de produire. Il voit là un méfait contre l'homme. Ce méfait il le perpètre malgré tout; mais avec quelles précautions! Il s'efforce de frapper la foi sans effleurer, ce qui est impossible, l'amour qu'elle contient et la remplace, en fait, par un regret de ne pas croire qui ne sert qu'à tromper le cœur et que le matérialisme ne distingue pas de la véritable religion. Dans tous ses livres, comme dans les fouilles antiques, on trouve en foule les lacrymatoires...

Chaque fois que Renan emploie un mot religieux, c'est sans renoncer à aucun des sens successifs que ce mot a eus depuis son origine. Les matérialistes ne voient dans cette piété envers le Dieu répudié qu'une foi qui ne veut pas mourir. La création renanienne leur apparaît comme une transformation matérielle de la divinité du Christ, aussi dangereuse que cette divinité même. Et, sans doute Renan se proposa-t-il de réconcilier autour de Jésus, dans une espèce d'harmonie littéraire le monde des croyants et celui des sceptiques, sans nul souci de discerner auquel des deux profiterait un tel accord. Le respect qu'il montre parfois envers l'Église, vient probablement de ce qu'il avait compris que, hors

d'elle, il n'y a pas d'alliance possible entre l'élite et les autres couches sociales. C'est pourquoi il était du parti de la conciliation à tout prix. « C'est la tendance des esprits faibles — dit quelque part Lacordaire — que de vouloir unir les incompatibles. » Mais Renan ne croyait pas aux incompatibilités. Pour lui, les fanatiques ne sont que des opérateurs naïfs qui ne connaissent pas la chimie.

Corpora non agunt nisi soluta.

Le phénomène le plus commun, dans l'ordre moral, c'est exactement ce que l'on nomme en chimie, « action de présence » c'est-à-dire la combinaison de deux corps inertes en présence d'un catalysateur. L'histoire des religions n'est qu'une longue suite de catalysations. En effet, le germe de toutes choses nobles n'est qu'un : celles-ci ne sont séparées qu'en apparence et pour mieux marquer leurs affinités. Et cette séparation n'est que l'effet du milieu, de l'époque, du groupe humain qu'elles expriment.

C'est presque malgré lui que Renan a détruit la foi chez des esprits incapables de réparer par eux-mêmes les lésions reçues. Il était de ceux qui ne pensent qu'à être admirés et ne se soucient pas d'être suivis. Il n'avait pas de but où conduire des disciples et savait bien qu'il ne laisserait pas de trace, puisqu'il marchait en l'air. C'était le Don Juan de l'infini. Ce qui ne l'a pas empêché, en tant que moraliste, d'éprouver le besoin de plus en plus pressant de points de repère inébranlables. Mais il n'avait pas le courage de renoncer à ses paradoxes, tout de même que saint Jérôme n'eut pas celui de brûler son Plaute et son Cicéron. « Là où sera ton trésor, là aussi sera ton cœur » : le reproche fait à l'ascète, il l'entendait au fond de lui-même.

Il y a, quant à l'idée de Dieu, des traces de bonnes intentions chez Renan. Pour ma part, par une espèce de panthéisme qui consisterait, non à voir Dieu en tout, mais à admettre toutes les façons de voir Dieu, j'acceptai volontiers

cette idée de Renan, dérivée de Hegel, que Dieu est en état d'élaboration perpétuelle, l'idée de la collaboration universelle à la formation de Dieu, quelque chose comme une grande Encyclopédie de l'Univers, à éditions successives. A cause de son vague même, à l'inverse du processus hégélien, tout à fait précis et connu d'avance, cette idée me semblait embrasser l'infini. Ce n'est que plus tard que j'en compris l'étroitesse. En effet, le Dieu formé peu à peu par l'effort, par l'instinct, par la divination humaine ne serait qu'un infini bien chétif, un absolu bien précaire. Et même si, dans tous les astres, on travaillait à cette même œuvre, l'éternité n'y suffirait pas.

Pour ce qui est de la terre, c'est vraiment s'exagérer la portée des faits humains que d'imaginer certains reflets, rares et fugitifs, des choses dans le cerveau de quelques penseurs d'élite comme d'authentiques parcelles de Dieu. Et cependant, au milieu du matérialisme régnant, cette autre insinuation renanienne, si elle eût été vraie, n'eût pas laissé d'être consolante : à savoir, que Dieu, une fois son évolution achevée, pourrait s'acquitter de sa dette envers ceux qui y auraient eu leur part, en les ressuscitant et en les appelant à une nouvelle existence. Du seul fait d'être admise, une telle possibilité devenait probable et ne différait en rien de l'immortalité par essence.

L'optimisme de Renan tend toujours à la forme aristocratique : son immortalité serait donc réservée à la catégorie réduite de l'intelligence, de la beauté et de la bonté. Avec les « ascendants intellectuels » de Dieu, il formerait une sorte de Prytanée où lui-même aurait sa place, en compagnie de ceux qu'il aurait choisis, dans une sorte d'Académie de tous les temps.

Par bonheur, la nature est profondément égalitaire et démocratique et ne compte que par grandes masses. Il faudrait donc à Dieu admettre, dans son paradis, les humbles et les simples à qui ce paradis fut promis en son nom; sans parler du repentir, ce Léthé chrétien, qui verrait les foules envahir

ses marges. Ce qui, en fin de compte, n'est autre chose qu'un retour à l'idée catholique. Et, pour finir, ce Dieu qui, tel un souverain chinois, anoblit ses ancêtres, saurait rendre justice au plus grand de tous et reconnaître Jésus comme le Verbe incarné.

La philosophie de Renan n'était pas de nature à apaiser en moi la soif d'infini ou de divin : elle ne faisait, au contraire, que l'aiguiser. Quand je l'étudiai, plus tard, il m'arriva d'être plus attiré par le résidu oublié au fond de ses cornues que par toutes ses synthèses artificielles. Son dilettantisme me détournait de lui; son sérieux m'y ramenait. Il considérait la vie, non comme une résidence stable, mais comme une villégiature. Le hasard de la compagnie décida de son sort. Seul, il eût été un Fra Angelico; dans une société charmante, il voulut être un Corrège.

Mais, par la beauté de sa langue, il demeurera l'émule de Platon.

En nous donnant une image défigurée du Christ, Renan, à mon avis, a forgé l'arme qui devait se retourner contre lui. L'Église, en face de tout art qui prétend la combattre, peut toujours dire : « Tu n'es que mon œuvre. » En effet, ce n'est que l'art qui peut tuer les religions, non la science et, heureusement pour le catholicisme, c'est lui-même qui a donné naissance aux arts dans le monde moderne. Et puisque l'art a été jusqu'à ce jour au service de la religion, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas ainsi jusqu'à la fin. Comment imaginer un art capable de donner naissance à une nouvelle religion ou de survivre à l'inspiration chrétienne? Art et christianisme sont destinés à périr en même temps. L'art anti-religieux est une innovation historiquement impossible désormais. Un tel art, une esthétique de l'athéisme, pourrions-nous dire, aurait contre elle tout l'art religieux de l'humanité. Les formes définitives du beau, les statues grecques par exemple, ou les fresques de la Renaissance ne font que gagner en force, à mesure qu'elles reculent dans le passé. Quelle puissance ne faudrait-il pas au génie humain

pour inventer, dans l'avenir, une forme d'art capable d'éclipser celles des époques religieuses? En réalité, art et religion sont des termes équivalents et tout l'art de Renan n'est qu'un bouton du vieux rosier mystique...

Il n'est loisible à personne de supputer si, venu après Voltaire et en plein matérialisme scientifique, Renan fut pour le christianisme un bien ou un mal. Il a jeté un pont entre les rives opposées de l'esprit moderne; si beaucoup le passent pour aller de la religion au scepticisme — et nombre d'entr'eux reviennent par le même chemin, — plus nombreux encore sont ceux qui le franchissent pour aller du scepticisme vers la religion. Il n'a pas pour lui que les intellectuels sybarites, les dégustateurs de l'ambroisie qu'il distille. Avec le temps, l'avenir le tiendra pour un ami du Psalmiste ou pour un de ceux qui ne reprochèrent pas à Marie le prix du parfum versé sur le Christ. Ses interprètes diront pieusement qu'il se déguisa en incrédule pour éveiller envers Jésus l'intérêt de toute une couche sociale réfractaire à tout ce qui n'est pas haute culture, exactement comme les Jésuites qui, en Chine, feignaient de devenir les disciples de Confucius pour mieux ouvrir la voie au Christ. L'infini n'avait pas encore eu son humoriste : peut-être le dessein de Renan fut-il de l'être. La vengeance de l'infini, ce sera de reprendre le scintillement céleste, les reflets divins épars dans son œuvre et de laisser s'éteindre — peut-être sera-ce jusqu'à son nom même — tout ce qui ne fut, dans cette œuvre, que tentative personnelle, vol d'Icare, défaite du cœur, insensible pression sur le gouvernail de sa vie, pression qui devait le conduire si loin de la route où il avait entendu la voix des anges.

Assurément on ne pourrait pas, avec la soie renanienne, gréer la nef qui porte à son bord la direction morale de l'humanité : il faut à celle-ci une autre voilure, autrement solide.

En ce qui me concerne, moi qui m'enrôlai un jour dans son équipage et fis naufrage avec lui, je garderai toujours ma reconnaissance au maître égaré.

L'indigence de ses solutions, non moins que l'aboutisse-

ment secret de son œuvre contribuèrent à arracher la foi de ma jeunesse à l'étreinte fatale de la science, à la mort par refroidissement. C'est à lui que je dois, pour une bonne part, d'avoir gardé latente en moi la ferveur religieuse, pendant une éclipse de vingt ans. Sans lui, je n'en aurais pas moins suivi la même pente, parce que c'était celle de la nouveauté originale, de l'imitation, de la mode; mais tout autre guide m'eût conduit à des régions beaucoup plus souterraines, d'où fort peu ont dû revenir et où je voyais plongés, astreints à la terre, nombre de mes meilleurs amis, chez qui l'imagination religieuse s'atrophia à jamais.

Sans Renan, je n'aurais pas éprouvé, tant que je restai éloigné de la foi, cette nostalgie de ceux à qui Dieu n'a pas fermé le chemin du retour. C'est grâce à elle que je discernai tout de suite la supériorité de *La Cabane du père Thomas* sur *La vie de Jésus*. Au fond, il ne fit que donner, dans mon esprit, plus de relief à cette parole du Christ, prise au pied de la lettre. « Mon Père est plus grand que moi. » et le Père me fit retrouver le Fils.

Renan avait détruit par amour. Mais l'amour finit toujours par refaire son Dieu. Au lieu que, si une telle destruction eût été l'œuvre de la science, mon esprit mutilé n'eût même pas gardé le souvenir de sa cicatrice divine.

Petropolis, 1893.

LA FASCINATION DE L'EUROPE

Nous, Brésiliens — et on peut en dire autant des autres peuples américains — nous appartenons à l'Amérique par le sédiment nouveau, flottant de notre esprit, et à l'Europe, par ses couches stratifiées. Dès que nous acquérons la moindre culture, celles-ci commencent à l'emporter sur celui-là. Notre imagination ne peut cesser d'être européenne, c'est-à-dire *humaine;* elle ne s'arrête pas à la Première Messe au Brésil pour reconstituer les traditions des sauvages qui peuplaient nos plages au moment de la découverte; elle remonte à toutes les civilisations de l'humanité, comme l'imagination des Européens avec lesquels nous partageons le même fonds commun de langue, de religion, d'art, de droit et de poésie, les mêmes siècles de civilisation accumulée, et partant, sitôt qu'apparaît un rayon de culture, la même imagination historique.

Nous nous trouvons, de ce fait, condamnés à la plus terrible des instabilités, et c'est ce qui explique que tant d'Américains du Sud préfèrent vivre en Europe. Ce n'est certes pas pour le plaisir du « rastaqouérisme » — nom dont on a baptisé, à Paris, la vie élégante des millionnaires sud-américains, — la raison en est plus délicate et plus profonde : c'est l'attraction d'affinités oubliées, mais non éteintes, que nous portons tous en nous, de notre commune origine européenne. L'instabilité à laquelle je fais allusion provient de ce que, en Amérique, le fond historique, la perspective humaine manquent au paysage, à la vie, à l'horizon, à l'architecture, à tout ce qui nous entoure; et de ce que, en Europe, la patrie nous manque, c'est-à-dire la forme selon laquelle chacun de nous

a été façonné à sa naissance. D'un côté de la mer, on regrette l'absence du monde; de l'autre, l'absence du pays. En nous, le sentiment est brésilien, mais l'imagination reste européenne. Tous les paysages du nouveau monde, la forêt de l'Amazone ou les pampas de l'Argentine ne valent pas pour moi un aspect de la Voie Appienne, tel ou tel détour de la route de Salerne à Amalfi, ou quelque coin des quais de la Seine, à l'ombre du vieux Louvre... Au milieu du luxe des théâtres, de la mode, de la politique, ferions-nous l'effet de *squatters*, comme si nous étions encore des défricheurs de forêts vierges?

Je sais bien, pour ne pas sortir de Rio-de-Janeiro, qu'il n'est rien de plus enchanteur pour les yeux, par exemple (je ne choisis pas, parce que le choix est impossible) que les parcs de S. Clémente, le chemin qui borde l'aqueduc de Palmeiras dans la direction de la Tijuca, la pointe de S. João avec le Pain de Sucre, vue de la plage du « Flamengo » au coucher du soleil. Mais tout cela n'est encore, pour ainsi dire, qu'une partie de la planète dont l'humanité n'a pas pris possession; c'est comme un Paradis Terrestre avant les premières larmes de l'homme, une sorte de jardin d'enfance. Je ne veux pas dire par là qu'il existe deux humanités, la grande et la petite, et que nous appartenons à cette dernière; qui sait même si l'humanité ne se renouvellera pas un jour par ses branches américaines? Mais dans le siècle où nous vivons, l'*esprit humain*, à la fois unitaire et terriblement centraliste, se trouve de l'autre côté de l'Atlantique; tandis que le nouveau monde, en ce qui concerne l'imagination esthétique ou historique, n'est qu'un désert où l'esprit se sent si loin de ses réminiscences, de ses associations d'idées, qu'il semble que tout le passé de la race humaine ait disparu de sa mémoire et qu'il doive balbutier de nouveau, épeler encore une fois, comme un enfant, tout ce qu'il a appris sous le ciel de l'Attique.

PENSÉES DÉTACHÉES [1]

La religion elle-même n'échappe pas à la pesanteur terrestre. La loi de la pesanteur pour elle, c'est la charité.

Le positivisme se dit la religion de l'humanité; mais le christianisme est déjà depuis deux mille ans cette religion-là, puisque Dieu lui-même y meurt pour l'homme. *Ecce homo* peut être sa devise.

La science est vraiment le miroir de l'infini, mais un miroir brisé en menus morceaux que, seule, la religion peut réunir.

La première des connaissances humaines serait la problématique surnaturelle, le calcul des probabilités d'une autre vie; la seconde, de savoir comment Dieu gouverne le monde. L'une est la science du but, l'autre, celle des moyens.

Ceux qui n'ont point de religion sont nombreux; mais, comme il n'existe pas de lien intérieur entre eux, ils sont les uns à côté des autres et se sentent tout seuls. Il leur manque la communauté de destinée.

Croire, c'est se donner entièrement.

Les grandes lois de la physique s'appliquent presque toutes au monde moral. Imaginer une religion impénétrable aux transformations des âges, c'est imaginer un corps sans porosité.

1. Extraites de *Pensées détachées et Souvenirs*. Ces pages ont été écrites par l'auteur directement en français.

Le problème préliminaire que l'homme eut à résoudre fut celui-ci : « Suis-je un simple animal intellectuel, une marionnette pensante, ou bien suis-je un être responsable ? » et il le résolut dans le sens de sa dignité personnelle. C'est par là qu'il s'est senti libre. La religion et le libre arbitre ont été deux sentiments jumeaux.

L'imagination est le rayon divin attaché à l'esprit de l'homme pour qu'il puisse se mouvoir dans les ténèbres de la création. Certains poissons qui habitent les couches profondes de l'océan emportent avec eux un phare qui les illumine dans l'éternelle nuit. Autrement, à quoi leur serviraient les yeux ? De même, pour l'homme, l'imagination. Sans elle, à quoi lui servirait l'intelligence ?

Vouloir fonder une religion, c'est comme vouloir créer une langue universelle.

Si l'on regardait seulement aux torts du sentiment de patrie, ils seraient grands. N'a-t-il pas nui, dans une certaine mesure, à la science, à l'art, à la liberté, à la civilisation ? N'a-t-il pas entretenu la cupidité et la haine ? Son exclusivisme inné n'est-il pas une prime à la médiocrité ? Certes, il met en relief tous les faibles côtés de la nature humaine. Le répudie-t-on pour cela ? Non, parce qu'on saisit les deux côtés de la médaille, et non pas un seul. Parce qu'il sert beaucoup plus la science, l'art, la liberté et la civilisation qu'il ne leur nuit. Parce que la cupidité et la haine qu'il entretient entre les races sont déjà des idées nationales, dont l'individu a une bien faible part, tandis que, sans lui, il n'y aurait encore à leur place que les basses convoitises et les rancœurs personnelles. Parce que cet exclusivisme, qui donne une prime à la médiocrité, a cependant servi à créer l'émulation et le génie.

Et pourtant entre la patrie et la religion il y a cette grande différence : que la patrie est de nature une forme transitoire,

tandis que la religion est la forme permanente de notre espèce. Au fond, il n'y a jamais eu de patrie, au sens propre du mot, que par la religion, et la religion, dans son rayon plus étendu et son ascendant moral, a seule donné à l'idée de patrie son caractère stable, la retenant dans ses limites propres par un arbitrage supérieur, qu'elle a toujours respecté. Beaucoup, qui en sont intellectuellement affranchis, gardent cependant, jalousement, par un attachement invincible, le *préjugé* de patrie. C'est là, sans qu'ils le sachent, leur manière à eux d'être religieux, puisque les images nationales sont couvertes partout de la patine religieuse des siècles. De même beaucoup qui se sont détachés de la religion, par l'affaiblissement et la perte de la foi, lui restent attachés par une piété qu'ils ne raisonnent pas, et qu'ils sentent intérieurement être la fonction noble de leur vie et leur seule raison d'être.

Le mystère ne rétrécit pas l'horizon, il l'élargit.

Comme lors de la maladie, la première idée c'est de changer d'air, pendant la crise religieuse, songez tout d'abord à changer de milieu intellectuel. Dès que vous sentirez le moindre influx négatif, placez-vous à d'autres points de vue, changez de livres et de sujets; si la politique vous incline à une agression bruyante contre les choses saintes, cherchez le calme des grands arts religieux, qui vous en inspireront le respect; si c'est le monde, le cosmopolitisme, qui vous entraîne, réfugiez-vous dans la nature; si c'est la solitude, mêlez-vous à la foule qui prie.

Ne regardez pas beaucoup dans votre foi; tout regard en dedans trop prolongé et attentif est dangereux, on risque de détruire l'appareil même de la vision. L'œil n'a pas été fait pour voir son propre fond, ni la foi non plus.

On appelle souvent Jésus-Christ un révolutionnaire, et certes il a été le plus grand de tous, depuis que le monde existe,

mais il ne faut pas oublier qu'il a été un révolutionnaire qui s'est proposé, non pas le pouvoir, mais la mort, et la mort, non pas pour que son parti triomphe après lui, mais pour effacer le péché du monde.

Montrer une foi qu'on n'a plus n'est pas manquer de sincérité; c'est se soucier d'autrui, c'est bien se rendre compte que rien n'importe autant à la vie de l'humanité que la religion.

Nous tenons à la foi perdue par des racines qui ne meurent jamais, par des affinités plus fortes que toute obstination intellectuelle. L'homme irreligieux peut connaître la paix de l'esprit, car il ne souffre pas d'un sens qu'il n'a pas eu; l'homme religieux privé de croyance ne la connaît plus.

Il ne faut pourtant pas que les heureux de ce monde se croient des recéleurs du bien d'autrui. Laissez voir les largesses de Dieu. Les bienfaits bien portés ne font envie à personne, ils attirent au contraire les bénédictions et sont une source de joie pour ceux qui souffrent.

Heureux et malheureux devraient mettre en commun leurs parts inégales en cette vie pour avoir une part égale dans l'autre. Mais cette communauté-là, c'est seul l'amour du prochain, non le partage égal des biens matériels, qui peut l'opérer. C'est là le règne de Dieu pour lequel le chrétien prie, il y a près de deux mille ans. Nous en rapprochons-nous ou nous en éloignons-nous toujours davantage?

On ne se prive d'aucune jouissance intellectuelle, ni d'aucune sensation de jeunesse, en admettant dans son incrédulité qu'on peut avoir tort.

A la lutte pour la vie, qui est la loi de la nature, la religion oppose la charité, qui est la lutte pour la vie d'autrui.

Le surhomme est l'ascète, le saint; c'est là une idée propre à toutes les religions. Ce qui est propre à la pensée solitaire, c'est le surhomme fin de soi-même. Cela aussi est une conception bien ancienne. On peut beaucoup creuser et découvrir dans la légende de Satan; on ne peut rien lui ajouter.

Une nuit, j'ai rêvé bien distinctement qu'une douce Madone, entourée de saints en robes rouges, occupait la chaire de Saint-Pierre. En faisant ma génuflexion, je lui demandai si je devais lui dire : « Votre Sainteté »; elle m'avertit de la traiter de « Votre Douleur ».

Le positivisme n'est, au fond, qu'un *modus vivendi* intellectuel, une sorte d'opportunisme philosophique.

Par imagination et par amour, l'homme, dans sa petite sphère, est surtout un créateur. Au-dessus de lui doivent exister des séries et des séries d'êtres ayant la même faculté créatrice dans des bornes de plus en plus larges. En effet, ce besoin de créer propre à notre imagination ne peut manquer de révéler le caractère de l'intelligence, comme le mouvement, par exemple, révèle le caractère de la lumière. Or, l'intelligence doit avoir la même nature partout dans l'Univers, comme la lumière l'a aussi loin qu'on peut la suivre.

Les anachorètes n'ont connu que deux états : l'état de prière et l'état de sommeil, et probablement ils priaient même en dormant.

En fin de compte, si Dieu n'existait pas, la religion aurait eu un rôle si possible encore plus beau, car elle en aurait tenu lieu.

La religion est certes le meilleur régime pour le cœur humain. Si celui-ci est livré à lui-même, au remous de ses désirs

et de ses doutes, quels accès de violence et aussi quel épuisement prématuré! Le cœur, au contraire, qui a un rythme religieux, bat d'une manière égale et uniforme.

La pulsation accélérée n'a de justification que chez le petit nombre d'hommes choisis comme avant-coureurs de leur race ou de leur époque. Ceux-là, comme le coureur de Marathon, doivent même mourir à la course.

Pour méditer, il faut que l'esprit se laisse envahir d'ombre du côté du monde, comme si vous teniez longtemps les yeux fermés, et attendre dans cette obscurité, après que les voix et les reflets des choses se sont éteints, qu'il se forme en vous un point lumineux, où vous vous concentrez. Beaucoup n'arrivent jamais à arrêter le cortège de rêves qui se forment aussitôt sous leurs paupières closes.

En tout, la perfection est une ascension âpre et fatigante; elle requiert une vie toujours en pente; une pente qui devient de plus en plus forte à mesure qu'on monte. C'est une montagne dont le sommet plonge dans la mort. Nul n'y parvient vivant.

La pensée, malgré tout, est une stérilisation. Il n'est pas à craindre qu'elle parvienne jamais à triompher de la nature, qui est la vie.

Le développement complet de l'intelligence ne s'obtient qu'en laissant de nombreuses portions de l'âme s'atrophier dans l'indifférence pour tout ce qui n'est pas le but intellectuel qu'on poursuit. Dieu distribue le génie, comme il distribue la richesse ou la beauté, sans y attacher grand prix, à en juger d'après ses choix. On est aussi peu fondé de se croire un élu, parce qu'on a un grand talent que parce qu'on aurait une grande fortune. Les préférés de Dieu appartiendront plutôt aux catégories des bienheureux dressées par le Christ. Il aime verser son huile la plus fine dans les lampes les plus grossières.

Quant à la question elle-même : « Concevez-vous l'âme existant sans le corps ? » si par *âme*, vous entendez le système des forces qui mettent en mouvement la machine humaine, certes non, et à quoi bon ? A quoi servirait le moteur sans la machine ? Mais, si, par âme, vous entendez la pensée, l'intelligence, le sentiment moral, je la conçois très bien existant sans le corps, et même existant mieux sans le corps, comme je conçois une mélodie existant mieux si elle est transportée sur un instrument plus parfait que sur l'intrument grossier et incomplet où je l'ai une fois entendue.

L'intelligence, ou la conscience de l'univers, est une fonction du cerveau dans la mesure où le ciel est une fonction de la nappe d'eau qui le reflète.

Le catholicisme, s'il mourait comme religion, vivrait toujours comme art, ainsi que le polythéisme. Le tort du protestantisme a été de ne pas vouloir être imaginatif, d'expulser l'art de la religion, ce qui s'explique par le fait qu'il surgit pendant la Renaissance, au moment où la papauté était le plus associée avec l'art. Pour le protestant, tout art, en religion, c'est de l'anthropomorphisme. Mais quelle forme d'anthropomorphisme a jamais surpassé l'Incarnation ?

C'est la terre qui tourne autour du soleil. C'est Aristote qui tourne autour de Platon.

On peut couper les ailes à l'esprit pour qu'il ne s'envole pas, comme le fait le positivisme ; mais il vaut mieux le murer dans son enclos, comme le fait le matérialisme. Au moins ainsi on ne le mutile pas et on lui laisse la dignité du vol, pour lequel il a été créé.

Imaginez-vous un art, une religion, un fond d'âme, *savants ?* L'inconscient seul est vraiment fécond ; il est le sol d'où jaillit la pensée inattendue, l'inspiration, qui est tou-

jours une surprise; tandis que le conscient n'est que le fruit mûr, mais stérile, la fin de sa série.

La science n'est pas la clef de l'infini; elle n'ouvre que les petits, quelquefois les grands appartements, de l'univers visible, qu'on pourrait appeler l'horizon de la terre. Les religions seules sont les clefs de l'infini. « De fausses clefs », direz-vous. Que vous importe, si elles réussissent à l'ouvrir tout de même? Il faut à l'esprit humain ce champ illimité.

Certes, je m'imagine dans quelques siècles la machine humaine bien transformée. L'intensité de la lumière la rendra transparente et le chimiste pourra y suivre, à l'œil nu, la marche des assimilations, avec des moyens pour en corriger les défauts. Le corps humain sera alors pourvu de soupapes, de pistons, de gouttières, d'arrosoirs, de robinets, de miroirs, de batteries, d'hémomètres, de bilomètres, de névromètres, de gazomètres, Dieu sait quoi. Le mélange, la combustion, le drainage, le filtrage des substances dans l'organisme appartiendront autant à la science qu'à la nature. On se fera faire, qui sait? des jambes électriques et sans poids, des mains plus perfectionnées. Les sentiments, les enthousiasmes, les élans auront des registres visibles pour tous, qui en garantiront la sincérité et en laisseront mesurer la sympathie. Le plus difficile sera de faire éclore des idées à volonté, mais encore, en cela, il y aura moyen d'arriver à agir sur les sens, pour en régler les impressions, et sur les souvenirs, pour en réveiller à volonté les notations. Les plaques intérieures du cerveau, pourront être lues comme celles d'un phonographe. Avec des appareils très délicats, on pourra ainsi saisir non seulement le passage des sons par les cordes d'une harpe, mais même leurs affinités intimes dans le cerveau du compositeur. Cet homme, devenu une machine, sera-t-il un perfectionnement physique de l'être naturel? J'en doute fort, mais j'ai la certitude qu'il sera, en fait d'individualité, un automate, et d'imagination, un estropié.

Quelle est au fond la moralité de la science? — car la science ne saurait échapper à la morale pas plus que l'art, que souvent on a voulu, mais en vain, en affranchir. Il y a deux espèces de savants. Il y en a un qui fait de son métier toute sa religion; il est le prêtre et le croyant, quelquefois, de l'infiniment petit. La découverte qu'il a eu la chance de faire n'est pas pour lui comme un cadeau de Dieu; le hasard, l'attraction, la divination, qui l'ont porté sur le terrain où il l'a recueillie, lui échappent; il ne voit que son effort, sa ténacité, son génie. Par le fait, son intelligence est viciée. Il croit facilement à ses observations; il se confère, sans s'en douter, le don de l'infaillibilité, et, au fond, il est à ses yeux le vrai créateur du brin animé auquel son nom restera attaché. Et, de la découverte de ce brin animé, il arrive à la conclusion que Dieu n'a pas de place dans l'histoire naturelle. Pourtant son œuvre est un mélange de vrai et de faux, d'intuitions géniales et de suppositions enfantines, et, comme toute encyclopédie, aura vieilli au bout de quelques années. Ses pensées les plus hardies paraîtront aux siècles suivants de pures puérilités, comme les théories du Moyen Age le sont pour lui... L'autre est le savant qui travaille, lui aussi, dans l'infiniment petit, non en vice-Dieu, voire en Dieu, mais comme une humble créature qui n'oublie jamais la distance qui le sépare de son Créateur.

Le vrai chrétien ne devrait frapper aucune personne, de peur d'en blesser l'ange gardien.

Être sensible à de petits ennuis au milieu d'un grand bonheur, c'est déjà une infidélité à l'amour.

On ne peut ni aimer, ni penser dans le vide.

La nature ne suffit ni à l'homme qui a soif d'amour, ni à celui qui en est rassasié.

La poésie est, au fond, ce qui va du cœur de l'homme au cœur de la femme. On peut imaginer une poésie qui ne dise rien au sentiment de la femme, ou bien qui renferme le système du monde, comme, par exemple, les *Vers dorés* ou le *De Natura Rerum;* mais celle-là ferait mieux de s'appeler philosophie ou sagesse. La *Divine Comédie* elle-même pourrait-elle se passer de la plainte de Francesca di Rimini ou de la vision de Béatrice? En elle-même la poésie se présente comme une transformation de l'amour; dans tout sentiment poétique, il y a une aspiration ou un regret d'amour. On la définit bien comme le dernier et le plus mystérieux lien d'un sexe à l'autre.

Ne recherchez pas l'originalité. Elle est plutôt, en général, un signe de médiocrité. On n'a le droit d'être original que sans le vouloir. Pour produire le génie, il ne suffit pas de l'originalité. Il faut que l'originalité soit l'expression de la pensée ou de l'aspiration universelle. L'originalité réduite à elle seule, est une qualité négative; il faut l'ajouter à une autre pour qu'elle ait une valeur et celle-ci dépend de la quantité positive qu'elle accompagne.

Souvent, à cause d'une certaine ressemblance dans les mots ou dans l'idée, on dira qu'un écrivain s'est inspiré d'un autre, pour avoir dit apparemment la même chose, à une très petite différence près. Si pourtant l'on saisit bien le sens que chacun d'eux y a mis, on verra qu'ils n'auraient pu s'inspirer l'un de l'autre; que leurs pensées ont jailli spontanément de sentiments opposés, de sources tout à fait différentes du cœur.

Pour refaire, ou pour conserver la jeunesse de l'humanité, il faut des phases d'arrêt intellectuel. De temps en temps convient une cure de bonne et franche stupidité. Le dépôt de la science pourrait pendant ce temps-là être mis sous la garde d'un corps de savants, comme les lettres grecques et romaines

pendant le Moyen Age sont restées sous celle des moines. Qu'on ne laisse rien périr de ce qui est acquis; mais qu'on arrête toute production pour que la pensée puisse se refaire.

On trouve immodeste l'usage du *moi;* la forme personnelle est pourtant la seule qui exclue toute prétention. Vous traduisez ainsi les impressions reçues et n'émettez pas des sentences. L'écrivain qui se prive de l'usage du *moi* s'érige, de quelque façon qu'il s'y prenne, en une sorte d'oracle.

Les plus grands talents sont ceux qui expriment avec le plus de force et de spontanéité la naïveté des sentiments. Le génie n'est pas une fleur de serre; c'est un lis, dont le bulbe grossier est la foule.

Les livres des jeunes plaisent comme un beau matin, mais les livres qui façonnent sont l'œuvre de la vie vécue.

Renan ne saurait écrire une page où il n'y ait du miel, son fiel même est doux; par contre, il y a des écrivains qui ne font que du fiel, même avec le parfum des roses.

Pourtant rappelez-vous que c'est le fiel du poisson qui a rendu la vue au vieux Tobie. Dans la vie, c'est aussi par le fiel que se font certaines cures; mais ce ne doit jamais être notre propre fiel.

Il ne faut pas envier le critique qui recherche des sensations fines, c'est-à-dire qui veut tout voir d'un nouveau point de vue à lui; il ne met en œuvre que lui-même. Il n'y a pas de vraie poésie qui ne sorte du fonds commun, indivis, de l'humanité.

Prenez Gœthe, voilà la parfaite santé d'esprit dans les hautes régions intellectuelles; il pense et sent pourtant comme tout le monde, ce n'est pas un solitaire, un blasé, un

difficile, qui cherche des sensations inconnues, qui ne peut jouir des choses que différemment et à part de tous. C'est la grande marée humaine qui arrive en lui à sa plus haute expression, rien de plus. Des impressions les plus communes, il distille la plus idéale poésie; il ne fait pas du miel seulement avec l'essence des roses, il l'extrait de n'importe quelle plante sauvage. Toutes ses émotions ou presque, le sybarite esthète de nos jours les aurait trouvées banales.

La littérature d'autrefois ne peut suppléer à la littérature courante, parce que chaque génération tient à l'expression de sa propre pensée, et jamais deux âges différents, pas même deux générations successives, n'ont eu intellectuellement les mêmes angles visuels. C'est une question, non pas de mode, comme pour le costume, mais de modification intérieure.

Les contemporains auront ainsi toujours le champ libre en matière de talent. L'écrivain d'hier, s'il n'est pas oublié, devient bientôt classique, ce qui veut dire qu'il vieillit aussi vite que les jolies femmes de son temps. En littérature, comme en beauté, la jeunesse gardera toujours son privilège. La sensation actuelle, on ne la trouve que dans les œuvres de son époque; celles du passé vous transportent à un état d'esprit différent du vôtre; vous pourrez y trouver de la jouissance, mais, quoi que vous fassiez, c'est toujours de l'isolement.

Les plus ignobles plagiaires sont ceux qui copient en contredisant.

Le temps ne respecte que les créateurs dans l'ordre intellectuel, les « types » dans l'ordre moral, les chaînons dans l'ordre historique.

Quand on parle de la jeunesse perpétuelle d'un écrivain, comme Molière, par exemple, on ne veut pas dire par là qu'il n'ait pas vieilli, mais que le fonds de vérité humaine

qu'il a recueilli et exprimé reste toujours le même. Ce n'est pas l'écrivain ou l'œuvre qui a gardé sa fraîcheur; c'est l'humanité qui est toujours jeune et qui se reconnaît sous les traits d'une autre époque et y trouve le même plaisir, et davantage, qu'à son image actuelle.

Ce sont deux climats bien différents que celui du passé et celui de l'avenir. Heureux l'esprit qui peut se porter de l'un à l'autre, tout en restant lui-même, comme le propriétaire romain, dont la villa était divisée en maison d'été et en maison d'hiver.

Des grandes découvertes de la physique peut sortir toute une littérature, une philosophie, un nouvel état d'âme, une autre âme même. L'influence de la cosmogonie sur l'esprit humain, lettres, arts, religion, a été la plus grande de toutes. L'intelligence est cosmique comme la lumière, et elle s'élargit à mesure que l'univers s'élargit pour elle.

La jeunesse, au fond, n'est que la surprise de la vie; quand on ne la ressent plus, on n'est plus jeune, et on est jeune tant qu'on la ressent.

Le papillon nous trouve lourds, le paon mal vêtus, le rossignol rauques, l'aigle rampants.

L'amitié a été toujours un sentiment masculin.

Cela vient de ce que la plus forte attache de l'amitié est la vie vécue ensemble et seuls les hommes ont, dans le passé, vécu librement ensemble. Ils ont acquis un sens de la vie en commun que la femme ne possède pas encore.

Ce que la femme appelle un ami n'est que très rarement quelqu'un qui ait pensé avec elle.

Le XIX^e^ siècle aura ébranlé le système nerveux de l'humanité comme nul autre siècle. Il a enfanté peut-être les plus grandes choses de l'invention humaine, mais il a aussi augmenté extraordinairement la pression de la vie sur le cerveau. L'homme y est entré en chaise de poste et en est sorti en automobile. C'est bien là l'image de son propre mouvement intérieur. Il brûle les kilomètres. A cette vitesse, il deviendra bientôt un agité.

La plus bienfaisante des Madones est celle qui recouvre chaque jour de son manteau invisible les fautes et les malheurs intimes. Elle voit la terreur des faibles, des criminels, des victimes, au moment de la défaillance, de l'égarement, de la honte, et vite elle détourne de leur visage bouleversé, de leurs traits anxieux, le soupçon méchant et la curiosité perfide. C'est elle qui guérit les blessures de la conscience, de la fierté, de l'amour, jusqu'à ce que la cicatrice n'en soit plus visible pour personne. Autour d'elle volent impuissantes les harpies de la médisance, qui loin d'elle fondent sur la chair vivante des réputations, dès qu'un point douteux y est exposé au grand jour. Le sacrifice qu'elle demande à ceux qui veulent sa protection, c'est de faire comme elle autour d'eux : de respecter la pudeur de la conscience qui s'efforce de cacher l'ulcère qui la ronge; de feindre d'ignorer le secret des fautes qu'on a devinées ou dont on a eu la révélation fortuite. Le moment de sa plus grande tendresse, celui où son cœur généreux fond en larmes plus chaudes que les nôtres, c'est celui où elle voit l'être qu'elle a protégé avouer de lui-même par excès de sincérité, un secret jamais entrevu par personne. Elle tient les sceaux de l'inconnu, sous lesquels est gardée la véritable Histoire, celle qui n'a jamais été écrite; elle porte toujours avec elle le livre des amnisties secrètes, que la Providence signe chaque jour par milliers. Elle se plaît aux légendes de vertu ou d'innocence que la moindre indiscrétion suffirait à renverser et qui, grâce à elle, parent à jamais les tombes. Elle est la patronne de ceux qui ont un

haut rang dans la hiérarchie sociale, religieuse même, et qui n'ont pas eu un caractère à la hauteur de la tentation qu'on leur a suscitée; des fils qui se cachent à eux-mêmes le mystère de leur naissance; des épouses qui rougissent soudain devant leurs enfants sans qu'ils sachent pourquoi. Elle prie pour les femmes plus que pour les hommes, pour les morts plus que pour les vivants. Quand elle recouvre une faute qui souillerait à jamais un nom, c'est qu'elle se souvient d'un ancêtre éloigné qui le porta en tout honneur, ou bien qu'elle pense au descendant innocent, déjà inscrit dans le livre de la vie avec une marque agréable à Dieu. Elle court sans cesse après la Renommée pour lui enjoindre de ne pas faire connaître à la foule les coups de stylet de la calomnie et de la haine, les aveux qu'on voudrait avoir retenus, les effusions de ceux qui croyaient s'aimer pour toujours. Son courroux est contre le lâche qui condamne les autres pour des fautes qu'il a lui-même commises, pour des vices qui sont les siens. Elle a les mains glacées, le cœur défaillant, lorsqu'elle voit, dans les assemblées d'hommes ou de femmes, paraître la victime expiatoire que la moralité sociale réclame et que l'hypocrisie et la faiblesse humaine vont lui livrer. Elle n'est pas la justice, ni l'équité; elle est la miséricorde. Son nom est Notre-Dame de l'Oubli.

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire un drame psychologique aussi difficile à écrire que celui d'Alcibiade. On en trouverait les éléments plutôt dans Cornélius Népos que dans Plutarque. Aucun météore politique n'a jamais été plus éblouissant. Alexandre même a dû se sentir, comparé au plus brillant des Grecs, ce que Darius était, comparé à lui : un Barbare. Les monologues intérieurs de César avant le Rubicon, de Cicéron après Pharsale, n'ont pas le caractère dramatique de ceux d'Alcibiade en cinquante occasions de sa vie. On peut dire que la fortune ne voulait que de lui, et qu'à un tel prix, Athènes ne voulait pas d'elle. Aucun grand homme ne traversa la vie dans une aussi incessante agitation, ni ne

souleva autour de lui un pareil remous. Qui pourrait faire revivre Alcibiade, révéler sa pensée, ses luttes intérieures, les motifs de ses résolutions subites ou calculées, ferait l'œuvre la plus attachante qu'on puisse concevoir dans le drame historique. Shakespeare a recréé César, mais il n'aurait pu recréer Alcibiade, car celui-ci est toute l'âme athénienne, bien plus difficile à saisir que la romaine, à n'importe quelle époque; de fait, impossible à saisir.

On parle de la supériorité des Anglo-Saxons. Le plus probable c'est que, sans le contact latin, les Anglo-Saxons seraient encore dans leurs forêts natives, au même état que du temps de la conquête romaine. Des races incapables d'arriver par elles seules à la civilisation ne sont pas, dans l'ébauche primitive des types humains, des races supérieures à celle qui les a polies. D'un autre côté, sans le renouvellement produit par le mélange avec les peuples du Nord, le plus probable est que la civilisation latine aurait abouti tout entière au byzantinisme ou à des formes encore plus dégradées de vie et de pensée, dont elle ne se serait pas relevée. La dette du monde romain envers les Barbares est donc aussi grande que celle des Barbares envers les Romains. Mais il est encore trop tôt pour parler de la supériorité des races du Nord sur celles du Midi.

La langue que parlent les Anglais est le meilleur bilan de ce qu'ils doivent et de ce qu'ils ne doivent pas à la race latine. Presque tous ceux de leurs mots qui n'expriment pas seulement des phénomènes de la nature, des instincts naturels, des usages primitifs, des choses ou des traits intuitifs de la pensée, sont dérivés du latin. Leur outil de perfectionnement, le ciseau qui a ouvert et façonné leur cerveau, a donc été la langue latine. Les Anglo-Saxons sont encore bien loin de pouvoir suffire seuls au génie humain et ils auraient tort de croire qu'ils en réfléchissent aujourd'hui les rayons les plus vifs. Ce qu'on appelle la décadence latine peut bien n'être

qu'un temps d'arrêt, l'intervalle nécessaire à la force créatrice pour se refaire.

Le plus touchant de tous les mots doit être le mot portugais *saudade*, prononcez *saoudade*. Il exprime le regret de l'absence, le chagrin des séparations, toute la gamme de la privations des êtres et des objets aimés. C'est le mot qu'on grave sur les tombes; le message que l'on envoie aux parents, aux amis. L'exilé a *saudade* de sa patrie, le marin, de sa famille, les amoureux, l'un de l'autre, dès qu'ils se quittent; on a *saudade* de sa maison, de ses livres, de ses amis, de son enfance, des jours vécus.

L'âme entière de la race tient dans ce mot dolent et nostalgique. Le mot *adieu* a perdu pour tous le sens de son origine, il ne suggère déjà plus à personne le sentiment qui l'a imposé au langage humain; *à Dieu*. *Saudade* de même ne suggère plus l'idée de *soledade* (solitude); il n'en a gardé que l'effet intime sur le cœur : le vide de ce qu'on aime. Il est bien étrange que cet effet — le plus profond de tous — de la solitude, n'ait été signalé que dans le langage d'une seule race humaine. Ceci prouve certes en faveur des qualités affectives de cette race.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE DE GRAÇA ARANHA 7

I. — PAGES AUTOBIOGRAPHIQUES

Massangana 27
Le baron de Tautphoeus 39
Premier voyage en Europe 51
La France de 1873-1874 57
Monsieur Thiers 64
A travers la Sicile 67
Londres 76
Influence anglaise 85
New York 90

II. — PAGES POLITIQUES ET HISTORIQUES

Le mouvement abolitionniste 101
La lutte anti-esclavagiste 107
Au Vatican 116
La fédération au Brésil 133
L'enterrement de l'Empereur 137
Influence des États-Unis 141
Portraits politiques 150
Le président Balmaceda 159
Découverte et conquête de l'Amazone 168

III. — PAGES LITTÉRAIRES

Troisième centenaire de Camoëns 183
La crise poétique 187
L'influence de Renan 192
La fascination de l'Europe 207
Pensées détachées 209

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE CAEN

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 16-3-1940

Censure visa n° 196 — 21-12-39.

20 francs

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE CAEN